

Alexandre Vaughan

Les Gardiens d'Erûsarden, Volume I

LUMIÈRE

*La paix retrouvée seul un sursis sera
Car l'obscurité à nouveau son voile répandra
Aveuglante lumière semant destruction
Apportant au monde ténèbres et désolation.*

(Codex Oria, 935 E.D.)

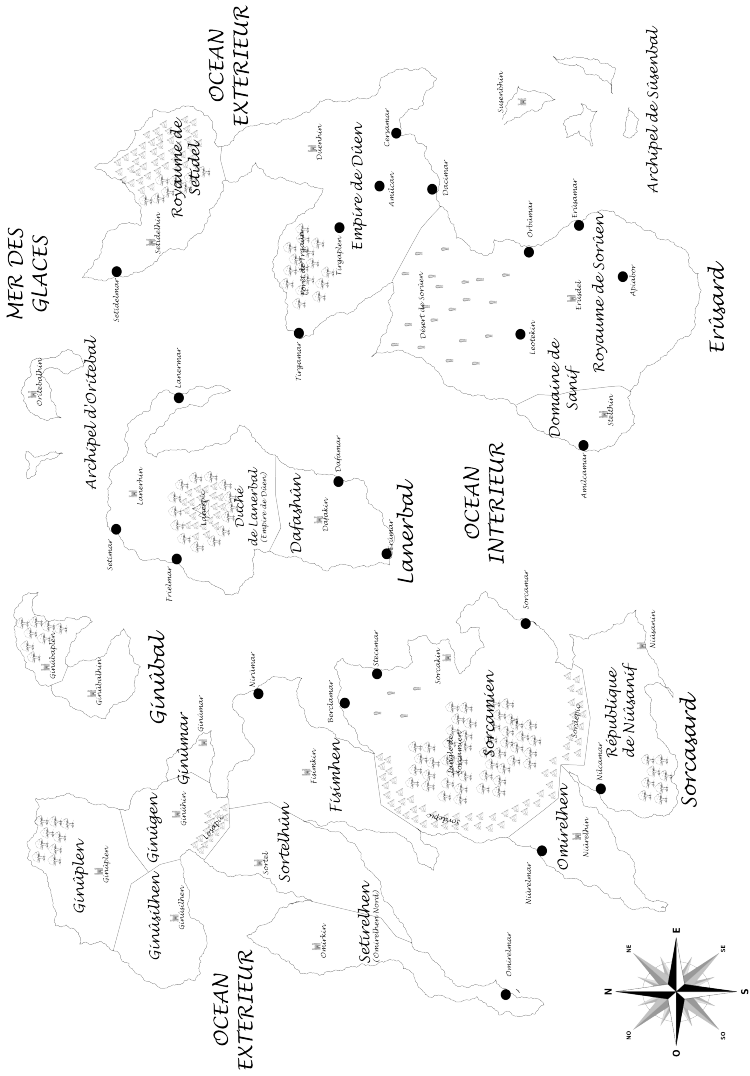
Table des matières

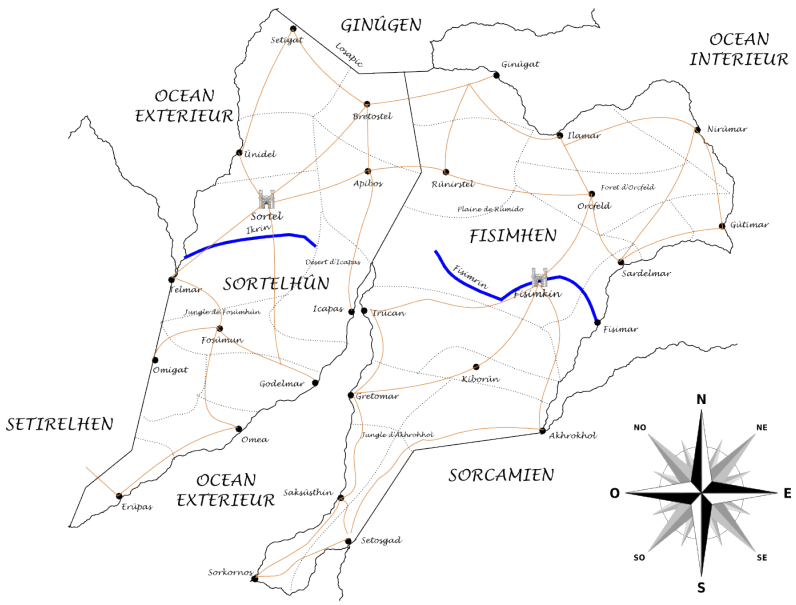
Table des matières	1
I Attaques	3
1 Invasion	6
2 Évasion	26
3 Fuite	43
4 Combat	64
5 Protection	81
6 Voiles	100

<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	2
7 Vent	121
8 Résistance	137
II Ripostes	151
9 Sirènes	152
10 Serpents	172
11 Tortues	192
12 Vautours	210
13 Rapaces	228
14 Requins	245
A Chronologie	260
B La Guerre des Songes	262

Première partie

Attaques





Chapitre 1

Invasion

1.

Les rues de Fisimkin étaient noires de monde. C'était toujours au moment où la chaude lumière du soleil faisait place à l'ombre anonyme du crépuscule que la ville semblait se réveiller. Ses nombreux tripots et cabarets attiraient une foule de personnes pas toujours très fréquentables et dont les activités nécessitaient une certaine obscurité.

C'est dans l'un de ces débits de boisson, pompeusement nommé "Le Dragon Royal", situé près de la porte Nord de la ville, qu'Aridel avait décidé de commencer sa soirée. L'endroit empestait la bière et les âcres relents de la transpiration et autres déjections humaines. Aridel ne pouvait cependant pas s'offrir mieux, n'ayant pas eu de travail décent depuis plusieurs mois. Il ne lui restait que quelques écus de bronze qu'il aurait logiquement dû garder pour se procurer de la nourriture. Néanmoins, c'était dans ce genre de tripot qu'il avait le plus de chances de trouver un employeur. Aridel était en effet devenu mercenaire par la force des choses, et en temps de paix, seuls les criminels avaient besoin de muscle. Il s'installa donc sur un

banc à côté d'un homme à l'allure patibulaire et dont le visage avait clairement été marqué par la vérole. A la vue du nouvel arrivant, l'homme eut un rire narquois :

"Tiens Aridel. Encore là ? Tu cherches encore du boulot ?

— Bûcen, répondit simplement Aridel en guise de salut. Le mercenaire n'aimait pas traiter avec ce maquereau de bas étage, mais il n'avait pas vraiment le choix. Bûcen était l'un des derniers "commerçants" de Fisimkin qui employait encore des mercenaires pour protéger ses "filles".

— J'ai rien pour toi en ce moment. Les affaires sont trop calmes. Tu devrais tenter ta chance dans le sud, ça r'crute à tour de bras a c'qui paraît."

Cette dernière phrase éveilla l'attention d'Aridel, qui détourna ses yeux de la table pour regarder son interlocuteur.

"Dans le sud ? Tu racontes n'importe quoi, Bûcen. Les contreforts des Sordepic n'ont jamais été aussi calmes. Depuis que ce nouveau baron de Setosgad, Oeklos est arrivé, la région est en paix."

A la mention du nom d'Oeklos, Bûcen cracha par terre. Puis il répondit de son fort accent.

"Moi, j'ai entendu dire que c'gars là était en train de s'créer une armée plus puissante que celle d'un roi. J'pensais que tous les gens comme toi s'y précipiteraient. Enfin bon, c'est pas mon problème. J'ai mes propres affaires à régler."

Le maquereau vida sa bière d'un coup et se leva, posant un écu en guise de paiement.

"Bien l'bonsoir", dit il en guise de salut, laissant Aridel seul.

Le mercenaire ne l'avait pas laissé paraître, mais les nouvelles de Bûcen l'avaient fortement troublé. Le baron Oeklos était un personnage mystérieux qui inquiétait particulièrement Aridel. Les rumeurs racontaient qu'il venait des Sordepic, la chaîne de montagne se trouvant au sud de Fisimkin. Cette dernière marquait la frontière entre le royaume de Fisimhen et Sorcamien, le pays des hommes-sauriens. Les humains qui y vivaient étaient parmi les rares habitants du continent à avoir des contacts réguliers avec les Sorcami. La plupart étaient très étranges, vénérant les hommes-sauriens comme de

quasi-dieux. Il était donc assez alarmant que l'un d'eux ait réussi à mettre la main basse sur la quasi-totalité de la région d'Akrokhol, au sud de Fisimhen. Aridel soupçonnait que le roi de Fisimhen en était conscient, mais trop faible pour s'y opposer avant qu'il ne soit trop tard. Cela se finirait probablement en une énième guerre civile à Fisimhen, un pays intrinsèquement instable et qui faisait souvent la fortune des mercenaires.

Aridel, vétéran de nombreux combats, n'accueillait jamais la perspective d'une guerre avec joie. Il en avait trop vu durant les huit années qu'il avait passé à Fisimhen. Il ne se passait pas une nuit sans que de violentes images tourmentent ses rêves, réminiscences des atrocités passées. A vingt-sept ans, Aridel se sentait déjà vieux et las, et peu de choses lui procuraient du bonheur. Il ne savait cependant faire correctement qu'une seule chose : se battre. Il savait donc qu'en cas de guerre, il finirait en première ligne. La seule décision qui lui appartiendrait serait de choisir pour qui il allait combattre. Serait-il capable de mettre de côté sa conscience et d'offrir son épée au baron Oeklos ? Aridel ne le souhaitait pas vraiment, mais souvent, dans sa vie, le pragmatisme avait eu raison sur son sens moral.

Ruminant ces sombres pensées, Aridel quitta Le Dragon Royal. Il n'avait rien consommé, sachant que l'alcool ne ferait qu'empirer son humeur maussade. De plus, une petite marche à travers la ville lui éclaircirait probablement les idées.

Aridel connaissait bien Fisimkin, et il ne lui fut pas difficile de trouver des rues presque désertes où il pouvait avancer sans encombre. L'air nocturne lui faisait du bien et il se sentait bien plus à l'aise que dans l'atmosphère putride des bars du nord de la ville. La marche sans but d'Aridel le mena jusqu'au mur d'enceinte Nord de la ville, à moins de trois cents toises de la porte nord. Aridel s'assit alors sur un banc de pierre et se prit à observer les étoiles.

La nuit était sans lune et ces dernières étaient d'une extraordinaire clarté. Dans son enfance, Aridel avait appris à reconnaître les diverses constellations qui illuminait le ciel, et c'était une activité à laquelle il aimait se livrer. Il reconnut facilement la Couronne et

la Lame et de là son regard se tourna vers la constellation du Ver, Gremulon, où il remarqua quelque chose d'anormal.

Un point très brillant y était apparu, une étoile qu'il ne connaissait pas. Aridel comprit tout de suite qu'il s'agissait d'un événement extraordinaire et se demanda si sa vue ne lui jouait pas des tours. Le point se faisait cependant de plus en plus brillant, et bientôt sa clarté se fit plus forte que celle de n'importe quel autre astre, illuminant la rue.

Aridel se leva. Il fallait qu'il prévienne quelqu'un. Cet événement devait signifier quelque chose et... Un flash de lumière aveugla Aridel, suivi de près par un bruit assourdissant. Le jeune homme fut projeté à terre, le sol tremblant de manière incontrôlable sous ses pieds. Il resta un long moment sonné, respirant la poussière l'environnant.

*
* *

Lorsqu'enfin Aridel reprit ses esprits, une cacophonie de cris et hurlements résonnait autour de lui, lui donnant l'impression que sa tête allait exploser. Il se releva péniblement, un goût métallique emplissant sa bouche. Autour de lui, de nombreuses personnes couraient, semblant fuir quelque chose. Le ciel avait une couleur orangée, et une odeur de brûlé vint emplir ses narines.

Titubant, Aridel se mit à marcher en direction de la porte Nord de Fisimkin. Malgré son état, il avait eu la présence d'esprit de suivre le mouvement des fuyards. Il sentit alors qu'on l'empoignait. D'instinct, Aridel essaya d'atteindre son épée mais s'arrêta net en voyant que son assaillant était une femme. Il reconnut l'une des serveuses de l'Auberge Dorée, un établissement où il avait quelquefois passé ses nuits lorsque son esprit était plus tranquille et sa bourse mieux remplie.

— Aidez-moi ! implora-elle. Aidez-moi à partir d'ici, s'il vous plaît. "

— Que... que se passe-t-il ?" parvint à articuler Aridel alors qu'ils avançaient péniblement au milieu d'une foule de plus en plus compacte.

— Je ne sais pas ! répondit la serveuse, visiblement affolée. Le feu est partout ! Il faut partir ! aidez-moi s'il vous plaît."

La jeune femme était totalement incohérente, et Aridel savait qu'il ne tirerait rien de plus d'elle. Il hésita un instant à la laisser sur place mais se ravisa.

— Suivez-moi," dit-il d'un ton qui se voulait impérieux.

La jeune femme obtempéra sans mot dire et emboîta le pas à Aridel. Bientôt, ils arrivèrent la porte Nord, qui à la grande surprise du mercenaire, était complètement ouverte, ses lourds battants rabattus sur le mur. Aridel n'avait jamais vu un tel laxisme à Fisimkin, surtout de nuit. Il n'eut cependant pas le temps de s'attarder sur cette pensée car l'arrivée de tous les fuyards avait provoqué une gigantesque bousculade près de la porte. Ballotté dans tous les sens par des gens paniqués, Aridel fut séparé de la jeune fille qu'il avait pris en charge et poussé dans un mouvement irrésistible vers l'extérieur de la ville.

Une fois le seuil passé, la foule devint plus clairsemée. Aridel avança de quelques pas puis, pris de nausées, dut s'arrêter pour vomir. Une fois son estomac soulagé, cependant, ses pensées se firent un peu plus claires. Il réalisa qu'il se trouvait à présent dans la campagne entourant Fisimkin, sur la rive nord du Fisimrin, le fleuve qui traversait la ville. Autour de lui de nombreux réfugiés couraient sans but apparent, certains n'ayant pour tout vêtement que leurs chemises de nuit, d'autres hurlant de panique où appelant leurs proches. Nul n'avait l'air d'en savoir beaucoup plus que lui sur ce qui se passait vraiment dans la ville.

Le mercenaire décida alors qu'il valait de toute manière mieux s'éloigner tant qu'il n'aurait pas toutes les informations sur les événements de la nuit. Il se dirigea donc vers le nord, marchant sans se retourner. Il avança ainsi péniblement dans les champs entourant Fisimkin (il valait mieux éviter la grand-route) pendant près de trois heures, avant que la fatigue n'aie finalement raison de lui. Consta-

tant que ses jambes ne le portaient plus, il se réfugia derrière un rocher et sombra une nouvelle fois dans l'inconscience. Au sud, la lueur orangée de l'incendie qui avait envahi Fisimkin brillait encore plus fort.

*
* *

Aridel se réveilla les lèvres sèches, mais l'esprit bien plus clair que la nuit précédente, malgré une forte migraine. Lorsqu'il se remémora les événements de la nuit, il se leva d'un bond, la main sur la garde de son épée. Regardant autour de lui, il constata qu'il se trouvait dans un champ fraîchement moissonné, et il avait dormi près d'un rocher en marquant la limite. Au sud, on distinguait vaguement la forme sombre des murs de Fisimkin. La cité devait être à près de trois lieues de l'endroit où il se trouvait, et une épaisse fumée noire s'en dégageait. Ce fut alors qu'Aridel remarqua la multitude de formes sombres qui jonchaient le sol près de lui. Curieux, il se dirigea vers la plus proche d'entre elle, mais s'arrêta net, réalisant de quoi il s'agissait.

C'étaient des corps : une multitude de cadavres, laissés là comme à la fin d'une sanglante bataille. La plupart de ces dépouilles étaient cependant des civils, probablement les mêmes fuyards qui avaient passé la porte avec lui la nuit précédente. Ils semblaient tous avoir été lâchement abattus, leurs corps criblés de flèches ou portant les marques de lames acérées.

A la vue de ces corps, une autre image s'imposa à l'esprit d'Aridel : la plaine de Kiborûn, où il s'était retrouvé entouré de cadavres de jeunes soldats, des enfants presque, tous massacrés de sa main. La puissance de cette vision le laissa comme assommé pendant un moment, faisant naître des larmes dans ses yeux secs. Il réussit cependant à se reprendre. Il n'était clairement pas responsable du massacre présent. Qui donc avait pu commettre une telle infamie ?

Aridel n'avait pas le temps de s'attarder sur la question. Il ne devait probablement son salut qu'au fait que les assaillants avaient

cru qu'il était mort, et il ne tenait pas à les rencontrer de jour en rase campagne. Étant donné sa position, le plus sûr pour lui était de tenter de rejoindre la cité de Rûnirstel, près de la frontière avec Sortelhûn. C'était un long voyage, mais il connaissait bien la région et pourrait se ravitailler en chemin. Prenant son courage à deux mains, il s'apprêtait à partir, lorsqu'il entendit un gémissement près de lui. C'était un des cadavres, qui n'était apparemment pas si mort que cela. Il s'agissait d'un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'une simple tunique. Il avait reçu une flèche dans le dos et avait perdu beaucoup de sang. Il ne lui restait probablement plus très longtemps à vivre.

"Ai...dez moi!" supplia l'homme, voyant le mercenaire approcher. Il restait un peu d'eau dans la gourde d'Aridel, et il la porta aux lèvres du blessé, qui se mit à tousser bruyamment après en avoir avalé une gorgée.

"Les... Sorcami" dit-il alors après avoir repris son souffle. "Ils... vont revenir. Partez... partez!"

L'étonnement marqua le visage d'Aridel.

"Ce sont les Sorcami qui ont commis cet acte de barbarie?" demanda-t-il au blessé. Mais celui-ci, les yeux vitreux, ne répondit plus, : il était mort, rejoignant la longue liste de cadavres hantant l'esprit d'Aridel, et laissant le mercenaire avec plus de questions que de réponses. Il ne lui restait plus qu'à avancer, en espérant rejoindre Rûnirstel le plus rapidement possible.

2.

Léotel, troisième du nom, profitait de la vue imprenable des appartements royaux sur la cité de Niûrelhin. Adossé à son balcon, il prenait plaisir à ressentir sur sa peau nue la morsure vivifiante du froid matinal. Au dessous de lui s'étendaient les rues de la capitale du royaume d'Omirelhen, son domaine. La ville se réveillait lentement sous les lueurs rougeâtres du soleil, et l'on pouvait déjà apercevoir les formes sombres de caravanes se rendant aux marchés les plus proches. Depuis sa plus tendre enfance, le roi avait aimé contempler

cette vision qui lui rappelait que ceux qu'il dirigeait avaient aussi leur propre vie et leurs propres problèmes. Son père, le roi Kosel, lui avait un jour dit : "Gouverne comme tu aimerais être gouverné. Ce n'est qu'à cette condition que tu peux espérer être respecté de tes sujets." Un principe qu'il avait essayé d'appliquer à la lettre en ce qui concernait les affaires du royaume, mais qu'il avait malheureusement négligé pour sa famille.

Perdu dans ses pensées, le roi ne s'aperçut pas immédiatement de la présence de son page, attendant patiemment non loin de lui. Le jeune serviteur ne pouvait en effet parler que si son seigneur l'y avait invité. Leotel était une créature d'habitudes, et n'appréciait guère l'interruption de l'un des rares moments de tranquillité qu'il avait dans la journée.

— Qu'y a-t-il, Thûfil ? demanda-t-il d'un ton amer.

— Majesté, le général Logat désire une audience immédiatement. Je lui ai dit que vous ne pouviez le recevoir pour le moment, mais il a insisté en mentionnant qu'il s'agit d'une affaire d'une extrême gravité."

Les sens du roi se mirent immédiatement en alerte. Logat n'était pas d'un naturel particulièrement alarmiste, et s'il avait employé des mots comme "extrême gravité", le problème devait être de taille. La journée commençait très mal.

— Fais le entrer, Thûfil. Je vais le recevoir.

— Bien, majesté.

Le serviteur s'inclina en une courbette distinguée et s'en fut. Peu de temps après, Léotel le suivit, quittant avec regret le balcon, pour rentrer à nouveau dans ses appartements. Il n'avait même pas eu le temps de s'habiller et portait toujours ses vêtements de nuit. Il s'assit cependant sur un siège près de son lit, attendant l'arrivée de son visiteur.

Logat entra quasiment en courant, dépassant le jeune page qui le guidait. C'était un homme d'une soixantaine d'année, tout comme Léotel. Il était habituellement très propre sur lui, arborant fièrement son armure dorée frappée du symbole de la sirène, l'emblème d'Omi-relhen. Ce matin-là, cependant, il pénétra dans les appartements

royaux l'œil hagard et le visage mal rasé, et dans un état d'agitation extrême. Il en oublia même les règles de bienséance en parlant avant que le roi l'y ait convié, ce qui choqua légèrement Leotel.

— Majesté, je suis désolé de vous déranger à une heure si matinale, mais j'ai des nouvelles très préoccupantes en provenance de Fisimhen.

— Parlez donc Logat, répondit le roi. Quelles affaires peuvent-elles vous mettre dans un tel état ?

— La cité de Fisimkin a été attaquée il y a de cela trois jours. On est sans nouvelles du roi Erûsam, et certains pensent qu'il aurait été tué dans l'assaut.

La phrase fit l'effet d'un coup de massue sur Leotel. Fisimhen était connu pour ses troubles internes, mais ceux-ci atteignaient rarement la capitale, et jamais, du vivant de Leotel, le roi Erûsam n'avait été réellement menacé. Léotel mit un moment avant de pouvoir répondre.

— Fisimkin, attaquée ? Mais par qui ?

— Nul ne le sait précisément majesté. Les informations que j'ai disent que l'attaque serait venue du sud.

— Le baron Oeklos de Setosgad ?

Depuis quelques années, en effet, la région de Setosgad était une des causes principales de préoccupation du royaume d'Omirelhen. Cela faisait près de cent-cinquante ans que le royaume de la Sirène était devenu un allié fragile de Sorcamien, le pays des hommes-sauriens. Cette alliance avait cependant été remise en cause lorsque Oeklos avait obtenu le pouvoir à Setosgad. Profitant de sa position privilégiée près des Sordepic, Oeklos avait entamé des échanges mystérieux avec les hommes-sauriens. Ces contacts avaient d'une manière ou d'une autre fragilisé l'amitié que les Sorcami portaient à Omirelhen, à tel point que les hommes-sauriens n'avaient à présent plus d'ambassadeur permanent à Nîûrelhin. L'allégeance du baron de Setosgad à la couronne de Fisimhen étant en outre plus que douteuse, et son influence dans le sud du royaume étant importante, il était un candidat logique pour une attaque de cette ampleur.

La réponse de Logat fut cependant une nouvelle claque pour Leotel :

"C'est possible Majesté, mais des rumeurs perturbantes parlent aussi d'une armée de Sorcami."

Le roi regarda son général d'un air incrédule.

"Des Sorcami ? C'est impossible voyons. Jamais le Ũesakia n'aurait..."

Le roi s'interrompt. Au regard de Logat, il vit que ce dernier avait quelque chose à ajouter. Il lui fit donc signe de continuer.

"Majesté, Il semblerait aussi que les assaillants aient utilisé une arme inconnue mais extrêmement destructrice qui aurait littéralement pulvérisé les portes de la ville et mis le feu à plusieurs quartiers. Ces dernières informations ne sont que des rumeurs majesté, mais l'attaque de Fisimkin est bien réelle, et j'ai jugé prudent de vous en avertir au plus vite."

Une nouvelle arme ? Que se passait-il donc ? Il s'agissait là de très mauvaises nouvelles. Un trop grande instabilité à Fisimhen pouvait remettre en cause les fragiles relations entre les différents royaumes de Sorcasard, détruisant l'harmonie relative qui régnait sur le continent depuis près d'un siècle. Il fallait agir vite.

— Vous avez bien fait de me prévenir, Logat. Je vais immédiatement faire convoquer le Conseil Restreint. Essayez de votre côté de réunir des informations plus précises, et retrouvez nous dans la salle du conseil à dix heures précises.

— A vos ordres, majesté.

*

* *

La salle du Conseil Restreint du palais de Niûrelhin se trouvait juste en dessous des appartements royaux. Comme tout le reste du palais, elle avait été construite peu de temps après la guerre des Sorcami, alors qu'Omirelhen n'était encore qu'une province de l'Empire de Dûen. Elle était donc un exemple parfait de la démesure architecturale qu'affectionnait la noblesse impériale de l'époque. La vouête

culminait à près de six toises¹ du sol et chacune de ses nervures était ornée de feuilles d'or, ponctuant les motifs et fresques guerrières qui recouvraient le plafond. Le mur Est était percé de six fenêtres dont les vitraux donnaient un éclat chatoyant à la lumière du soleil matinal. De riches tapisseries recouvraient le mur Ouest, laissant apparaître la porte d'entrée, recouverte de feuilles d'or. Au centre de la salle se trouvait la table du Conseil, où siégeaient les quatre membres permanent du Conseil Restreint qui, avec le roi, formaient la plus haute instance dirigeante du royaume d'Omirelhen. Le roi siégeait bien sûr en bout de table, et les autres membres se trouvaient aux bords de la table, deux par cotés. Le prince héritier était parfois convié au conseil, et s'asseyait, lorsqu'il était présent, en face du roi, à l'autre bout de la table. Ce n'était cependant pas le cas ce jour là, car le prince Sûnir faisait une revue des troupes présentes dans les forts de la marche, au pied des Sordepic. Les quatre membres présents étaient donc : le général Oris Logat, commandant en chef de l'armée royale, l'amiral Lionel Omasen, sa contrepartie pour la marine, le duc Trûli II de Niûrelmar, chancelier de l'échiquier, et Maître Redam Nidon, Gardien du Savoir.

Tous, à part Logat, semblaient surpris de cette convocation matinale, qui n'était pas dans les habitudes du roi. Cependant le silence était de mise, car la tradition voulait que le roi soit le premier à prendre la parole lors de tout conseil. Leotel, lisant la curiosité sur le visage de ses conseillers, entama donc la session par ces mots :

"Messeigneurs, je vous ai réuni aujourd'hui de manière exceptionnelle, car des informations d'une extrême gravité nous sont parvenues, et requièrent une prise de décision rapide. Je vais laisser le général Logat vous les présenter, avant que nous poursuivions notre discussion."

Le général se leva alors et, d'un ton grave, répéta ce qu'il avait déjà dit au roi sur l'attaque de Fisimkin. Au fur et à mesure de son discours, Léotel vit s'agrandir l'expression de stupeur qui marquait

1. dix mètres

le visage de ses conseillers. Lorsque Logat eût terminé, il se rassit, laissant implicitement la parole à son souverain.

"Il va de soi, dit Léotel, que nous ne pouvons rester sans réaction devant des événements d'une telle ampleur. Je voudrais donc savoir quelles sont pour vous les actions qui paraissent les plus appropriées."

Ce fut maître Nidon qui parla le premier.

— Majesté, au vu de ce rapport, nous ne disposons pour l'instant que de maigres informations quant à la nature des assaillants de Fisimkin. Avant d'engager toute action diplomatique ou militaire, il me semble important de savoir à qui nous avons affaire exactement. Même si nos relations avec les Sorcami sont moins bonnes qu'autrefois, il me paraît hautement improbable qu'ils aient soudainement décidé de rompre le traité de Niûsanin et d'attaquer des humains. L'honneur est une valeur maîtresse chez les hommes-sauriens, et ils ne brisent pas leurs promesses à la légère. J'estime bien plus plausible que cette attaque soit l'œuvre du baron de Setosgad. En outre, cette rumeur d'arme magique m'inquiète. Il serait fâcheux que des rebelles de Fisimhen aient obtenu l'aide des mages. Mais ne tirons pas de conclusions hâtives : il nous faut enquêter pour distinguer la vérité de la rumeur.

— De sages paroles, maître, répondit le roi. Je vais dans un premier temps faire envoyer un messenger à la marche, où se trouve le prince Sûnir, pour voir s'il est possible de contacter les hommes-sauriens. J'espère qu'ils n'ont pas tout oublié de notre alliance. Il nous faut ensuite obtenir des renseignements de première main sur la situation à Fisimhen. Logat, quels sont nos ressources dans la région ?

Le général se saisit d'un document se trouvant devant lui et le parcourut rapidement avant de répondre.

— Nous disposons d'une ambassade à Fisimkin, mais il me paraît douteux que nous puissions la contacter. Nous pourrions cependant essayer de joindre nos hommes à Nirûmar. Qu'en pensez vous, Lionel ?

— C'est effectivement à tenter. Mais étant donné le temps nécessaire à un navire pour rejoindre Nirûmar, il est possible que la ville soit prise avant que nous puissions obtenir nos informations. Nous pourrions peut-être aussi tenter d'approcher Fisimhen par la frontière avec Sortelhûn ? Il me semble que nous avons quelques hommes à Apibos.

— C'est une bonne idée, acquiesça Logat. Je vais envoyer des messagers à Sortelhûn au plus vite. Dans tous les cas majesté, il faudra probablement plusieurs semaines avant que nous obtenions des informations fiables. Que devons nous faire en attendant ?

— Quelles sont nos options ? demanda Leotel.

— Nous en avons deux, Majesté, répondit Logat. Nous pouvons décréter la mobilisation générale et préparer une flotte d'assaut que nous enverrions à Fisimhen pour rétablir l'ordre. Où nous pouvons nous occuper en priorité de nos propres frontières : renforcer les garnisons sur la marche, notamment à Mastel, Mabos et Rûmûnd, ne serait pas du luxe. Si les Sorcami ont réellement décidé d'attaquer les royaumes humains, nous serons prêts.

Prêts... Était-ce vraiment possible ? Le roi en doutait fortement. Cela faisait maintenant plus de cent ans que le royaume d'Omiirelhen n'avait pas connu de conflit majeur. Il y avait bien sûr quelques frictions locales entre les seigneurs du royaume, mais ces querelles étaient habituellement arbitrées par le roi et se terminaient pacifiquement. Les troupes du royaume n'avaient que peu connu le combat, et même les forts de la marche, à la frontière de Sorcamien, ne remplissaient plus qu'une fonction symbolique.

— Cela ne risque-t-il pas de provoquer les Sorcami ? interrogea Leotel. Nous ne sommes pas encore sûrs qu'ils soient impliqués dans cet assaut.

— C'est un risque calculé, votre majesté, répondit maître Nidon. Les Sorcami sont dans tous les cas probablement au courant de ce qui s'est passé. Je pense qu'ils comprendront que nous prenions quelques mesures préventives.

— Très bien, dit le roi. Envoyez donc des troupes supplémentaires sur la marche. Lionel : faites aussi en sorte de préparer la marine. Je

ne décréterai pas la mobilisation générale pour le moment car cela perturberait trop l'économie du royaume, mais il faudra peut-être que je m'y résolve plus tard. Faites donc en sorte que nos vaisseaux puissent accueillir et transporter des troupes fraîches. Et tenez moi au courant de toute information que vous recevez sur Fisimhen.

— Bien majesté, acquiesça l'amiral.

— Y-a-t-il autre chose ? Le roi s'adressait maintenant à tous ses conseillers.

— Non, majesté, répondit Logat au nom de ses pairs.

— Bien, vous pouvez disposer.

Les membres du conseil restreint se retirèrent en silence, laissant le roi ruminer de bien sombres pensées. Pour la première fois de ses dix-sept années de règne, il se prit à redouter l'avenir. Les prémisses de la guerre venaient de nouveau de frapper le royaume d'Omirelhen.

3.

Cela faisait maintenant dix-sept jours qu'Aridel arpentait l'aride paysage du nord de Fisimhen. Faute de mieux, il avait dû se nourrir des quelques herbes et racines qui poussaient ici et là dans ce paysage désolé, et même boire l'eau croupie de flaques stagnantes, qui l'avait plus d'une fois rendu malade. La seule bonne nouvelle était que personne ne semblait le suivre. Les troupes qui avaient envahi Fisimkin et perpétré le massacre qui hantait son esprit étaient probablement loin derrière lui, du moins l'espérait-il. Tout ce qui lui manquait à présent était un bon repas et douce chaleur de murs épais pour la nuit. Il arrivait enfin dans une région au climat plus clément, et avait déjà repéré quelques fermes isolées.

N'ayant pas d'argent, Aridel hésitait sur la marche à suivre. Il savait qu'après dix jours de marche dans la plaine désertique de Rûmido, il ressemblait plus à un vagabond crasseux qu'à un mercenaire. Seule son épée trahissait sa véritable activité. Dans tous les cas, il se doutait qu'il serait mal reçu par les quelques habitants de cette contrée, et se demandait donc s'il ne serait pas obligé de voler ce dont il avait besoin. C'était un acte qu'il répugnait à commettre,

mais le mercenaire savait qu'il ne pourrait pas avancer beaucoup plus loin sans un véritable repas. Aridel décida donc de tenter sa chance à dans le ferme la plus proche.

C'était une petite bâtisse de pierre blanche, adossée à un ruisseau, perdu au milieu des hautes herbes de la plaine. Ses habitants devaient principalement vivre de l'élevage de bétail, car Aridel n'apercevait nul champ à l'horizon, juste les formes noires de troupeaux de bêtes. Le mercenaire s'approchait du bâtiment, courbé pour éviter de se faire repérer, quand une voix l'interpella :

"Bonjour, m'seigneur !"

Aridel sursauta et se releva, regardant partout autour de lui pour voir qui avait parlé. Une petite forme s'approcha alors, à demi cachée par les hautes herbes. C'était un enfant, un jeune garçon qui ne devait pas avoir plus de dix ans. Ses yeux gris-bleu, entourés de mèches brunes, pétillaient de curiosité. Il ne devait pas y avoir beaucoup d'étrangers à arpenter cette région, et la présence d'Aridel était probablement un changement bienvenu dans le quotidien de cet enfant. Une fois sa surprise passée, le mercenaire répondit d'une voix rauque.

— Bonjour, mon garçon. Comment t'appelles-tu ?

— Mon nom est Sathil, de la famille de Frialoc. Que venez-vous faire ici ?"

A présent qu'il avait été repéré, il était difficile pour Aridel d'essayer de chaparder ce dont il avait besoin. Il décida donc de jouer la carte de l'honnêteté, ce dont il avait perdu l'habitude.

— Je cherche un repas et un toit pour la nuit, avant de repartir vers Rûnirstel. Pourrais-tu m'aider ?

— Il faut que vous demandiez à mon popi. Il devrait rentrer dans pas longtemps, il est parti s'occuper des bêtes. Vous pouvez attendre ici si vous voulez.

— Très bien, répondit Aridel. Il ne risquait rien à tenter sa chance et son corps lui réclamait a grand cri un repos bien mérité. Comme s'il lisait ses pensées, le jeune Sathil lui indiqua :

— Vous pouvez vous asseoir près du mur.

Aridel ne se fit pas prier, et guidé par le jeune garçon, alla s'installer sur un banc à l'ombre du mur de la ferme. Il aurait bien aimé en profiter pour sommeiller, mais c'était sans compter sur son jeune interlocuteur.

"D'où venez-vous ? demanda Sathil. D'habitude les voyageurs du Sud passent par la route de Rûnirstel."

Il vint alors à l'esprit d'Aridel que la nouvelle de l'invasion de Fisimkin n'avait probablement pas encore atteint ces villages reculés. D'ailleurs, pour ces paysans peut importait quel seigneur occupait la capitale de Fisimhen, tant qu'ils arrivaient à vendre leur bétail. Aridel se prit à envier la douce insouciance de cette vie simple. Il mit donc un petit moment à répondre au jeune garçon.

"J'arrive de Fisimkin. De récents événements rendent la grand route peu sûre et m'ont obligé à traverser la plaine. Je..."

Aridel s'interrompit brusquement. Un homme robuste et rougeaud venait d'apparaître. Il marchait d'un pas assuré et arborait les mêmes yeux gris-bleu que Sathil, entourés d'une abondante chevelure et d'une barbe poivre et sel. Il avait le teint mat des habitants de Sortelhûn, et devait probablement avoir quelques Sorteluns parmi ses ancêtres. Apercevant Aridel, il s'arrêta, interloqué. Le mercenaire, supposant qu'il ne pouvait s'agir que du père de Sathil, se présenta.

"Bonjour, ami. Je me nomme Aridel et j'arrive de Fisimkin. Je souhaiterai savoir si vous pouviez m'offrir le gîte et le couvert pour ce soir avant que je reparte en direction de Rûnirstel. Je n'ai pas de quoi payer mais je peux me rendre utile pour quelques menus travaux si vous le souhaitez, et aussi vous fournir des nouvelles fraîches du Sud."

Le fermier se rapprocha. Il dévisagea Aridel pendant un long moment avant de répondre avec un fort accent :

"Salut à toi, voyageur. Mon nom est Blûder Frialocsûn, et je veux bien t'offrir l'hospitalité. Nous ne recevons pas beaucoup de visiteurs, et ta présence sera bienvenue. Et pas besoin de me payer, c'est une tradition ici que de recevoir correctement les voyageurs. Suis-moi à l'intérieur, si tu veux te rafraîchir."

Aridel n'aurait pu espérer meilleur accueil. Il suivit son hôte dans la salle commune de la ferme où il fut prié de s'asseoir pendant que Blûder et son fils s'activaient. Des quelques questions qu'il put poser, il déduisit que la femme de Blûder était morte en couches, donnant naissance à Sathil. Depuis, le fermier et le jeune garçon tenaient cet établissement, et vivaient de leur cheptel de près d'une centaine de bêtes. Ils fabriquaient d'ailleurs un excellent fromage qu'Aridel eut l'occasion de goûter, accompagné d'un peu de viande séchée, un repas qui lui parut un véritable festin, après dix jours de privations.

Après le repas, le ventre plein et l'esprit reposé, Aridel et ses deux hôtes s'installèrent au coin du feu, et le mercenaire entreprit de leur raconter les événements qu'il avait vécu à Fisimkin. A l'écoute de ces inquiétantes nouvelles, le visage de Blûder s'assombrit.

"Cela ne peut rien présager de bon, dit-il. Dans le meilleur des cas, un nouveau roi à Fisimkin signifie plus de taxes. Et je n'ose même pas imaginer ce qui pourrait se produire dans le pire des cas. Surtout après ce qui s'est passé autour de la cité. Demain je me rendrai au village pour informer les anciens de ton histoire. Ils sauront sûrement quoi faire. En attendant tu dois être fatigué. Je vais te montrer ton lit."

Aridel, tombant de fatigue, ne se fit pas prier et suivit Blûder vers une salle adjacente à la pièce commune, où se trouvait une confortable paillasse. A peine allongé, les yeux du mercenaire se fermèrent, et il dormit d'un profond sommeil.

4.

Lorsqu'il se réveilla le lendemain, Blûder et Sathil étaient déjà levés, et le soleil était haut dans le ciel. Aridel s'habilla rapidement, et quitta le bâtiment principal de la ferme. Une fois à l'extérieur, le mercenaire s'arrêta un instant pour laisser à ses yeux le temps de s'habituer à la clarté. Ses hôtes se trouvaient à quelque distance de là, se préparant tranquillement à leurs travaux de la journée. Aridel se dirigea vers eux pour leur faire ses adieux avant de repartir pour Rûnirstel, mais dût s'interrompre brusquement.

Des points noirs étaient apparus dans le ciel, à l'horizon. Aridel en dénombra une douzaine, formant trois V qui balafraient de manière menaçante la voûte céleste. Les points se rapprochaient à grande vitesse et semblaient descendre vers la ferme. Bientôt, il fut possible de distinguer leurs formes. Ils ressemblaient à de gigantesques oiseaux à l'allure reptilienne et couverts d'écailles. Aridel n'avait jamais rien vu de tel. Il fallut cependant peu de temps au mercenaire pour réaliser qu'il ne pouvait s'agir que de Raksûlaks, les légendaires montures volantes des Sorcami. Il n'en avait vu que sur des illustrations de livres, alors qu'il n'était qu'un enfant, mais il était impossible de les confondre avec autre chose.

La première pensée d'Aridel fut que la présence d'hommes-sauriens si loin en territoire humain était totalement anormale. Combinée aux dernières paroles de l'homme qu'il avait vu mourir à Fisimkin, Aridel réalisa que les Sorcami n'étaient clairement pas là en amis, et qu'il était, avec Blûder et Sathil, en grand danger. Le mercenaire se précipita donc vers eux, leur criant de se cacher. Il était hélas trop tard. Les Raksûlaks piquaient déjà vers le fermier et son fils, et bientôt l'air fut empli de leurs cris stridents. Les deux éleveurs furent rapidement encerclés et Aridel n'eut que le temps de se mettre à plat ventre dans les hautes herbes. Il ne savait pas s'il avait été lui aussi repéré ou non.

Les Raksûlaks avaient replié surs ailes sur leur corps hideux, laissant apparaître leurs "cavaliers". C'était la première fois qu'Aridel voyait des Sorcami de si près. Jamais il n'avait vu de créatures à l'allure aussi dangereuse. Leurs têtes reptiliennes au teint vert étaient couvertes de sombres tatouages aux formes agressives. Leurs museaux étaient fins et allongés, fendus d'une bouche laissant apparaître de menaçantes dents pointues. Ces dernières étaient clairement faites pour déchiqeter la chair de leur proies. Aridel eut un frisson en réalisant qu'à l'instant présent, il s'agissait peut-être de lui et de ses hôtes. Il se reprit cependant et continua à observer les envahisseurs.

Les Sorcami portaient d'épais pantalons en cuir orné d'anneaux métalliques protégeant leurs jambes. Leurs torses étaient nus, mais Aridel doutait qu'un simple coup d'épée puisse trancher la peau

épaisse et écailleuse les recouvrant. Ils arboraient des lances gigantesques, dont la pointe acérée aurait pu abattre un taureau enragé. Ces armes, combinées à un regard d'une férocité inégalable ne laissaient aucun doute quant à leur statut de guerrier.

Le premier Sorcami à s'être posé arborait un collier doré, et semblait être le chef de cette expédition. Il s'approcha de Blûder, et se mit à parler dans un Dûeni marqué d'un accent sifflant.

"Êtes-vous le propriétaire de cette ferme ?"

Blûder rassembla son courage avant de répondre péniblement :

"Ou.. oui.

— Le pays que les humains appellent Fisimhen appartient à présent à la grande race des Sorcami. Notre seigneur, le grand Oeklos, maître des clans de l'ouest, réclame votre allégeance. La lui donnerez-vous ?"

Oeklos ? N'était-ce pas là le nom du baron de Setosgad ? S'interrogea Aridel. Mais il ne pouvait s'agir de la même personne : il était impossible que des Sorcami donnent leur allégeance à un humain, même puissant. C'était un peuple bien trop fier pour cela, s'il se rappelait bien de ce qu'il avait appris sur eux.

Pour Blûder, la situation était plus que critique, et il était clair que répondre par la négative à la question du Sorcami mettrait un terme rapide à sa vie. Le fermier ne put donc qu'acquiescer.

— Oui.

— Très bien, reprit le Sorcami de sa voix sifflante. Afin de prouver votre bonne volonté, il vous est demandé de servir dans l'armée que nous formons afin de résister aux cruels assauts des ennemis du grand Oeklos. Donnez-nous votre nom et celui de l'enfant. Une fois que cela sera fait, vous monterez avec nous et nous vous conduirons à notre campement.

A ces mots, le visage de Blûder se décomposa. Prenant son courage à deux mains, il tenta de répondre au Sorcami.

— Mon... mon fils ne peut servir dans une armée. Il est bien trop jeune pour cela.

— Vraiment... le visage du Sorcami prit une expression indéchiffrable. "Il ne nous est donc d'aucune utilité." L'homme-saurien fit

un geste en direction d'un de ses subordonnés. Ce dernier prit alors sa lance, et d'un geste sec la planta en travers du torse de Sathil. Le jeune garçon émit un cri qui s'étouffa tandis que sa bouche s'emplissait de sang. Le Sorcami assassin retira alors sa lance, laissant l'enfant s'écrouler au sol. Une mare rougeâtre se forma doucement au dessous de son corps inerte.

Le hurlement qu'émit Blüder était inhumain. On y sentait une douleur et une colère telle qu'Aridel n'en avait jamais vue. Sans réfléchir, le fermier se jeta sur le Sorcami qui avait assassiné son fils et tenta de l'assommer. Mais l'humain n'était pas de taille face au formidable guerrier reptilien, et après s'être saisi de son assaillant, le Sorcami lui tordit le cou d'un geste sec, laissant le cadavre de Blüder s'effondrer à ses pieds.

La scène n'avait pas pris plus d'une trentaine de secondes, et Aridel mit un petit temps avant de réaliser ce qui venait de se produire. Une fois qu'il en eut eut pris conscience, cependant, le fantôme des ses actes passés vint de nouveau le frapper. La cruauté froide et détachée avec laquelle ses deux hôtes avaient été tués avait éveillé en lui des souvenirs qu'il aurait préféré garder enfouis dans sa mémoire. Des images de la mort et de la destruction qu'il avait lui même causée s'imposèrent à son esprit avec une force telle que des larmes vinrent à ses yeux.

Il fallut donc un moment au mercenaire avant de se rendre compte qu'un objet métallique lui touchait le dos. Il se retourna brusquement, l'épée à la main, pour se retrouver face à face avec l'un des Sorcami, qui l'avait pris à revers. Instinctivement, le mercenaire se mit en garde et s'apprêtait à défendre chèrement sa vie. Mais au moment où il allait se jeter sur son assaillant, il sentit un frôlement derrière lui, et ce fut comme si sa tête allait éclater. Il s'affaissa au sol, et la dernière image qu'il vit avant de sombrer dans l'obscurité fut celle d'une tête reptilienne se penchant sur lui.

Évasion

1.

La salle d'audience du palais de Niûrelhin était majestueuse. En tant qu'ambassadrice de Sûsenbal, Shari avait visité la cour de nombreux princes et chef d'état, mais celle d'Omirelhen était réellement impressionnante, rivalisant même avec le palais de Sûsenbhin. L'allée centrale était flanquée de colonnades de marbre ornées de motifs décoratifs, tous en rapport avec la mer. Les murs de la salle étaient quant à eux recouverts de tapisseries dorées reproduisant les moments importants de l'histoire du royaume, de sa fondation à la bataille de Rûmûnd, en passant par la guerre de Niûrelmar. L'impression de richesse était encore renforcée par les vêtements colorés des courtisans, placés derrière les colonnades, et observant la nouvelle arrivante dans un silence solennel.

Shari se dirigeait d'un pas mesuré vers le trône, un objet en marbre qui ressemblait plus à une sculpture de sirène qu'à un siège. Le torse de la sirène servait de dossier, alors que ses bras tendus en avant étaient les accoudoirs. La queue de poisson se repliait sur

elle même, servant d'assise à l'ensemble. Au centre de cet assemblage de créatures marines se trouvait le roi d'Omirelhen, Leotel III, un homme d'apparence presque quelconque en comparaison de ce qui l'entourait. En s'approchant, cependant, Shari remarqua qu'au dessous de son front marqué par l'âge, les yeux du vieil homme dénotaient une vivacité surprenante, empreinte de sagesse. Voilà un souverain à ne pas prendre à la légère, se dit la jeune fille.

Arrivée au pied du trône, Shari s'agenouilla en marque de soumission, et annonça de manière très formelle :

"Au nom de l'Empereur Mesonel, maître de Sûsenbal, souverain céleste et gardien des portes de jade, moi, Shas'ri'a, princesse de Sûsenbal, salue Leotel, grand roi d'Omirelhen. J'apporte l'amitié de tout le peuple de Sûsenbal."

La coutume voulait que le roi réponde à ses ambassadeurs dans leur langue natale, en signe de respect. Leotel se leva, et s'approchant de la jeune fille annonça donc en Sorûeni oriental, le langage de l'île de Sûsenbal.

*"Tî ionêli ichi Shês'imbâlchui chidor, idirchui idir. Chê daliri tamêl chob'in ban Omirelhenchui gin Shês'imbâlchui shama. Tî ochêli ichi ichôm in ma'i tshên Shas'ri'acha, Shês'imbâlchui ginaca."*¹

L'accent du roi était presque sans défaut, et à ses paroles, Shari s'inclina profondément. Le roi se pencha alors vers la jeune fille, l'aidant à se relever. Ce faisant, il lui murmura à l'oreille.

"Nous avons à discuter. Rejoignez-moi dans une heure, à mon cabinet de travail. Les gardes vous montreront le chemin."

Si Shari avait été surprise par ces mots, elle n'en laissa rien paraître. La jeune femme s'inclina simplement en signe d'acquiescement alors que le roi reculait vers son trône. Une fois assis, le roi congédia l'ambassadrice d'un geste, indiquant que l'audience était terminée. C'était une des plus courtes cérémonies d'accueil à laquelle

1. Nous saluons nous aussi l'empereur de Sûsenbal, souverain parmi les souverains. Puisse l'amitié entre le peuple d'Omirelhen et le grand Empire de Sûsenbal durer éternellement. Nous souhaitons également la bienvenue en notre cour à Shas'ri'a, princesse de Sûsenbal.

elle ait eu droit. Il se passait vraiment des choses graves en Omirelhen, se dit Shari alors qu'elle repartait, flanquée des deux gardes impériaux qui constituaient son escorte.

Shari était arrivée quinze jours auparavant à Niûrelmar, le principal port d'Omirelhen. Elle était l'une des dernières filles de l'empereur de Sûsenbal, Mesonel III. Ce dernier ayant dix femmes, sa progéniture était nombreuse. Shari n'était donc princesse que de nom : elle n'avait aucune chance d'accéder un jour au trône. De nature curieuse et aventureuse, la jeune femme avait cependant dès son plus jeune âge rêvé de parcourir les mers et de découvrir le monde au delà de la cité impériale. Quelle n'avait donc pas été sa surprise lorsqu'elle s'était vue proposer par son père le poste d'ambassadrice de Sûsenbal à Niûsanif ! Elle en avait pleuré de joie. Et c'est donc alors qu'elle venait juste d'avoir vingt ans que Shari avait quitté l'île de Sûsenbal pour le continent de Sorcasard. Elle avait passé près de trois ans à Niûsanif, une république à la politique complexe qui lui avait permis d'affiner ses talents de diplomate. A tel point que son père, l'empereur, avait décidé de lui confier une mission plus importante encore : représenter Sûsenbal à la cour d'Omirelhen, le royaume le plus puissant du continent de Sorcasard.

C'était un honneur que Shari avait accepté avec joie, heureuse de découvrir une autre culture et une autre langue. Elle était donc arrivée trois jours auparavant à Niûrelhin, la capitale du royaume. Mais à sa grande surprise, le roi n'avait pas pu la recevoir immédiatement : des affaires urgentes le retenaient.

En tant qu'ambassadrice, Shari se devait de savoir ce qui pouvait empêcher le roi de recevoir un émissaire d'un royaume allié. Elle s'était donc mise en quête de renseignements, et avait rapidement découvert que c'étaient des troubles dans le royaume de Fisimhen qui inquiétaient le roi. Shari avait d'abord été surprise par cette information : elle résidait depuis assez longtemps à Sorcasard pour savoir que le Fisimhen était notoirement instable, et ses problèmes politiques n'auraient pas dû affecter autant le souverain d'Omirelhen. Les événements actuels semblaient cependant bien plus graves qu'un simple soulèvement populaire. Des rumeurs persistantes par-

laient même d'une invasion des Sorcami, une idée totalement saugrenue. Il était difficile de distinguer le vrai du faux dans toutes ces rumeurs, mais la crise devait tout de même être d'importance, pour occasionner de telles entorses au protocole. Ainsi, lorsque Shari avait finalement été convoquée pour son audience officielle, elle trépignait d'impatience, espérant enfin connaître le fin mot de cette histoire. Il lui fallait à présent patienter encore une heure, jusqu'à ce qu'elle puisse rencontrer le roi de manière plus informelle. Cette attente promettait d'être interminable.

2.

Aridel s'assit lourdement sur une pierre plate. Autour de lui, de nombreux hommes l'imitèrent. La plupart de ses infortunés compagnons de voyage étaient de simples fermiers, et supportaient mal la marche forcée que leur avait imposé les Sorcami. Aridel en avait vu un bon nombre tomber sous l'effet de la déshydratation et de la fatigue. En général, les gardes Sorcami les achevaient d'un coup de lance. Il s'agissait probablement d'une manière pour les hommes-sauriens de ne garder que les hommes les plus endurcis dans leur "armée". Cette dernière ressemblait d'ailleurs plus à une colonne de prisonniers qu'à une véritable force d'assaut. Ni Aridel ni aucun des hommes présent ne s'était vu fournir d'armes ni d'armure. Aridel avait cependant pu conserver son épée. Elle l'avait d'ailleurs bien servi durant les rares moments où les Sorcami distribuaient eau et nourriture, éloignant les brutes qui s'emparaient sans vergogne des rations de leurs compagnons.

Après avoir quitté la ferme de Blûder, Aridel, encore inconscient, avait été transporté à dos de Raksûlak jusqu'à l'endroit où l'armée nouvellement formée par les Sorcami bivouaquait. Là, il avait attendu quelques heures pendant que les hommes-sauriens "recrutaient" d'autres volontaires. Puis la troupe nouvellement formée était partie vers l'est. Ils avaient marché pendant quatorze jours, sans que les Sorcami ne leur indiquent quelle était leur destination finale. Les hommes-sauriens ne parlaient d'ailleurs quasiment jamais aux

humains, se contentant pour la plupart d'échanger quelques mots entre eux dans leur langue sifflante. Aridel en avait compté une centaine, un nombre bien faible, comparé au millier d'humains qu'ils accompagnaient, mais suffisant pour décourager même les plus téméraires de toute tentative de désertion.

Durant ces quatorze jours de marche, Aridel avait très peu dormi, toujours hanté par les images de la mort de Blûder et Sathil et celles, plus anciennes, de ses propres actes. Une haine croissante des Sorcami s'était insinué en lui, et il rêvait parfois de plonger son épée dans un de leurs corps reptiliens. Il s'agissait cependant d'une proposition irréalisable : Aridel aurait été tué avant même d'avoir pu approcher à moins de cinq toises des hommes-sauriens. La haine que ressentait Aridel n'était pas assez grande pour supprimer tout instinct de survie...

Le mercenaire connaissait bien la géographie de la région, et savait que chaque pas qu'ils faisaient en direction du nord-ouest les rapprochait de la frontière avec Sortelhûn. Il paraissait probable que les Sorcami avaient l'intention d'engager une action militaire contre le pays voisin de Fisimhen. Pourtant, le mercenaire voyait mal comment une bande de fermiers mal équipés auraient pu affronter l'armée de Sortelhûn, qui était loin d'être aussi faible et disparate que les troupes de Fisimhen. Il s'agissait peut-être d'une manœuvre de diversion afin de détourner l'attention de Sortelhûn de la véritable attaque. Si Aridel parvenait à s'échapper, peut-être pourrait-il prévenir les autorités de Sortelhûn de ce qui se tramait ici, portant un coup aux Sorcami...

Perdu dans ses pensées, Aridel n'avait pas remarqué l'homme qui s'était assis à côté de lui. Aussi eut-il un petit sursaut de surprise quand ce dernier prit la parole :

"Bonsoir, ami !"

L'obscurité naissante du crépuscule ne permettait pas à Aridel de distinguer l'ensemble des traits du nouveau venu, mais la balafre qui parcourait son visage ne présageait rien de bon. Instinctivement, la main du mercenaire vint serrer la garde de son épée.

Ce mouvement n'échappa pas au regard de l'homme, et son visage se fendit d'un rictus amusé.

"Calme-toi, camarade. Je ne suis pas là pour me battre. Mon nom est Locan. Je n'ai pas pu m'empêcher de noter que tu es l'un des seuls ici à être armé, et j'ai une proposition à te faire."

Intrigué, Aridel se détendit légèrement, mais laissa sa main posée sur son épée.

"Je t'écoute."

Le dénommé Locan reprit alors, d'un ton de conspirateur :

"Je suis sûr que tu as remarqué que nous approchons de la frontière de Sortelhûn. C'est une région que je connais particulièrement bien, ayant dû y séjourner à une époque où je devais me faire discret."

Il avait dit cette dernière phrase avec un sourire entendu, qui ne laissa aucun doute à Aridel. L'homme était un hors-la-loi, où du moins avait eu récemment des démêlés avec la justice de Fisimhen. Il s'agissait probablement de l'un de ces brigands qui écumaient au nord du pays, vivant de petites rapines et attaquant les voyageurs qui avaient le malheur de s'aventurer sur leur territoire. Il s'était probablement fait "recruter" par les Sorcami alors qu'il opérait dans un des villages que les hommes-sauriens avaient visité.

En bref, Locan était une crapule de la pire espèce. Cependant, Aridel avait souvent eu affaire à des hommes tels que lui, et savait comment leur parler. Et, de manière paradoxale, la fait que Locan soit un brigand ne faisait que rajouter à la crédibilité de ce qu'il venait de dire. Aridel continua donc à l'écouter, tout en restant sur ses gardes.

"Non loin d'ici se trouve l'entrée d'un ensemble de tunnels souterrains qui, en suivant le bon chemin, peuvent mener jusqu'à la province d'Apibos, en Sortelhûn. Il se trouve que je connais bien ces tunnels et je te propose de profiter de la nuit pour y pénétrer et fausser compagnie à cette armée ou seule la mort nous attend. Même les Sorcami ne pourront nous suivre une fois que nous serons à l'intérieur. Qu'en penses-tu?"

Les soupçons d'Aridel étaient loin d'être endormis.

"Si les Sorcami ne peuvent pas nous suivre, en quoi as tu besoin de moi et de mon épée?"

Le brigand eut un petit ricanement.

"Tu as raison d'être méfiant, l'ami. Mais tu dois bien savoir que les Sorcami ne sont pas le seul danger que recèle cette région. Le sous-sol de Sortelhûn fourmille de créatures étranges, et le pouvoir des anciens est très présent dans ces tunnels. S'y aventurer sans arme serait une folie. La dernière fois que j'y ai pénétré, j'ai failli y perdre la vie."

Ces propos ne rassurèrent guère Aridel.

"Et qui me dit que tu ne te sers pas de moi comme appât pour ces dangereuses créatures? Pour autant que je sache, il pourrait s'agir d'amis à toi prêts à me détrousser..."

Le sourire de Locan se fit plus large.

"Je ne peux rien te garantir, l'ami. Mais vas-tu vraiment laisser de coté une chance de t'évader d'ici? C'est une mort certaine qui t'attend si tu reste... Le choix est le tien, mais tu dois le faire rapidement. Si nous partons, il faut le faire cette nuit, ce sera notre seule opportunité : nous serons trop loin demain soir."

Aridel réfléchit un moment. Ce pouvait effectivement être la chance d'évasion qu'il attendait depuis longtemps. Il n'avait d'ailleurs plus grand chose à perdre au point où il en était. Et il détiendrait de toute manière un avantage sur le brigand qui n'était pas armé.

"D'accord, je te suivrai", dit-il enfin. "Mais à la moindre entourloupe, tu constatera de très près que je manie bien l'épée..."

Locan se contenta de hausser les épaules.

"Je passerai te chercher d'ici une heure, quand tout le monde sera endormi. Soit prêt."

Et le brigand disparut dans le noir, laissant Aridel seul dans ses pensées.

3.

Shari avait enlevé son encombrante robe de cérémonie pour revêtir quelque chose de plus léger et agréable. Elle suivait à présent

l'un des gardes du palais d'Omirelhen, qui la menait au travers des couloirs du palais jusqu'au cabinet privé du roi. Sa curiosité allait enfin être satisfaite.

Shari et son guide s'arrêtèrent bientôt devant une lourde porte richement décorée sur laquelle le garde frappa trois fois, annonçant :

— Majesté, l'ambassadrice de Sûsenbal.

— Entrez, dit une voix étouffée.

Le garde ouvrit la porte, indiquant d'un geste à Shari qu'elle pouvait en franchir le seuil. La jeune femme pénétra dans l'une des pièces les plus encombrées qu'il lui ait été donnée de visiter. Les murs étaient couverts de cartes et de plans et le sol était jonché de rouleaux et de parchemins. Au centre se trouvait un bureau en solide bois de pin lui aussi recouvert de paperasses. Derrière ce bureau, Leotel III, roi d'Omirelhen, lisait une missive. Son visage arborait une expression extrêmement sérieuse qui intrigua Shari.

— Bienvenue excellence, dit le roi à l'entrée de Shari. Et veuillez m'excuser pour le désordre de cette pièce. Je n'ai guère le temps de ranger en ce moment.

— Je vous en prie majesté. répondit poliment la jeune femme. J'imagine que vous avez bien d'autres soucis que le rangement de votre bureau.

— Vous ne croyez pas si bien dire. Le roi désigna alors un siège. Asseyez-vous s'il vous plaît.

Shari obéit promptement, bouillante d'impatience, tandis que le roi reprenait :

— J'imagine que vous êtes au courant de ce qui se passe à Fisimhen ?

— J'ai entendu les rumeurs, majesté, mais rien de plus. Je sais juste que Fisimkin a été attaquée par une force encore inconnue. Mais j'espère que vous pourrez m'en dire plus.

Le roi soupira, son visage marqué par la lassitude.

"Nous disposons en effet de quelques renseignements complémentaires. D'abord, nous avons eu la confirmation que des Sorcami se trouvaient parmi les assaillants."

La surprise frappa Shari comme une violente claque, la laissant sans voix. Il lui fallut un moment avant de reprendre sa contenance. Les Sorcami avaient donc rompu le traité de Niûsanin, et, pour la première fois depuis près de cinq cents ans, avaient attaqué les humains. C'était un événement historique et extrêmement troublant. La planète toute entière pouvait être impactée par ce qui s'était produit à Fisimkin.

Voyant que Shari ne répondait pas, Leotel poursuivit.

"Ce n'est pas tout. D'après ce que nous avons pu apprendre, il semblerait que les Sorcami se soient alliés avec le baron Oeklos lors de cet assaut. Et ils ont utilisé une arme inconnue qui a complètement détruit les murs de la ville, permettant à leurs troupes une victoire rapide. Depuis, des rapports nous parviennent tous les jours, indiquant que cette alliance improbable progresse sans entrave dans le Nord et l'ouest du pays, se rapprochant dangereusement des frontières de Sortelhûn."

C'en était presque trop pour Shari. En prenant ses fonctions à Omirelhen, elle ne pensait pas arriver au milieu d'une crise d'une telle ampleur. Elle comprenait à présent pourquoi le roi n'avait pu la recevoir immédiatement. La curiosité de Shari avait été satisfaite mais elle se demandait maintenant si elle n'aurait pas préféré rester dans l'ignorance. Sentiment qui disparu bien vite, son âme de diplomate reprenant le dessus : il s'agissait d'une occasion unique pour elle de se trouver au cœur de l'Histoire. La jeune ambassadrice finit donc par dire :

"Je suppose que vous avez tenté de contacter les Sorcami ? Omirelhen est, avec Fisimhen, le pays qui entretient le plus de lien avec eux."

"Nous avons essayé. Mais cela fait plus de dix ans que nos rapports diplomatiques sont coupés, et nos tentatives pour envoyer un messager à travers les Sordepic se sont toutes soldées par des échecs. Cependant nous aurons peut-être bientôt des nouvelles fraîches. Le prince Sûnir, mon fils, qui se trouvait sur la marche des Sordepic sera bientôt de retour avec de nouvelles informations. Je ne vous cache pas que la situation est grave, et nous ignorons encore com-

ment répondre à cette crise. On dit que, malgré votre jeune âge, vous êtes une diplomate accomplie, et j'ai besoin d'un regard neuf sur cette affaire. Vous avez de plus une excellente connaissance du sénat de Niûsanif : comment pensez vous que la république réagira à ces nouvelles ?"

Shari réfléchit un moment avant de répondre :

— Il existe plusieurs courant de pensées chez les Niûsanifais concernant les Sorcami. L'un d'eux prône une alliance de la république avec les hommes sauriens, mais il risque de disparaître lorsque les évènements de Fisimkin seront connus. Je pense cependant que la république ne déclarera pas ouvertement la guerre aux Sorcami. La plupart des sénateurs sont trop pusillanimes pour cela. Le plus probable est que la protection des frontières, près des Sordepic, soit renforcée, mais il ne faut pas en attendre plus de Niûsanif. Je ne sais pas si cela répond à votre question.

— Cela correspond bien à ce que mes conseillers m'ont décrit, mais je tenais à l'entendre de votre bouche. Il est donc clair que nous n'obtiendrons pas d'aide de Niûsanif si les choses venaient à tourner mal. Comme je l'ai dit tout à l'heure, j'ai besoin de quelqu'un qui pourrait apporter un regard extérieur à l'affaire. Je pense que vous conviendriez parfaitement à cette tâche. Accepteriez-vous de nous aider ?

Shari répliqua presque immédiatement :

— Majesté je suis flattée de la confiance que vous m'accordez. Je vais avoir besoin d'un peu de temps pour réfléchir à tout ce que vous venez de me dire, mais soyez certain que je ferai tout mon possible pour vous assister dans votre tâche.

— Je n'en attendais pas moins de votre part. Prenez ces documents. Le roi tendit un épais rouleau de parchemins à Shari. "Ils résumant tout ce que nous savons sur cette crise, c'est à dire pas grand chose de plus que ce que je vous ai dit. Mais peut-être y verrez vous quelque chose qui nous a échappé. Le conseil restreint d'Omirhelhen se réunit demain, et vous y êtes exceptionnellement conviée. Je compte sur vous."

Invitée au conseil restreint ? C'était un honneur que Shari n'aurait jamais espéré recevoir. Très peu d'étrangers y avaient participé, et à sa connaissance, aucun émissaire de Sûsenbal. La jeune femme s'inclina donc profondément

— Je serai là, majesté.

— A présent, excellence, je dois à mon grand regret vous demander de me laisser. Il me reste beaucoup à faire avant demain. Bonne soirée.

— Bonne soirée majesté, répondit Shari.

La jeune femme se retira sans bruit. Elle allait avoir, elle aussi, beaucoup de travail à faire cette nuit là. Il fallait qu'elle connaisse tous les tenants et aboutissants de cette crise sil elle voulait être utile au conseil. Il fallait aussi qu'elle rédige un message à envoyer à son père, l'empereur. Sûsenbal devait se tenir prêt, car ces événements pourraient rapidement acquérir une portée mondiale. La nuit risquait d'être longue...

4.

La nuit était déjà bien avancée lorsque Locan revint chercher Aridel. La lune était à son premier quartier et éclairait d'une lumière blanchâtre le camp silencieux. D'un geste, Locan intima à son compagnon de se taire, puis le fit signe de le suivre.

Aridel, la main sur la garde de son épée se leva et marcha dans les pas du brigand, courbé afin d'être moins facilement repérable. La plupart des hommes étaient endormis et les rares personnes réveillées ne prêtaient guère attention à ce qu'il se passait autour d'elle, probablement perdues dans de sinistres pensées. Les gardes Sorcami, quant à eux, n'inquiétaient pas particulièrement Aridel. En effet, ces derniers ne surveillaient que sporadiquement le camp, probablement certains que personne n'était assez fou pour arpenter seul l'aride prairie où ils se trouvaient. Sans sa gourde, qu'il avait pu conserver avec son épée, Aridel lui-même n'aurait pas tenté l'aventure...

Bientôt, Locan et Aridel passèrent la limite ouest du camp, sans avoir repéré un seul Sorcami. Locan semblait parfaitement savoir

où il allait dans ce qui, pour Aridel, n'était qu'une vaste étendue de rocs et d'herbes. Tous deux marchèrent ainsi pendant près de deux heures. Il finirent par arriver devant un tumulus rocheux qui constituait le seul relief à des lieues à la ronde.

"Nous y voilà", souffla Locan. "Essaie de voir si tu trouves de quoi nous confectionner une torche. Nous en aurons probablement besoin."

Alors qu'Aridel s'exécutait, Locan se mit à parcourir de la main la paroi rocheuse, probablement à la recherche d'une ouverture. Au bout de quelque temps, ses doigts accrochèrent une anfractuosité et le brigand émit un petit grognement de satisfaction.

Ça y est, j'ai trouvé la porte."

Aridel rejoignit son compagnon, une torche de fortune -faite de brins d'herbes et de racines séchées- à la main.

"Allume cette torche, ordonna Locan. Nous ne devons pas traîner ici."

Le brigand tira vers lui sa main, tout en gardant ses doigts dans l'ouverture rocheuse. Un bruit sourd se fit entendre, et, à la grande surprise d'Aridel, la paroi rocheuse se fendit et coulissa en arrière, laissant apparaître l'obscur entrée du tunnel. Locan s'y engouffra instantanément et Aridel ne put que le suivre. A peine Aridel eût-il franchi le seuil de la porte qu'il sentit un souffle d'air derrière lui, suivi d'un claquement sec. La porte s'était refermée après lui. Il était à présent forcé de continuer en avant et de suivre Locan dans cette caverne peu rassurante.

Le brigand ne semblait pas surpris outre mesure par la fermeture de la porte. Il prit la torche des mains d'Aridel et se dirigea vers un escalier, juste en face des deux hommes. Aridel le suivit et s'engagea lui aussi sur les marches de pierre.

L'air du tunnel était frais et sec et somme toute pas désagréable. De temps à autre, Aridel distinguait de petites bouches d'aération qui devait permettre à l'atmosphère de se renouveler. Le tunnel lui même semblait très solide, recouvert d'une sorte de mortier. Il s'agissait très clairement d'une construction humaine, probablement

très ancienne. Aridel soupçonnait qu'elle avait été construite en des temps immémoriaux par le savoir des mages.

Locan semblait parfaitement savoir où il allait, ce qui était plutôt rassurant. Ce qui inquiétait un peu plus le mercenaire, cependant, était leur petite torche qui commençait à montrer des signes de faiblesse. Lorsqu'Aridel fit part de ses craintes à son compagnon, cependant, ce dernier se contenta de répondre :

"Nous allons bientôt arriver dans la zone éclairée ou la torche deviendra inutile."

Zone éclairée ? Cela signifiait-il qu'il y avait des habitants dans ce tunnel ? Encore un motif d'inquiétude pour le mercenaire. C'est donc résigné et anxieux qu'il continua à avancer à la suite du brigand.

Au bout de vingt minutes de marche, Locan s'arrêta. La lumière de la torche était maintenant réduite à une mince flammèche, n'éclairant pas plus qu'une bougie. A l'endroit où le brigand s'était arrêté se trouvait une petite protubérance dans le mur du tunnel, faite d'une matière qu'Aridel ne connaissait pas. Locan appuya alors sur cet objet, et soudainement la galerie s'éclaira d'une lumière intense, éblouissant Aridel.

Les yeux du mercenaire mirent un moment à s'habituer à cette nouvelle clarté et, alors qu'il recommençait tout juste à y voir normalement il sentit qu'on se saisissait de son bras droit.

C'était Locan, qui profitant de l'effet de surprise provoqué par la lumière, s'était approché de son compagnon dans le but de l'immobiliser à l'aide d'une clé de bras. Aridel s'était attendu à une action de ce genre et ne fut pas totalement pris au dépourvu : il savait que le but du brigand était de s'emparer de son épée. La réaction du mercenaire fut donc quasiment un réflexe, résultat de ses années d'entraînement au combat. Utilisant son bras gauche encore libre, Aridel sortit son épée du fourreau, et d'un mouvement l'amena par dessus son épaule, la plantant profondément à la base du cou de son adversaire. Le coup était si puissant qu'il transperça Locan de part en part, la pointe de l'épée dépassant de son flanc droit.

Un gargouillement horrible sortit de la bouche ensanglantée du brigand et il relâcha d'un coup son étreinte sur le bras d'Aridel,

ramenant ses mains sur la lame dépassant de son cou. Le mercenaire avait quant à lui lâché l'épée et s'était reculé de deux pas pour observer la réaction de son adversaire. Locan était à genoux, l'épée en travers de la gorge, le sang ruisselant de son cou et de sa poitrine.

Le bandit émit un dernier gargouillis avant de s'effondrer sans un mot. Locan était mort pratiquement sur le coup. Le mercenaire se dépêcha alors de retirer son épée ensanglantée du corps inerte afin de pouvoir faire face à d'éventuels autres assaillants. Le tunnel, à présent brillamment éclairé, restait cependant vide : Locan n'avait apparemment pas de complices ici.

Aridel se retrouvait donc seul, sans guide, perdu dans ce tunnel à la lumière étrange. Il n'avait pas d'autre choix que de continuer devant lui, en espérant que Locan n'avait pas menti, et qu'il existait une autre sortie à cet endroit.

Le mercenaire continua donc à avancer, laissant sans remords le cadavre de son ex compagnon derrière lui. En effet, la mort du brigand n'avait pas particulièrement ému Aridel : il s'agissait d'un criminel qui avait probablement tué bon nombre d'innocents voyageur et il méritait son sort. Puisse Erû lui pardonner ses actes, pensa le mercenaire.

Pendant plusieurs heures, Aridel marcha, ne s'arrêtant que pour boire un peu d'eau. La galerie semblait sans fin, éclairée par la lumière sans flamme venant du plafond. De temps en temps, Aridel voyait de petites créatures passer furtivement. Mais ses yeux devaient lui jouer des tours, car les petits êtres avaient une tête de rat et un corps de lézard. Aridel n'avait jamais vu de créatures semblables et se demanda s'il n'était pas victime de quelque sorcellerie.

Au moment où Aridel commençait à perdre espoir, se demandant si ce tunnel aboutissait vraiment quelque part, il vit que la galerie s'assombrissait. Bientôt, le mercenaire se retrouva dans le noir complet et finit par buter sur une marche.

Devant lui s'étendait sans nul doute un escalier semblable à celui qu'il avait pris pour entrer dans le tunnel. Tâtonnant, Aridel l'emprunta, et monta pendant un temps interminable avant de se retrouver face à un mur.

Il s'agissait probablement de la porte de sortie, se dit le mercenaire. Mais alors qu'il se demandait comment il fallait l'ouvrir, le mur coulisssa devant lui, laissa pénétrer la chaleur et la clarté du jour. Sans se poser de questions, Aridel sortit.

Le soleil était haut dans le ciel, et ses rayons vinrent réchauffer le corps endolori du mercenaire. Il se trouvait toujours dans la plaine de Rûmido, mais probablement maintenant du côté de Sortelhûn. Ce qui signifiait qu'il était libre. Le mercenaire s'allongea dans les hautes herbes et s'endormit quasi instantanément, épuisé par sa longue marche sous terre.

5.

Shari n'avait pratiquement pas dormi de la nuit, retournant dans son esprit les renseignements qu'elle possédait sur la crise de Fisimhen. Elle n'arrivait pas à comprendre la logique qui sous-tendait les actions des hommes-sauriens. Pourquoi ce peuple si fier s'était-il allié à un humain ? Et pourquoi attaquer maintenant ? Était-ce à cause de cette nouvelle arme qui avait réduit les défenses de Fisimkin à néant ? Autant de questions qui tourmentaient la jeune femme, lui faisant presque oublier tout le reste.

C'est donc dans un état second que Shari se rendit ce matin là à la réunion du conseil restreint d'Omirelhen. Alors que le clocher du palais sonnait dix coups, un garde portant la livrée de la sirène vint la chercher pour la conduire jusqu'aux portes de la salle de réunion. Le garde frappa trois fois le lourd battant, puis fit entrer Shari en annonçant d'une voix tonitruante :

"La princesse Shas'ri'a, ambassadrice de Sûsenbal."

Shari pénétra dans la grande pièce qui avait clairement été architecturée dans le but d'impressionner les visiteurs. Cela eut cependant peu d'effet sur l'ambassadrice, absorbée qu'elle était dans ses pensées. Le roi et les quatre membres permanents du conseil restreint étaient déjà présents. Il y avait aussi, à la grande surprise de Shari, une autre femme assise sur un des sièges réservés aux invités. Shari reconnut en elle Delia Setrinadoter, marquise de Frimar, et dernier

enfant du roi Leotel III. Elle devait avoir été conviée à ce conseil de manière exceptionnelle, tout comme Shari.

Comme le voulait la coutume, l'ambassadrice de Sûsenbal s'inclina face à cette illustre assemblée et s'installa sur un siège en face de Delia. Le roi Leotel III prit alors la parole :

"Nous voici à présent au complet. Nous pouvons donc commencer cette réunion. Comme c'est le cas depuis trois semaines, notre ordre du jour concerne ce qu'il convient d'appeler la crise de Fisimhen, et..."

Le roi dut s'interrompre : la porte de la salle de réunion s'était ouverte en grand fracas, laissant apparaître un homme robuste, à la longue chevelure blonde et portant fièrement l'armure d'Omirelhen, reconnaissable au symbole de la sirène orant son plastron. Derrière lui se trouvaient deux grands êtres encapuchonnés à l'allure étrange, dont le visage restait caché aux regards extérieurs. L'homme blond, qui ne pouvait avoir plus de trente ans, s'adressa alors à Leotel :

"Père ! Je suis désolé d'interrompre ce conseil, mais j'apporte des nouvelles d'une extrême importance qui ne souffrent aucun délai."

Pour toute réponse, le roi se contenta de se lever, et après s'être approché du jeune homme, l'embrassa chaudement.

"Sûnir, mon fils ! Soit le bienvenu. Je suis heureux de te revoir en bonne santé. Mais reprends donc ton souffle. Veux-tu boire quelque chose avant de nous faire part de tes renseignements ?"

Shari observait le nouveau venu avec attention. Voici donc à quoi ressemblait le prince Sûnir, l'héritier du trône d'Omirelhen. Il était plutôt bel homme, même si sa mâchoire carrée lui donnait une légère touche de fermeté bestiale. Son regard azur était aussi vif que celui de son père, mais sans receler la même sagesse. C'était quelqu'un avec qui il faudrait compter, se dit l'ambassadrice.

— Je n'ai besoin de rien, père : j'ai bu en arrivant au palais, dit l'intéressé en réponse à la question du roi.

— Alors nous t'écoutons, reprit le monarque. Qu'est ce qui te met dans un tel état d'excitation ?

— Laissez moi avant tout vous présenter mes deux compagnons, père."

Sûnir fit un signe aux deux êtres encapuchonnés qui se découvrirent alors la tête, découvrant deux têtes reptiliennes caractéristiques des Sorcami. Instinctivement Oris Logat se leva de son siège, la main sur son épée, prêt à défendre son suzerain. Un signe de Leotel le fit cependant se rasseoir.

"Ne vous inquiétez pas Logat, dit alors Sûnir. Nos hôtes sont venus en amis. Père laissez moi vous présenter Wekhoseth, du clan du désert , et Itheros, Ũesakia des Sorcami."

Tous restèrent bouche bée : que faisait le Ũesakia, juge suprême du peuple Sorcami, ce qui s'apparentait le plus chez eux à un roi, à la cour d'Omirelhen ?

Chapitre 3

Fuite

1.

La ville de Sortel, capitale du royaume de Sortelhûn, était comme une île en plein milieu d'un océan d'herbe. Sortelhûn était en effet très peu densément peuplé, et les habitations humaines étaient très rares dans la plaine qui s'étendait des frontières de Fisimhen à la capitale. Après quinze jours de marche dans les hautes herbes, la ville semblait donc à Aridel la plus belle chose qu'il ait jamais vu. A à peine une demi-lieue se trouvait la promesse d'un vrai lit et d'un repas chaud !

La population de Sortelhûn, tout comme celle de Fisimhen, était largement composée de natifs de Sorcasard, les descendants des humains ayant vécu sous la domination des Sorcami. Cependant, à la différence de Fisimhen, les habitants de Sortelhûn n'avaient jamais été véritablement soumis aux hommes-sauriens et avaient gardé une certaine distance vis-à-vis des anciens maîtres du continent. Leur culture avait tout de même été largement influencée par les Sorcami, et la ville de Sortel en portait la marque. La plupart des bâtiments de la ville, de la simple maison d'ouvrier aux hôtels particuliers des

nobles, étaient de forme pyramidale, une architecture clairement inspirée des villes Sorcami. Toutes les habitations étaient en grès, une roche très présente dans la région de Sortel.

Les rues de la ville étaient très larges, conçues pour permettre le passage d'un grand nombre de personnes et de caravanes. Sortel était en effet un carrefour commercial d'une grande importance. La ville était au croisement de routes menant vers les royaumes des nains, au nord, le royaume de Setirelhen, au sud-ouest et Fisimhen, à l'est. Le cœur de la cité, où se trouvaient tous les bâtiments administratifs et le monumental palais royal de Sortelhûn, était protégé par une enceinte de grès haute de quarante toises¹. Autour de cette enceinte s'étendait le marché permanent de Sortel, réputé pour être le plus grand de tout le continent de Sorcasard, et surpassé seulement par le marché de Stelthin, en Erûsard.

Sortel était en conséquent une cité très cosmopolite, abritant des individus venant de tous les horizons. On y rencontrait aussi bien des nains que des mages venus de la lointaine île de Lanerbal, des Omi-relins, des Niûsanifais, et même des humains originaires d'Erûsard. Tous étaient bien entendu là à la recherche du plus grand profit, et la présence de tant de nationalités conduisait parfois à certaines tensions. Dans l'ensemble, cependant, Sortel était une ville agréable où les conflits ouverts étaient rares, à l'image du royaume de Sortelhûn.

Aridel s'était souvent rendu à Sortel, et, bien que les opportunités de travail pour un mercenaire y étaient rares, c'était une ville qu'il aimait beaucoup. Il était en effet facile de se fondre dans sa foule bigarrée, et l'anonymat était une chose qu'Aridel appréciait particulièrement. En outre, la ville était une mine de renseignement, pour qui avait les bons contacts. Aridel n'était pas dépourvu de connaissances à Sortel et c'était chez l'une d'elle, un dénommé Emûnel, qu'il se dirigeait actuellement. Ce dernier, ancien mercenaire à la retraite, avait fait du renseignement son métier, et il devait plusieurs faveurs à Aridel. Sa maison, un grand bâtiment digne d'un seigneur, se trouvait dans le quartier est de la ville. Aridel savait qu'Emûnel

1. 20 mètres

l'hébergerait sans problème, et il espérait bien pouvoir lui soutirer quelques informations.

Lorsqu'il pénétra dans les faubourgs de Sortel, Aridel se rendit immédiatement compte que quelque chose n'allait pas. Les rues, habituellement emplies d'une joyeuse animation, étaient presque désertes, et les rares habitants qu'il croisaient semblaient maussades et inquiets, comme si quelque chose de terrible allait se produire. Certains regardaient même Aridel avec suspicion, faisant grandir un sentiment d'inconfort chez le mercenaire.

C'est donc avec une certaine hâte qu'Aridel atteignit la maison d'Emûnel. Arrivé devant la porte, il frappa trois fois en utilisant le lourd battant en forme de tête de lion se trouvant devant lui. Il fallut un long moment avant que la porte ne s'ouvre, laissant apparaître la tête d'une vieille femme au teint buriné qui demanda d'un ton peu aimable mâtiné d'un fort accent :

"Qu'est qu'vous v'lez ?"

Aridel, ne se laissant pas démonter par l'apparente agressivité de son interlocutrice, répondit sans broncher :

"Pourriez-vous annoncer à votre maître qu'Aridel désire le voir ? Il me connaît."

La vieille femme dévisagea le mercenaire un instant puis s'en alla en fermant la porte. Elle revint au bout d'un moment et fit signe à Aridel de la suivre. Le mercenaire ne se fit pas prier et s'engouffra dans la maison à la suite de la vieille servante. Cette dernière le conduisit jusqu'à une grande pièce confortable aux tapisseries colorées. Au centre de la pièce se trouvait une cheminée dans laquelle crépitait, un feu dont les flammes dansantes apportaient une agréable sensation de chaleur. Non loin de ce feu, engoncé dans ce qui semblait être un océan de coussins, se trouvait un homme corpulent qui se leva péniblement à l'arrivée d'Aridel. Sans un mot, il vint donner l'accolade au mercenaire, et s'éloignant un peu, il s'exclama :

"Ce cher Aridel ! Quel plaisir de te revoir en ces temps troublés ! Que me vaut l'honneur ? Cela fait au moins trois ans que nous ne nous étions vus."

— Emûnel, fit Aridel en s'inclinant devant son hôte, notant intérieurement qu'il faudrait qu'il demande à son interlocuteur ce que signifiait "temps troublés". Cela fait trop longtemps, en effet. Je te remercie de me recevoir. J'arrive de la frontière de Fisimhen et après quinze jours de marche solitaire dans la plaine, cela fait du bien de voir un visage familier."

A la mention de Fisimhen, les yeux sombres d'Emûnel s'étaient rétrécis, signe d'un intérêt accru.

"Tu n'es donc pas passé par la route d'Apibos pour venir jusqu'ici." C'était une affirmation et non une question. "Je suis sûr que nous allons avoir beaucoup de choses à nous raconter. Mais je suppose que tu dois être très las de ton voyage, et que tu souhaites probablement te rafraîchir."

Sans attendre la réponse du mercenaire, Emûnel tapa dans ses mains, et une jeune servante au joli visage surgit d'une pièce attenante au salon.

"Otreá, aie la bonté de conduire notre hôte jusqu'à la chambre d'ami, et prépare lui un bain et des vêtements frais. Apporte lui aussi de quoi boire et se rafraîchir." puis, se tournant vers Aridel : "Je compte sur toi pour m'accompagner à dîner, ce soir. Nous discuterons des événements de ces dernières semaines. Je suis sûr que tu as beaucoup à dire, et tu souhaites probablement savoir ce qui se passe ici. Nous en parlerons autour d'un bon repas."

Aridel s'inclina en signe d'assentiment. "Bien sûr, soit assuré de ma présence. Merci encore de ton accueil."

Emûnel se contenta de sourire, puis, d'un geste de la main, indiqua au mercenaire de suivre sa servante. Aridel s'exécuta sans plus attendre, impatient de pouvoir enfin se reposer dans un lieu civilisé.

2.

A la vue du *Ûesakia*, le roi Léotel lui-même resta interloqué pendant un bon moment, ne sachant que dire. Il finit tout de même par se reprendre, et annonça d'un ton solennel :

"Par ma bouche, le peuple d'Omirelhen tout entier souhaite la bienvenue à Itheros, Ūesakia des Sorcami, et ami de la maison de Leotel. Que lui et sa descendance connaissent l'éternelle prospérité."

Il s'agissait là d'un salut Sorcami formel, et bien qu'il ait été prononcé en Dūeni, les mots semblèrent toucher le Ūesakia, qui s'inclina profondément. D'après ce dont se rappelait Shari, il s'agissait du même Sorcami qui, cent cinquante ans auparavant, avait combattu auprès des ancêtres du roi à la bataille de Rūmūnd, qui avait été un tournant dans l'unification du royaume d'Omirelhen. Qu'il se trouve au rang suprême de la hiérarchie Sorcami était donc plutôt bon signe.

Shari fut cependant interrompue dans ses pensées car Itheros se mit à parler. Il avait un accent légèrement sifflant, mais son Dūeni était impeccable, pour autant que Shari put en juger.

"Salutations, Leotel, roi d'Omirelhen, enfant de mes amis. Longue vie à toi et ta famille. Je viens à toi en ces heures sombres afin d'honorer l'amitié qui me lie à tes ancêtres. Je dois t'avertir d'un très grand danger. Mais avant toute chose sache que le titre de Ūesakia n'est dorénavant plus mien et je me présente devant toi non pas en représentant de mon peuple, mais en exilé, chassé de sa demeure par des forces qui le dépassent."

Shari, entendant ces propos, en oublia presque de respirer. Le Ūesakia des Sorcami, en exil ! Se pouvait-il que les événements de Fisimhen soient encore plus graves qu'elle ne l'avait imaginé. Impossible ! La jeune fille se concentra sur les propos du roi Leotel, qui venait de reprendre la parole.

"Je vous en prie, Itheros, prenez place et racontez nous. Nous sommes avides d'entendre ce que vous avez à nous dire."

Le Sorcami et son suivant s'assirent en face du roi, et après avoir prit une grande inspiration, Itheros parla :

"Ce que j'ai à vous raconter est long, mais ayez la patience de m'écouter jusqu'au bout, car cela vous concerne au plus haut point, ainsi que tous les humains de Sorcasard."

Il y a cent-vingt ans, je suis devenu Sorkokia² du clan du désert, succédant à mon père qui s'en était allé rejoindre ses ancêtres. Cet honneur m'a permis de me rendre régulièrement à Sorcakin où l'assemblée des Lûakseth³ m'a élu Ūesakia à la mort de mon prédécesseur, il y a de cela soixante ans. A cette époque Leotel deuxième du nom, votre grand père, était encore roi d'Omirelhen.

Le travail d'Ūesakia est très difficile car il faut à la fois faire preuve de patience et de fermeté. L'union des clans Sorcami est une alliance fragile qu'il faut préserver par la diplomatie. J'ai cependant réussi à maintenir l'ordre et une paix relative à Sorcamien pendant près de quarante ans. C'est l'arrivée d'Oeklos qui est venu perturber ce fragile équilibre, il y a vingt ans de cela."

A ces mots, une clameur emplit la salle du conseil. Oeklos ? Mais n'était-il pas un humain ? Personne n'osa cependant interrompre Itheros, qui reprit.

"Au début, le nom d'Oeklos n'était qu'une rumeur provenant des Sordepic à laquelle peu prêtaient attention. Hélas, son influence s'étendit, et bientôt elle se fit telle qu'il devint l'unique sujet de conversation de l'assemblée des Lûakseth. On en savait cependant peu sur lui, à part qu'il existait. Certains voyaient en lui un demi-dieu, un mage Sorcami venu pour restaurer notre peuple à sa gloire passée. Mais pour bien comprendre les raisons de son influence sur les clans Sorcami, il faut que je vous raconte une de nos plus anciennes légendes, toujours vivace dans l'esprit de notre peuple.

D'après cette légende, il y a après de mille cinq cents ans, alors que les mages de l'Empire de Blûnen, ceux que vous appelez les Anciens, régnaient encore sur le monde, certains hommes décidèrent de partir à la conquête des étoiles. A cette fin, ils envoyèrent très haut dans le ciel des êtres d'essence divine mais soumis à leur volonté. Ils devaient ainsi leur assurer la domination sur la sphère céleste. Ces entités, les vers des étoiles, ont donc formé la constellation du grand ver, Galdos, que vous appelez Gremulon. Ils possèdent de grands pouvoirs dont

2. Chef de clan chez les Sorcami

3. Représentants des clans Sorcami à l'assemblée de Sorcakin

celui de transformer la lumière du soleil en arme destructrice capable de fendre la terre.

Ainsi, lorsque mes ancêtres, esclaves des Anciens, se rebellèrent contre leurs maîtres, ils durent supprimer la menace du grand ver. Pour ce faire, il détruisirent les machines qui servaient aux mages à communiquer avec les vers des étoiles. Depuis, ces derniers sont restés endormis, menaces silencieuses au dessus de nos têtes. Cela a duré jusqu'à ce qu'Oeklos décide de les réveiller.

C'est en effet en annonçant qu'il avait réussi à maîtriser les vers des étoiles qu'Oeklos s'est acquis l'amitié de mon peuple. Il a promis aux chefs de clans qu'en utilisant ce pouvoir, il redonnerait Sorcasard à ses véritables maîtres, les Sorcami. Bien sûr je ne voyais là qu'affabulations de charlatan, mais ces paroles séduisirent beaucoup de mes semblables, et bientôt des propos guerriers se firent entendre à l'assemblée. Même le clan du désert était acquis à cette cause. Ainsi mes paroles devinrent aux yeux de certains des motifs de trahison, et je fus contraint de couper toute relation avec les royaumes humains, sous peine de me faire emprisonner.

Je possédais encore cependant un bon réseau de renseignement, et c'est ainsi que j'appris qu'Oeklos, se faisant passer pour un seigneur humain, augmentait l'assise de son pouvoir parmi les populations du sud de Fisimhen. Il devint même, il y a de cela dix ans, le baron de la province de Setosgad. Le royaume de Fisimhen a toujours été influencé par la culture et les intérêts Sorcami, et il ne fut donc pas difficile à Oeklos de faire accepter aux humains du sud de Fisimhen une alliance secrète avec les clans Sorcami.

Je tentai, en dernier recours, de m'opposer à cette alliance, y voyant les préparatifs d'une guerre. Le pouvoir d'Oeklos à Sorcamien était cependant devenu trop grand, et j'étais pour lui un embarras. Il avait l'assemblée sous sa botte, et il ne lui fut donc pas difficile de me démettre de mes fonctions et de faire nommer un nouveau Ūesakia favorable à sa politique : un simple pantin. Quant à moi, je fus emprisonné dans la jungle de Sorcamien, loin de tout pouvoir.

Il me restait cependant quelques amis, dont ce brave Weksoth, et j'appris il y a de cela un mois qu'Oeklos projetait une invasion

de Fisimhen. Mon honneur me dictait d'agir, et il fallait, au nom de notre amitié, que je vous avertisse de ce qui se tramait. Je réussis donc, avec l'aide de Wekhoseth, à m'échapper de ma prison pour me rendre à l'ouest, dans les Sordepic. Là je me rendis immédiatement au prince Sûnir qui m'apprit que j'arrivais trop tard et que l'assaut avait déjà eu lieu. Je constatai aussi avec horreur que les dires d'Oeklos n'étaient pas des fables et qu'il possédait bien le pouvoir du Grand Ver. J'ai donc demandé à votre fils de me conduire immédiatement auprès de vous, car il existe peut-être un moyen de protéger Omirelhen de ce pouvoir.

Sachez toutefois que la menace que vous affrontez maintenant est l'une des pires qu'ait connu notre monde. J'espère que ma présence pourra vous aider à y faire face."

Itheros avait parlé d'un trait, laissant à peine à l'assemblée le temps de respirer. Il allait falloir un long moment à Shari pour digérer les informations que le Sorcami venait de fournir. Elle admirait cependant son courage : pour honorer une amitié vieille de cent cinquante ans, il avait abandonné sa charge et quitté son propre peuple.

3.

Cela faisait très longtemps qu'Aridel n'avait vu de repas aussi copieux. La grande table en bois de la salle à manger était couverte de toutes sortes de mets, tous plus appétissants les uns que les autres. Il y avait là des fruits des jungles de Fisimhen, entourant des pâtés et de la charcuterie d'Omirelhen, et pour boisson, du vin doré de Setirelhen. Un véritable festin de roi ! Emûnel tenait visiblement à faire plaisir à son invité. Aridel ne pouvait s'empêcher de soupçonner un mobile caché derrière la gentillesse de son hôte. Emûnel cherchait à endormir ses inquiétudes, mais pour quelle raison ?

Mais le mercenaire se montrait peut-être trop méfiant. Des années de combat et les événements des dernières semaines l'avaient rendu excessivement prudent et son esprit était toujours aux aguets. Aridel essaya donc de se détendre, se répétant intérieurement qu'il se trouvait là dans la demeure d'un ami.

Emûnel invita son hôte à prendre place à la table, et, une fois le mercenaire assis, l'imita. Tous deux se souhaitèrent alors un bon appétit, et se mirent à manger. Aridel essaya de garder une certaine retenue au départ mais, tirailé par la faim, il ne put s'empêcher au bout d'un petit temps de dévorer goulûment tout ce qui lui tombait sous la main.

Le repas se déroula en silence, l'esprit d'Aridel étant tout entier concentré sur sa nourriture. Ce n'est que lorsqu'arriva le dessert que le mercenaire marqua une pause, laissant à son hôte le temps d'entamer la conversation.

"Alors, Aridel, raconte-moi. Comment diable es-tu parvenu jusqu'ici ? La dernière fois que j'ai entendu parler de toi, tu te trouvais à Fisimhen. Avec ce qui se passe là-bas, j'imagine qu'arriver à Sortel n'a pas dû être une mince affaire."

Aridel réfléchit un instant avant de répondre. Il n'était pas surprenant qu'Emûnel soit au courant de ce que s'était passé à Fisimkin. Cela faisait déjà un mois et demi que l'assaut avait eu lieu, et Sortelhûn n'était pas si loin que cela de Fisimhen. Aridel ignorait cependant l'étendue des informations qu'avait pu recevoir son hôte, et surtout, il était ignorant des derniers événements. Il décida donc de répondre honnêtement mais prudemment, gardant certains détails pour lui.

Il fallut un petit moment à Aridel pour raconter ses mésaventures. Emûnel garda le silence tout le long, affichant un air concentré et attentif. Son intérêt sembla monter en flèche lorsqu'Aridel fit mention de l'armée qu'avait recruté les Sorcami. On aurait dit qu'il prenait mentalement des notes, stockant ces informations comme autant de trésors à garder. Lorsqu'Aridel eût fini de parler, il lui servit un peu de vin avant de s'exprimer à son tour :

"Ce que tu me racontes là est extrêmement intéressant, et vient confirmer plusieurs rapports qui me sont parvenus du nord de Sortelhûn. Mais avant de rentrer dans les détails, je suppose que tu aimerais être mis au courant des derniers événements. Ta longue marche à travers la plaine t'a maintenu dans l'ignorance de ce qui s'est passé ici, et je pense qu'il est important que tu comprennes la

situation actuelle."

Aridel acquiesça, avide d'entendre ce qu'Emûnel avait à lui dire.

"L'attaque sur Fisimkin il y a un mois et demi a été l'œuvre d'Oeklos, baron de Setosgad. C'est un personnage peu connu des autorités de Sortelhûn, mais nous savons que d'une manière ou d'une autre, il a une grande influence sur les Sorcami. Si grande qu'il a même réussi à s'allier à eux dans sa conquête de Fisimhen. Ses objectifs finaux sont encore assez obscurs, mais nous sommes à présent certains qu'ils passent par la conquête de Sortelhûn. Comment le savons-nous, me demanderas-tu ? Et bien c'est simple : son assaut a déjà commencé."

A ces mots, Aridel ne put étouffer un hoquet de surprise. Il se retint cependant d'interrompre Emûnel, qui reprit après une courte pause.

"Quinze jours après la prise de Fisimkin, une flotte de trente navires de guerre a quitté le port de Saksûsthin, se dirigeant vers le nord. Longeant la côte de Fisimhen, cette flotte a ravagé les ports de Gretomar et Trûcan."

Aridel, étonné, interrompit alors son interlocuteur.

"Mais ce sont des ports de Fisimhen ! Pourquoi s'en prendre à des cités qui lui appartenaient déjà ?"

— Je n'en suis pas encore certain, mais je pense qu'il s'agit là d'une stratégie pour interdire tout débarquement à une flotte qui souhaiterait libérer Fisimhen. Les ports détruits, des navires d'Omirrelhen par exemple, auront bien du mal à débarquer et supporter leurs troupes. D'ailleurs les actions suivantes d'Oeklos semblent confirmer cette hypothèse. Après avoir mis à sac Trûcan, les canons de ses navires se sont en effet tournés vers Icapas. Il va de soi que la cité n'était nullement préparée à un assaut maritime d'une telle ampleur et s'est rendue rapidement. Cela n'a pas empêché les hommes de Saksûsthin de mettre le feu à la ville, provoquant d'innombrables morts."

Le visage d'Emûnel s'était revêtu d'un voile triste à ces paroles. Aridel, quant à lui, ne put s'empêcher de s'imaginer les milliers de familles déchirées par la guerre, une scène qu'il n'aurait jamais voulu

voir à Sortelhûn. Afin d'éviter à son esprit de sombrer dans la mélancolie, il posa une question sur un détail qui l'avait interpellé.

— La flotte n'a donc que des soldats humains ? Pas de Sorcami ?

— Pour autant que je sache, oui. Mais attends un peu, je n'ai pas fini. Les nouvelles de l'assaut sur Icapas ne nous sont parvenues qu'il y a une semaine. Le roi Ofinir, notre souverain, a immédiatement réagi en décrétant la mobilisation générale dans tout le royaume. Nous sommes officiellement en guerre depuis ce moment. Et les mauvaises nouvelles n'ont fait que s'accumuler depuis ce moment. La première, qui nous est parvenue avant-hier, c'est que la flotte d'Oeklos, redescendant les côtes de notre pays a détruit le port de Godelmar. Mais ceci n'est rien en comparaison de ce que nous avons appris hier. Il semblerait qu'une deuxième flotte venant de Saksûsthin ait atteint la ville d'Omea, et après avoir détruit les défenses portuaires, ait débarqué toute une brigade de Sorcami dans la ville !

Le visage d'Aridel se décomposa. Il ne s'était absolument pas attendu à entendre ce que venait de dire Emûnel. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : Oeklos cherchait à prendre la ville de Sortel en étau entre son armée déguenillée au nord et ses Sorcami au sud. Les Sorteluns n'étaient clairement pas préparés à un assaut d'une telle ampleur. Un lourd silence s'installa, et le repas, qui avait commencé presque dans la joie, se termina sur une ambiance sinistre.

Au bout d'un moment, Emûnel finit par dire :

"Je crois que tu comprends à présent quelle est la raison de la tension qui parcourt la ville. Et j'imagine que tu te rends compte de l'importance capitale des informations que tu apportes. Elles signifient que nous devons nous préparer à combattre non pas seulement au sud, mais aussi au nord. J'irai demain à la première heure les transmettre aux autorités militaires."

Toute la vie d'Aridel avait été consacrée au combat. Il s'était battu et avait tué pour de l'argent, souvent au service de nobliaux se cherchant querelle pour des causes futiles. Pour la première fois de sa vie, il avait l'occasion de se battre pour une raison qui en valait vraiment la peine : la survie de tout un peuple. Le sang du mercenaire ne fit donc qu'un tour.

"Je t'accompagnerai. Et si l'armée de Sortelhûn veut bien de moi, je me mettrai à son service. Une paire de bras en plus ne sera pas de trop pour le combat qui approche, j'imagine."

Emûnel se leva et s'inclina profondément devant son invité.

"Qu'Erû te bénisse! Je viendrais te chercher demain matin. En attendant, repose toi, tu en auras besoin."

Emûnel se releva et tapa dans ses mains, appelant sa servante. Celle-ci conduisit Aridel jusqu'à sa chambre. Le mercenaire s'effondra dans son lit, et épuisé par les événements de la journée, s'endormit d'un sommeil sans rêves.

4.

Le roi Leotel fut le seul à oser prendre la parole une fois le récit d'Itheros terminé. Le souverain d'Omirelhen s'inclina profondément devant son homologue Sorcami et déclara d'un ton solennel :

"Itheros, vous ne portez peut-être plus le titre de Ũesakia des Sorcami, mais vos actions font de vous l'un des plus grand souverains qu'il m'ait été donné de connaître. Je ne saurai trop vous exprimer ma gratitude et celle de mon peuple. Ce conseil s'est réuni pour discuter des différentes options qui s'offrent à nous face à la menace de Fisimhen et c'est avec un grand honneur que je vous invite à y prendre place. Vos suggestions seront les bienvenues."

Shari ne put s'empêcher de noter la grimace qu'afficha la princesse Delia en entendant les paroles de son père. La présence du Sorcami semblait clairement l'incommoder. Il s'agissait d'une réaction bien étrange de la part de l'héritière d'une famille connue pour ses liens avec les hommes-sauriens. Shari n'eut cependant pas le temps de s'attarder sur les sentiments de la princesse, car Itheros avait repris la parole.

"Au milieu de tous ces présages de guerre, je vous apporte aussi une bonne nouvelle. Je pense que le royaume d'Omirelhen a peut-être les moyens de se protéger de la menace des vers célestes."

Ces mots firent l'effet d'une bombe sur l'assemblée. Des murmures de surprise et d'exclamation forcèrent le Sorcami à s'inter-

rompre un long moment. Bientôt, cependant, ce brouhaha cessa, dompté par le regard sévère du roi Leotel, et Itheros put reprendre.

"Nous disposons à Sorcakin d'archives très anciennes, certaines datant même de l'époque où les Anciens dominaient le planète. Je m'intéresse beaucoup à l'histoire du continent de Sorcasard, et lorsque que j'étais Ūesakia, il m'arrivait de passer des heures à parcourir ces antiques documents. C'est lors d'une de ces lectures que j'ai découvert que les Anciens, soucieux de se protéger et de garder le contrôle de leurs vers avaient construit des dispositifs de défense à travers tout le continent de Sorcasard. Certains ont été détruits par mon peuple lors de notre conquête, mais pas tous. Et si j'en crois les archives, l'un de ces boucliers protecteurs se trouverait dans la péninsule d'Omirelhen. Une fois activé, cette appareil aurait le pouvoir de protéger toute la péninsule, l'immunisant contre la puissance des vers."

A ces mots, le prince Sûnir ne put s'empêcher d'interrompre Itheros.

— Incroyable ! Et savez-vous exactement où en Omirelhen se trouve ce bouclier ?

— Hélas non, mon jeune ami. Les Anciens disposaient de moyens extraordinaires pour cacher leurs artéfacts, et nous n'avons jamais pu trouver ce bouclier. Mais rassurez-vous : je ne vous en aurais jamais parlé si je n'avais quelques soupçons sur son emplacement.

— Des soupçons ? Quel genre de soupçons ?

Le roi Leotel n'avait pu empêcher son fils d'interrompre de nouveau le Sorcami, mais son regard marquait nettement sa désapprobation. Itheros était cependant d'un naturel patient, et il répondit calmement.

— Ne soyez pas si pressé, bouillant ami, dit le Sorcami avec ce qui pouvait s'apparenter à un sourire sur son visage reptilien. Je pense que vous vous rappellerez qu'il y a de cela près de cent cinquante ans, votre propre ancêtre, le roi Leotel 1er, a, en ma compagnie, combattu le mage noir Cersam Gindûn, la plus grande menace qu'ait connu le royaume d'Omirelhen. Cet infâme démon avait établi sa forteresse dans le comté de Rûmûnd, au sud-est d'Omirelhen.

— Nous nous en souvenons, bien sûr, répondit Leotel, devant son fils.

— Et bien, j'ai des raisons de penser que le choix de Rûmûnd n'avait pas été, pour Cersam Gindûn, le fruit du hasard. Bien sûr la proximité de la forteresse avec Sorcamien était un avantage, mais je soupçonne que la présence d'artéfacts magiques dans la région a pesé sur la décision du mage noir. Cersam Gindûn a emporté bien des secrets dans la tombe, mais sa connaissance de la magie des Anciens était indiscutable. Il est également indubitable qu'il avait accès à des sources inconnues de magie. Et c'est à Rûmûnd que ses pouvoirs se sont réellement révélés.

En outre, lorsque les hommes-sauriens étaient encore maîtres de la péninsule d'Omirelhen, nous considérons la région de Rûmûnd comme dangereuse, et certains esprits superstitieux la disaient hantée. La combinaison de ces deux informations me laisse à penser que Rûmûnd recèle certains secrets des Anciens. C'est donc à mon avis là qu'il faut commencer vos recherches du bouclier de protection.

La mention de la forteresse de Rûmûnd avait plongé le roi Leotel dans une profonde réflexion. A la fin du récit d'Itheros, il resta silencieux un moment, ses yeux trahissant une intense activité. Shari, comme tous les autres membres du conseil, avait le regard fixé sur lui, attendant de connaître le fond de ses pensées. Le souverain d'Omirelhen finit par annoncer d'un ton grave :

— Vos paroles sont empreintes de sagesse, Itheros. Rûmûnd, le fief confié à mes ancêtres il y a cent-cinquante ans, a toujours été une région étrange, où le pouvoir des Anciens imprègne la terre. La bibliothèque de la forteresse regorge d'ouvrages ancestraux que même nos plus grands savants et mages n'ont pu déchiffrer. Cela paraît effectivement le meilleur point de départ pour rechercher ce bouclier. Maître Nidon, vous êtes celui d'entre nous le mieux versé dans la connaissance des arts des Anciens. Accepterez-vous de vous rendre à Rûmûnd ?

— Je ferai de mon mieux pour trouver cet artefact, majesté, répondit le vieil homme. Mais je pense que les recherches nécessiteront aussi des capacités physiques hors de la portée d'un vieillard comme

moi. Je suis trop âgé pour parcourir la lande de Rûmûnd comme je l'ai fait dans ma jeunesse.

— Bien entendu, maître. Il va de soi que je ne comptais pas vous envoyer seul à Rûmûnd. Sûnir : ta mission sera d'accompagner maître Nidon dans sa quête. Il en va de l'avenir du royaume.

— Père, ne vaudrait-il mieux pas que je reste ici pour préparer la mobilisation générale ? protesta le prince. Nous devons organiser l'armée et la flotte et si possible venir en aide à Fisimhen et Sortelhûn. Sortel est probablement le prochain objectif d'Oeklos.

C'est à ce moment qu'une idée naquit dans l'esprit de Shari. Elle tenait là l'occasion rêvée de prouver sa valeur. La jeune fille connaissait bien les langues anciennes et avait beaucoup étudié l'histoire de l'empire de Blûnen, le royaume des Anciens. Rassemblant tout son courage, elle prit donc la parole.

"Majesté, avec votre permission, je suis prête à accompagner maître Nidon à Rûmûnd. Cela laissera à son altesse le prince Sûnir le temps qu'il désire pour se consacrer à la défense d'Omirelhen."

Tous la regardèrent avec une surprise non masquée, sauf les Sorcami qui conservèrent leur regard indéchiffrable. Le roi lui-même resta interloqué un bon moment avant de reprendre la parole.

"C'est une offre extrêmement généreuse, excellence. Je suis ravi de voir que l'empire de Sûsenbal a tant à cœur la sécurité d'Omirelhen. J'accepte votre offre avec gratitude. Vous partirez avec maître Nidon demain à la première heure. Je pense d'ailleurs que nous n'aurons plus besoin de vous deux pour le reste de cette réunion qui va être consacrée à la stratégie militaire. Je vous enjoins donc d'aller vous reposer avant votre voyage. Je passerai vous voir avant votre départ."

Shari se leva et s'inclina respectueusement puis, suivie du vieux maître, se dirigea vers la porte qu'un garde ouvrit promptement. Shari savait qu'elle aurait fort à faire avant le départ. Il lui faudrait préparer des missives à envoyer à Sûsenbal pour informer son père de la situation, préparer ses affaires de voyages, et bien d'autres choses. La journée allait être longue.

5.

C'était la première fois qu'Aridel pénétrait au cœur de la ville de Sortel. Un laissez-passer royal était en effet nécessaire à tout voyageur qui voulait passer les monumentales portes de l'enceinte intérieure, et il était rare que des mercenaires à la solde du plus offrant en obtiennent un.

En dépit de la gravité de la situation, Aridel ne put s'empêcher d'admirer l'architecture du mur d'enceinte datant de l'époque où les Sorcami régnaient sur Sorcasard. Chaque pierre était finement sculptée, s'emboitant parfaitement avec ses voisines pour former une gigantesque fresque relatant les exploits guerriers des clans Sorcami. L'histoire des Sorcami était partie intégrante de la culture de Sortelhûn, cette fresque leur permettait ainsi de ne pas oublier leur passé d'esclaves. La soif de liberté des Sorteluns leur avait permis de rejeter le joug des Sorcami, mais aussi, trois cents ans plus tard, celui de l'empire de Dûen, et ce peuple était fier de son histoire. Les Sorteluns étaient des gens déterminés : même s'ils étaient peu préparés à la bataille, ils possédaient une incroyable volonté et ils combattraient pour leur pays. C'était une pensée encourageante et Aridel s'y accrocha un moment.

La voix d'Emûnel tira le mercenaire de sa rêverie.

"Nous sommes autorisés à entrer. Suis-moi, ils nous faut rejoindre sans tarder la caserne centrale, qui abrite le commandement militaire de Sortelhûn."

Aridel acquiesça, et tous deux se mirent en route, parcourant rapidement les pavés de la cour principale, dominée par la gigantesque pyramide du palais royal. Ce n'était cependant pas vers ce dernier que les deux hommes se dirigeaient, mais vers la caserne, un bâtiment plus petit qui n'était curieusement gardé que par deux soldats. Emûnel leur montra son laissez-passer et les deux amis furent admis à l'intérieur sans autre forme de procès.

Contrairement à la demeure d'Emûnel, la caserne était d'une austérité déconcertante. Les murs de grès laissés à nu baignaient dans une ombre quasi permanente, donnant au visiteur l'impression

de se trouver dans une caverne. Emûnel semblait cependant bien connaître les lieux, et il guida Aridel d'un pas sûr jusqu'à la porte d'une grande pièce située presque au centre de la caserne.

Une grande animation régnait dans la caserne et plusieurs fois Aridel dut éviter des soldats qui couraient dans les couloirs, chargés de divers coffres et objets. Le mercenaire fut donc soulagé d'arriver à destination sans avoir bousculé personne.

"Voici le bureau du capitaine Kalorak, mon principal contact au sein de l'armée Sortelune, annonça Emûnel. Il s'occupe principalement du renseignement militaire."

Alors qu'il parlait, Emûnel avait frappé à la porte. Il fut gratifié d'un "Entrez!" prononcé d'une voix forte. L'ex-mercenaire ouvrit, laissant apparaître, assis derrière un large bureau, un personnage à l'allure impressionnante affublé d'une grande barbe noire qui lui donnait l'air d'un ours.

"Emûnel! s'exclama-t-il. J'imagine que votre venue n'est pas une simple visite de courtoisie. Lorsque l'on m'a annoncé que vous désiriez me voir urgemment, ma première réaction a été "Encore une mauvaise nouvelle!". Donc allez-y, déballez votre sac."

A ce moment, le capitaine sembla remarquer pour le première fois la présence d'Aridel.

— Et qui avons nous là? Votre ami à une tête d'Omirelin où je ne m'y connais pas!

— Son nom est Aridel, Kalorak, répondit Emûnel. Il arrive tout juste de Fisimhen via la frontière Est. C'est le témoin direct de tout ce que je vais vous raconter.

— Et bien allez-y, je suis tout ouïe.

Emûnel résuma alors tout ce que lui avait raconté Aridel pour le capitaine. Ce dernier écouta attentivement, sans interrompre une seule fois son interlocuteur. Ce n'est que lorsqu'Emûnel eut fini qu'il se mit à parler d'un ton presque mélancolique.

"De mauvaises nouvelles, comme je le craignais. Mais pas vraiment une surprise. Nous soupçonnions depuis un bon moment que la stratégie d'Oeklos consistait à nous prendre en étau. Ce que vous venez de raconter ne fait que nous en donner la confirmation. Il est

peu probable que cela nous fasse changer notre plan. Notre meilleur espoir est d'arrêter l'avance des Sorcami au sud, sur les berges de l'Ikrin. Si nous y parvenons, l'armée qui arrive par le Nord représentera peu de danger... Si nous y parvenons..."

Kalorak avait répété cette phrase d'un air dubitatif, comme s'il ne croyait pas en la victoire. C'était une attitude défaitiste qui surprit Aridel, particulièrement de la part d'un Sortelun.

La porte du bureau de Kalorak s'ouvrit alors brusquement, cédant le passage à un homme qui, malgré ses cheveux et sa barbe presque blancs, ne pouvait avoir plus d'une trentaine d'années. Il portait une longue robe de couleur blanche, caractéristique des mages.

— Capitaine, c'est intolérable ! Je viens d'apprendre que vous aviez donné l'ordre à vos hommes d'emporter tous les onguents et les linges de soin de la caserne. Comment espérez-vous que je fasse mon travail si...

— Ne vous inquiétez pas, Domiel, coupa le capitaine. Vos précieuses potions ne partiront pas seules : vous les accompagnerez. Je crois que vos services nous seront plus utiles si vous restez à proximité des troupes."

Le mage resta interloqué un moment, ne sachant que répondre. C'est avec une voix plus calme qu'il finit par parler :

— Vous avez probablement raison. Mais j'aurais aimé être prévenu à l'avance. Je vais avoir de nombreux préparatifs à faire et ce qu'ont pris vos soldats risque fort de se révéler insuffisant.

— J'ai toute confiance en vous, Domiel. Avant que vous ne partiez, laissez-moi au moins vous présenter nos invités, porteurs de précieux renseignements.

Se tournant vers Aridel et Emûnel, le capitaine introduisit le mage :

"Messieurs, voici Domiel Easor, arrivé il y a deux ans de Dafashûn. Vous aurez sûrement remarqué qu'il est un agoblûnen, un mage guérisseur et nous avons la chance de le compter parmi nos effectifs. Il est le chirurgien en chef de l'armée. Domiel, vous avez devant vous Emûnel, l'un des meilleurs agents de renseignement que je connaisse et son ami Aridel qui revient de Fisimhen."

Le mage s'inclina en une courbette presque comique, alors qu'Aridel et Emûnel se contentaient de le saluer d'un signe de tête. Alors qu'un silence pesant commençait à s'installer, Aridel se mit à parler.

"Capitaine Kalorak, si je suis venu jusqu'ici, ce n'est pas juste pour accompagner Emûnel ou renforcer la crédibilité de ses propos. Comme vous l'aurez compris, j'ai une certaine expérience du combat, et je souhaiterais mettre mon épée au service de l'armée de Sortelhûn dans les épreuves à venir."

Le visage de Kalorak marqua pour la première fois une surprise non feinte, mais c'est avec une pointe de fierté qu'il répondit :

— Nous avons besoin de tous les bras que nous pouvons trouver dans la bataille qui nous attend. J'accepte avec joie et honneur votre proposition. Je crois pouvoir sans crainte faire de vous un sergent, nous en manquons cruellement. Je ne peux cependant vous accorder aucun temps de repos, la mobilisation a déjà commencé.

— Je ne l'entendais pas autrement capitaine. Dites moi juste où je peux trouver mon équipement de combat et je serai prêt à partir.

Le capitaine sourit.

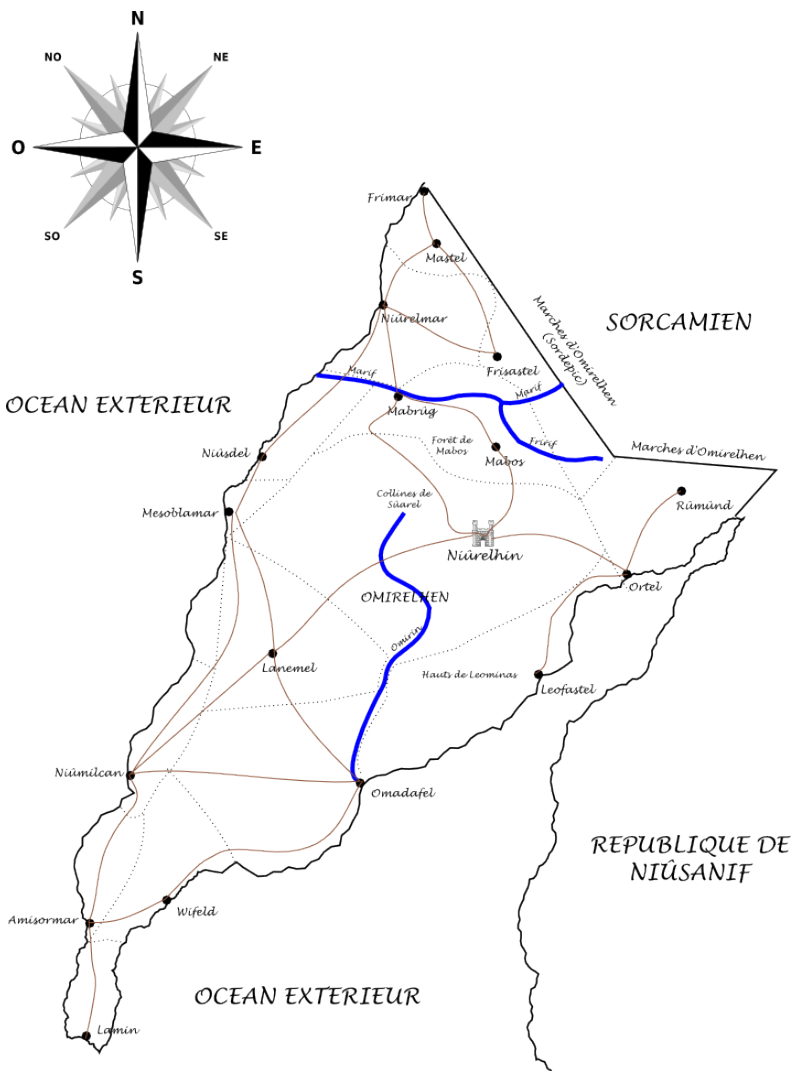
"Je vois que vous êtes décidé." Kalorak se mit à griffonner sur un morceau de parchemin. "Portez ceci au lieutenant Daikald, il s'occupe des fournitures. Il vous fournira un uniforme de sergent. Domiël va dans cette direction et vous montrera où se trouve la réserve. A présent, je crois qu'Emûnel et moi avons quelques détails à discuter."

Aridel serra alors la main de son compagnon, et, sans un mot, suivit le mage qui quittait déjà la pièce. Une fois à l'extérieur, celui-ci se mit à parler d'un air presque dédaigneux :

— Vous devez être soit fou soit suicidaire. Le combat qui s'approche est désespéré. Vous auriez dû partir tant que vous le pouviez.

— Vous oubliez que j'arrive d'une zone déjà touchée par cette guerre. Je sais me battre : je ne vais pas continuer à fuir et laisser d'autres combattre à ma place. De plus le sort que les Sorcami réservent à la population de Sortelhûn si nous échouons sera probablement moins enviable que celui d'un soldat mort au champ d'honneur.

Le mage Domiel ne sut que répondre, et tous deux marchèrent donc en silence, conscients chacun à leur manière de la terrible épreuve qui les attendait.



Chapitre 4

Combat

1.

Le soleil levant éclairait de sa lumière rouge les Sordepic, monts sombres balafrant l'horizon de leurs formes déchiquetées. Au milieu de ce chaos rocheux, un point noir commençait à se dessiner, comme une balise défiant les brumes matinales.

"La forteresse de Rûmûnd, excellence, annonça le jeune lieutenant à Shari. Nous devrions l'atteindre d'ici ce soir au plus tard."

Shari plissa les yeux, essayant de distinguer le plus de détails possible sur leur destination. Cela faisait maintenant dix jours que la jeune fille avait quitté Niûrelhin, accompagnant le vieux maître Nidon et sa suite. Elle avait passé le début du voyage dans la voiture fermée qui transportait le vieil homme. Au bout de trois jours, cependant, l'ennui avait eu raison d'elle, et Shari avait décidé de continuer à cheval. Elle chevauchait à présent à l'avant de la colonne de soldats escortant la voiture, tenant compagnie au lieutenant de peloton qui était aussi leur guide. Shari avait conscience qu'une femme montant à cheval n'était pas chose courante dans la culture Omireline, mais

elle n'en avait cure. Les Omirelins s'y feraient. Le jeune lieutenant s'était d'ailleurs montré très aimable avec l'ambassadrice, prenant très à cœur son rôle de guide auprès d'elle. Shari avait ainsi pu apprendre de nombreux détails sur la géographie du sud d'Omirelhen, parfois même plus qu'elle ne le souhaitait.

Le lieutenant était en effet natif du comté de Rûmûnd, et il semblait particulièrement heureux d'y retourner en si illustre compagnie. Shari savait donc que sa présentation de la forteresse de Rûmûnd ne s'arrêterait pas à une simple phrase, et elle ne se trompait pas.

"La forteresse n'a l'air de rien vu d'ici, mais il s'agit probablement de l'un des bâtiments les plus anciens de la péninsule d'Omirelhen, prédatant même l'arrivée de l'empire de Dûen à Sorcasard."

Shari était d'un naturel curieux, et elle ne put s'empêcher de rebondir sur cette dernière phrase.

— Vraiment, lieutenant ? Je l'ignorais. Qui donc a construit cette forteresse si ce n'est pas les colons de Dûen ? Les Sorcami eux-même ?

— Oh non, excellence, le bâtiment est bien plus ancien que ça. Les Sorcami ont pour sûr bâti plusieurs ailes de la forteresse, mais le cœur de cette dernière n'est certainement pas leur œuvre. La forteresse est à l'origine une construction des Anciens, où du moins c'est ce que j'ai appris étant enfant.

Shari l'avait bien entendu déjà lu dans les documents que lui avait remis maître Nidon, mais entendre l'histoire de la forteresse de la bouche d'un de ses habitants pouvait se révéler enrichissant. De plus, l'ambassadrice ne voulait pas vexer le jeune lieutenant, et les histoires des mages de l'empire de Blûnen, les Anciens, la passionnaient.

"Racontez-moi donc, lieutenant. Je suis avide d'en savoir plus sur Rûmûnd."

Le jeune officier, ravi d'avoir trouvé un public, ne se fit pas prier.

"Voyez-vous, excellence, on raconte qu'à l'époque où les Anciens dominaient le monde, le comté de Rûmûnd n'était qu'une gigantesque cité dont les constructions s'étendaient à perte de vue, cachant même les Sordepic au regard du voyageur. C'était la plus grande ville qu'Erûsarden ait jamais porté, Gogaminas la magni-

fique. C'est à cet endroit que les Anciens ont accompli leurs plus grands exploits et créé leurs plus belles machines. Les tours de la ville étaient si hautes qu'elles en touchaient les nuages, et au centre se trouvait la plus haute d'entre elle la tour de Sûcan. C'était un véritable palais où les mages venus des quatre coins du monde se réunissaient. A cette époque des Sorcami vivaient aussi dans la cité, s'occupant de toutes les basses besognes de la ville. Ils étaient présents pratiquement partout, dans chaque bâtiment, chaque rue, chaque cave, attendant patiemment leur heure. C'est ainsi que lorsqu'ils se sont rebellés, il leur a été facile d'infiltrer et détruire un à un tous les palais des Anciens, réduisant en un instant Gogaminas en poussière. La tour de Sûcan a cependant résisté plus longtemps, car les Anciens disposaient là d'une garnison militaire. Après plusieurs jours d'une bataille sans merci, les soldats ont malgré tout fini par se rendre aux Sorcami, non sans avoir auparavant détruit tout le haut de la tour, ne laissant intact que les fondations. Les Sorcami, reconnaissant la valeur de leurs adversaires ont alors décider de les honorer en construisant un fort sur ces dernières. C'est ce fort qui est devenu la forteresse de Rûmûnd lorsque l'empire de Dûen a reconquis la péninsule d'Omirelhen, il y a cinq cents ans."

Le lieutenant avait parlé d'une traite, reprenant à peine son souffle. Bien que légèrement enjolivée par rapport à ce qu'avait pu lire Shari, son histoire était étrangement juste. Elle prendrait à présent plus au sérieux le jeune officier.

— Je me demande ce qu'il peut bien rester de ces fondations à présent, dit Shari, réfléchissant tout haut. Et si quelque magie des Anciens s'y trouve encore.

— Je ne sais pas si la forteresse est magique, répondit le lieutenant, mais il ne faut pour sûr pas s'aventurer seul dans les caves. Il s'y passe des choses étranges une fois la nuit tombée. Certains parlent même de malédiction ou de fantôme, mais je ne crois pas à ces sornettes. Il paraît bien plus probable que les mages ou les mages noirs ont laissé quelque chose dans les caves que nous n'avons pas encore découvert."

Shari acquiesça en silence. L'exploration de la forteresse de Rû-

mûnd allait se révéler bien plus intéressante qu'il n'y paraissait. Il faudrait absolument qu'elle approfondisse cette histoire de caves.

*
* *

La caravane était à présent aux portes de la forteresse de Rûmûnd. Le bâtiment de roche noire les dominait de ses hautes murailles à l'aspect inquiétant. Le lieutenant avait dû par trois fois présenter les sauf-conduits de Shari et de maître Nidon avant de pouvoir atteindre la porte principale. Même dans cette région relativement reculée d'Omirelhen, les rumeurs de guerre avaient rendu les gens méfiants et inquiets.

Les battants de la porte étaient, à l'image du reste de l'édifice, constitués d'un métal noir dont le poids devait être immense. Shari doutait qu'un simple bélier puisse les enfoncer. Deux gardes vêtus d'une cotte de maille noire se trouvaient à l'entrée et le lieutenant leur parlait avec animation.

— Nous ne pouvons laisser entrer personne après sept heures, expliquait le premier garde. Nos ordres sont très stricts, et...

— Ce sauf-conduit a été signé par le roi Leotel en personne, soldat, coupa le lieutenant. Veuillez immédiatement informer le comte Daikan de notre présence. Je pense que l'ambassadrice de Sûsenbal et maître Nidon, de la cour, n'apprécieront pas beaucoup cette attente.

Le garde semblait hésiter, incertain de la marche à suivre. D'un côté il se trouvait en présence d'un sauf conduit royal, mais de l'autre il risquait d'avoir à subir le courroux de son seigneur. Il finit cependant par céder au lieutenant.

"Ouvrez les portes!", cria-t'il.

Instantanément, un lourd bruit de chaînes se fit entendre, et dans un grincement métallique, les lourds battants de la porte s'ouvrirent, laissant progressivement apparaître la cour intérieure de la forteresse de Rûmûnd.

Cette dernière semblait plongée dans l'obscurité, même si la nuit n'était pas encore tombée. Les ombres de ses hautes tours cachaient en effet complètement la lumière du jour, donnant une impression lugubre dont Shari eut du mal à se défaire.

La forteresse de Rûmund n'était clairement pas habituée à recevoir des visiteurs et l'hospitalité laissait à désirer. Personne ne vint accueillir les voyageurs, et il fallut que le lieutenant donne des ordres très clairs pour que l'on vint s'occuper de Shari et de maître Nidon.

Au bout d'un quart d'heure cependant, un homme descendit dans la cour, accompagné de deux gardes.

— Je suis le comte Daikan de Rûmund. Comment se fait-il que je n'ai pas été informé de cette visite, lieutenant ?

Le comte regardait Shari d'un air suspicieux. L'origine étrangère de la jeune fille semblait le gêner. Et bien il s'y habituerait, se dit-elle.

Redam Nidon était sorti de sa voiture et répondit à la place du lieutenant.

"Messire, je suis Redam Nidon, gardien du savoir d'Omirelhen. Sa majesté Leotel, roi d'Omirelhen, nous a confié une mission d'une extrême importance mais qui exige aussi de la discrétion. C'est pour cela que nous n'avons pas envoyé de messager pour nous prévenir. Nous vous expliquerons tout en détail très bientôt. Mais nous aimerions, ma compagne, l'ambassadrice de Sûsenbal, et moi, pouvoir nous rafraîchir avant tout. Auriez-vous l'obligeance de nous montrer nos chambres ?"

Le ton du vieil homme était poli mais ferme, indiquant clairement à son interlocuteur que c'était lui qui donnait les ordres à présent. Le comte, visiblement vexé, ne put que s'incliner.

"Mes serviteurs vont vous conduire aux quartiers des hôtes. J'attendrai avec impatience votre visite."

Le comte s'en alla alors sans dire un mot de plus. Malgré cet accueil un peu froid, Shari était remplie d'excitation : elle se trouvait enfin dans la forteresse de Rûmund.

La vallée de l'Ikrin, au sud de Sortel, était un endroit presque idyllique. Les rives du grand fleuve de Sortelhûn, richement irriguées, regorgeaient d'une flore verdoyante. L'herbe était haute et grasse, et agréable au toucher. La terre était riche et les paysans de la région fournissaient les meilleurs produits de Sortelhûn. Tout près du fleuve, les deux rives étaient fortement boisées, sauf aux alentours d'Ikrinbrûg, le petit village situé au bord du pont de l'Ikrin. Là, la végétation avait fait place à des habitations de grès et l'homme avait posé sa marque, mais de manière harmonieuse, laissant au paysage sa beauté presque sauvage.

Tout ce vert contrastait agréablement avec les contrées qu'avait dû traverser Aridel depuis son départ de Fisimhen. Le mercenaire se laissa un instant porter par la beauté envoûtante du paysage avant d'être rappelé à l'ordre par la dure réalité de ce qui l'amenait en ces terres.

Aridel marchait en tête d'une colonne de cinquante hommes, juste derrière le lieutenant Daikald, son officier supérieur. Tout autour d'eux se trouvait la légion de Sortel, une troupe de près de vingt mille sorteluns se dirigeant vers le pont de l'Ikrin, prêts à défendre leur pays.

Nombre de ces hommes n'avaient jamais connu la guerre, mais leur moral semblait élevé, et tous réprimaient leur peur. Après quatre jours de marche forcée, certains parmi les plus âgés étaient visiblement las et fatigués, mais leur visage faisait preuve de la même détermination que les autres. Aridel éprouvait de la pitié pour ces hommes, pour la plupart des fermiers appelés pour défendre leur terre, et que le combat, s'il ne les tuait pas, risquait de changer à jamais.

Le mercenaire se devait cependant de rester ferme. Son aptitude au combat lui avait valu le rang de sergent, et son devoir était de guider ces hommes et de leur montrer l'exemple face à l'ennemi.

Mais qui pouvait rester stoïque face à un ennemi aussi formidable que les Sorcami ? Aridel lui même ignorait comment il réagirait face à une armée d'homme-sauriens, alors que dire de ses compagnons d'infortune ? Sous-équipés (certains ne portaient que des lances de

bois en guise d'armes), peu entraînés, il y avait fort à parier qu'ils fuiraient à la première charge des Sorcami. Il fallait espérer que les officiers sauraient les rallier à temps.

Aridel ne comprenait pas que les officiers n'aient pas fait détruire le pont de l'Ikrin. Il savait cependant que cela n'aurait fait que peu ralentir les Sorcami : il était facile de traverser l'Ikrin, au courant peu intense, en barge. Et il y avait fort à parier que les Sorcami disposaient de Raksûlaks, pour qui l'eau ne constituait pas un obstacle.

Les Sorteluns avaient tout de même déjà disposé quelques pièces d'artillerie, et même des antiques catapultes tout le long de la rive nord, afin de défendre le pont. La vue de ces canons redonna un peu d'espoir à Aridel. Même un Sorcami pouvait être déchiqueté par un boulet de canon. Que n'aurait-il cependant pas donné pour disposer des dragons volants des mages, capable de semer la mort enflammée dans le ciel. Deux jours auparavant, il s'en était d'ailleurs ouvert à Domiel, qui était originaire du royaume des mages.

"Les autorités de Dafashûn ont une politique très stricte de non ingérence, avait répondu le mage. Même pendant la guerre des Sorcami, c'est avec réticence que mon peuple a décidé d'aider l'empire de Dûen. Les mages souhaitent conserver leur sacro-sainte neutralité, et même s'ils décidaient d'aider Sortelhûn, ils enverraient probablement d'autres médecins, comme moi, et pas des dragons."

Ainsi s'étaient envolés les espoirs d'Aridel. Il ne lui restait à présent plus qu'à affronter ses peurs, et guider ses hommes.

Quand la colonne arriva à moins d'un quart de lieue de la berge nord, à l'intérieur d'un petit bois de chênes nouveaux, le lieutenant les fit s'arrêter.

— Sergent, voici notre poste de défense, dit-il en regardant sa carte. Nous nous trouvons en deuxième ligne, juste derrière le peloton du lieutenant Iûdel, qui tiendra la première ligne. S'il bat en retraite ou est vaincu, la défense de cette partie de la berge sera notre responsabilité. Informez les hommes.

— Oui, lieutenant. Lieutenant, si je peux me permettre ... comença Aridel

— Oui sergent ?

— Ne pourrions nous pas mettre en place des obstacles sur le chemin des Sorcami ? Cela nous permettrait de les attaquer à distance pendant qu'ils les contournent.

— Bonne idée sergent, je n'y avais pas pensé. Mettez ça en place, je vous fais confiance.

— A vos ordres, lieutenant.

— Et sergent, les Sorcami seront là demain, donc faites vite. Et faites en sorte que les hommes aient leur repos ce soir.

— Oui lieutenant.

Aridel savait qu'un dur labeur l'attendait. Ce n'était plus le moment d'avoir des états d'âme : il fallait agir. Ils devaient être prêt pour le lendemain.

3.

Ce n'est qu'après deux jours à se morfondre dans sa chambre de la grande tour de Rûmûnd que Shari put enfin avoir accès à la bibliothèque. Le comte de Rûmûnd, même s'il reconnaissait l'autorité du roi et donc de maître Nidon, se montrait extrêmement méfiant envers l'ambassadrice de Sûsenbal, à la limite de l'impolitesse. Il lui avait interdit toute visite de la forteresse et l'avait confinée à ses quartiers jusqu'à ce qu'il puisse vérifier avec certitude son identité. Shari ne comprenait pas cette aversion du noble envers elle. En bonne diplomate, elle s'était simplement contentée d'obéir à ses directives, tout en sachant parfaitement qu'il finirait par lui laisser le champ libre. Mais que de temps perdu ! Sans compter que l'ennui commençait à gagner la jeune femme. Quand enfin un garde était venu lui annoncer qu'elle était autorisée à circuler dans la forteresse, elle s'était donc précipitée vers la bibliothèque, où se trouvait déjà maître Nidon.

Le vieil homme était en train de parcourir un antique grimoire dont les pages poussiéreuses dégageaient une odeur de mois. Autour de lui il y avait de nombreux livres et rouleaux, certains ouverts sur une table, certains posés à même le sol. Derrière la table où était assis maître Nidon, se trouvaient des rangées entières d'ouvrages et

d'anciens textes, s'étendant à perte de vue. Shari pouvait à peine distinguer la fenêtre marquant le fond de la pièce.

— Bonjour, maître Nidon, salua la jeune femme. Vous semblez déjà à pied d'œuvre, à ce que je vois.

Le vieil homme, surpris, leva la tête :

— Oh ! Bonjour, excellence. Je suis content de voir que vous avez eu l'autorisation de sortir de votre chambre. Comme vous le voyez, j'ai fort à faire dans cette bibliothèque. Votre aide ne sera pas un luxe.

— Je le pense aussi. De quelle manière puis-je vous aider ?

— Et bien voyez-vous, je recherche tous les ouvrages ayant trait à la construction de cette forteresse, et notamment les plus anciens, ceux écrits par les Sorcami. Cela me permettra d'avoir une idée des endroits le plus susceptible de receler des artefacts datant de l'époque des mages.

— Avez-vous déjà trouvé quelque chose ?

— Oui et non. J'ai pu déterminer que toutes les zones de la forteresse située en surface ont été construite après la conquête de Sorcasard par les Sorcami. Donc, s'il reste des reliques des anciens, elles se trouvent forcément au sous-sol, dans les caves. Mais les caves de Rûmûnd sont vastes et constituées d'un dédale de couloirs, certains non utilisés depuis des siècles... J'essaie donc de voir si je peux trouver une indication plus précise de l'endroit qui nous intéresse.

Shari se remémora alors sa conversation avec le jeune lieutenant qui les avait escorté jusqu'à Rûmûnd.

— Les natifs de la région racontent que les caves de la forteresse seraient hantées. Peut-être qu'en les interrogeant je trouverai un indice permettant d'aiguiller vos recherches ?

Le vieux sage leva la tête.

— C'est une très bonne idée excellence. Je n'y avais pas pensé. Je vous remercie par avance de votre aide.

— De rien, maître. Je reviendrai vous voir si j'ai du neuf.

*

* *

Shari était descendue aux cuisines de la forteresse. Elle savait d'expérience que les cuisiniers et marmitons étaient les plus au courant de toutes les rumeurs qui circulaient dans un palais, et avait souvent eu recours à leurs renseignements.

La femme corpulente qui se trouvait en face de Shari ne faisait pas exception, et une fois qu'elle eût fini de raconter ses malheurs et la stupidité de ses aides, elle était prête à parler des légendes de la forteresse.

— Ah les caves, m'dame, vaut mieux pas y aller seule, moi je vous le dis. Il s'y passe des choses pas nettes, d'la sorcellerie d'l'ancien temps si vous voulez mon avis.

L'accent de la cuisinière était très prononcé, et Shari avait parfois du mal à suivre ce qu'elle disait.

— Quel genre de sorcellerie ? demanda la jeune femme.

— Oh ça je veux pas le savoir, m'dame. Ma sœur elle dit que c'est l'fantôme de Cersam Gindûn, le sorcier noir, qui hante le château. Moi j'crois plutôt que c'est l'château lui même qui veut pas qu'on l'visite. En tout cas moi j'mettrai plus jamais les pieds dans l'vieux cellier, ça pour sûr.

Cette dernière phrase interpella Shari.

— Pourquoi donc ? Qu'y a-t'il dans ce vieux cellier ?

— Oh et bien, pour vous dire la vérité, quand j'étais toute jeune, j'y ai été une nuit avec un bon ami à moi. On voulait être tranquille, si vous voyez c'que j'veux dire. Et alors qu'on commençait à s'occuper un peu, tout d'un coup, comme ça, le sol s'est allumé, comme si les feux d'enfer venaient nous chauffer les pieds. Et bien sûr y avait personne. J'peux vous dire qu'mon ami et moi on a détalé comme des lapins, et on m'reprendra plus à visiter le cellier de nuit !

Voilà qui devenait intéressant. Le sol lumineux était un signe souvent présent dans les ouvrages parlant des Anciens.

— Pourriez-vous m'indiquer où se trouve ce vieux cellier ? demanda Shari.

— Oh m'dame ! Vaut mieux pas qu'vous y alliez. C'est pas un endroit pour une belle dame comme vous et tout ça.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. J'irai avec des gardes s'il le faut. Dites moi juste où est cette pièce.

La cuisinière expliqua alors à Shari, non sans réticence, comment atteindre les caves. Ce n'était pas très loin, et Shari décida d'y aller directement. Il lui fallait quelque chose de plus concret que l'histoire de la cuisinière à présenter à Redam Nidon, et elle espérait bien trouver ce qu'elle cherchait dans le "vieux cellier".

4.

Une brume matinale recouvrait la vallée de l'Ikrin, diffusant la lueur rouge-orangée du soleil levant. Cela faisait plus d'une heure qu'Aridel était réveillé, et ils lisaient l'anxiété dans les yeux de ses hommes. Certains n'avaient visiblement pas dormi de la nuit et leurs regards rougis soulignaient leur fatigue. D'autres avaient travaillé très tardivement, préparant les défenses et les pièges qu'Aridel leur avait ordonné de construire. Ils étaient bons terrassiers, et la montée de la berge ne serait pas une partie de plaisir pour les Sorcami.

Alors qu'Aridel observait les pièges et les obstacles mis en place sur la pente, un coup sourd retentit, suivi d'un autre, puis d'un autre, puis d'un autre, le tout se fondant en un grondement menaçant. C'était l'artillerie de Sortelhûn qui pilonnait la rive opposée du fleuve. Les Sorcami étaient donc là, même si, d'où il était placé, Aridel ne pouvait les voir. La bataille de l'Ikrin venait de commencer.

*

* *

Au loin, Aridel pouvait apercevoir une épaisse fumée noire cachant l'horizon. Une rumeur de cris et de bruits métalliques semblait venir de cette direction mais il était impossible de distinguer quoi que ce soit à travers l'épais feuillage des arbres qui entouraient le peloton d'Aridel. Cela faisait deux heures que l'artillerie de Sortelhûn continuait son pilonnage sans interruption, et Aridel commençait à douter de son efficacité. Le mercenaire rageait de ne pouvoir voir ce

qu'il se passait. Il aurait aimé savoir si les Sorcami étaient en train de traverser le fleuve. Quand allait-il devoir se battre ? L'attente était intolérable.

Aridel s'apprêtait à descendre auprès de son lieutenant pour voir s'il avait reçu des nouvelles fraîches quand il aperçut une lueur emplissant le ciel.

Il ne lui fallut pas longtemps pour reconnaître la lumière qui avait frappé Fisimkin, moins de deux mois auparavant. Et juste au moment où il réalisait ce qui allait se passer, le sol se déroba sous lui, et une explosion assourdissante emplit ses oreilles. Aridel se coucha, faisant signe à ses hommes de faire de même.

Pendant plus de dix minutes, des explosions vinrent secouer la terre autour d'Aridel, puis soudainement, le bruit se tût. On n'entendait plus non plus le grondement des canons de Sortelhûn. Instantanément, Aridel réalisa ce qu'il venait de se produire. Les Sorcami avaient utilisé leur rayon céleste pour détruire l'artillerie de Sortelhûn, laissant ainsi le champ libre à l'infanterie des hommes-sauriens.

Aridel se releva, et ordonna d'une voix sèche. "Levez-vous, levez-vous tous !". Il lui fallait à présent des ordres clairs du lieutenant. Il y avait fort à parier que les Sorcami allaient attaquer sous peu.

Aridel trouva son officier supérieur caché derrière un arbre. Il était prostré, le regard vide et ne répondait à aucune question. Aridel n'insista pas. Il avait vu cet état chez de nombreux hommes. Sous la pression, ils se renfermaient sur eux-mêmes et on ne pouvait plus rien tirer d'eux. Aridel était donc de fait devenu le commandant du peloton. Il lui fallait agir vite. Instantanément, il sentit ses réflexes de soldat revenir.

"En ligne derrière les pièges !" ordonna-t-il à ses hommes. "Restez sous les arbres !"

Les chênes étaient en effet leur seule protection contre les Raksûlaks qui ne manqueraient pas d'arriver.

Soudain une clameur retentit, à l'endroit où se trouvait le peloton de première ligne. Un groupe de Raksûlaks venait de débarquer sur la berge, et leur cavaliers Sorcami avaient mis pied à terre, attaquant les hommes du lieutenant Iûdel.

Aridel lut la terreur dans les yeux de ses hommes. Mais il fallait tenir ! Tout n'était peut être pas perdu.

"Ecoutez-moi ! Nous ne pouvons pas céder. Si nous fuyons ici, les Sorcami auront accès à vos terres ! Voulez-vous voir ces monstres violer vos femmes et tuer vos enfants ? Tenez la ligne ! Restez avec moi ! Nous montrerons à ces envahisseurs que rien ne peut vaincre la volonté des hommes de Sortelhûn !"

Le discours de leur sergent eut clairement un effet sur les hommes d'Aridel car certains se relevèrent dans une attitude de défi et brandirent leurs lances en direction des hommes-sauriens.

Ce n'était pas le cas des hommes du lieutenant Iûdel qui semblaient avoir perdu le peu de bravoure qu'ils possédaient et abandonnaient leur poste de manière totalement désordonnée, les Sorcami à leurs trousses. Certains butaient dans les pièges posés par les hommes d'Aridel et se faisaient massacrer par les guerriers reptiliens.

Les hommes-sauriens se rapprochaient à présent dangereusement du peloton d'Aridel. Lorsqu'ils furent à moins de cinq toises du mercenaire, celui ci ordonna :

"Jetez leurs vos lances !"

Les sifflements des armes entourèrent alors Aridel, qui, à son grand bonheur vit quelques Sorcami tomber à terre, une lance fichée dans leur poitrine. Il dégaina alors son épée, et la pointant vers les Sorcami, cria d'un ton de défi :

"En avant ! Chargez les ! Pour Sortelhûn ! Pour vos terres ! Pour vos familles !"

Le mercenaire se mit alors à courir en direction de ses ennemis, prêt à se battre, peut-être pour la dernière fois de sa vie.

5.

Shari commençait à comprendre pourquoi une aura mystique recouvrait les caves de la forteresse de Rûmûnd. L'endroit était clairement inquiétant. Il n'y avait pas d'éclairage, et Shari avait dû s'emparer d'une torche pour pouvoir avancer dans ces couloirs sombres. Il n'y avait visiblement personne dans la cave. Les serviteurs qui

étaient forcé d'y aller y passaient probablement le moins de temps possible et retournaient bien vite aux niveaux supérieurs.

Shari ne pouvait pas leur en tenir rigueur. La cave était emplie de bruits étranges. Même si l'esprit logique de Shari les attribuait aux rats où autres parasites souterrains, leur présence n'était guère rassurante.

Suivant les indications de la cuisinière, Shari commença à descendre les marches d'un escalier en colimaçon. C'était comme une plongée dans les entrailles de la terre. La descente était interminable. Shari manqua de tomber plusieurs fois dans l'escalier glissant et humide.

Au bout de ce qui parut lui être une éternité, elle finit par arriver devant une vieille porte vermoulue. C'était ce que la cuisinière lui avait indiqué comme étant l'entrée du vieux cellier. Shari, prenant son courage à deux mains, poussa la porte qui s'ouvrit dans un atroce grincement et pénétra dans la salle.

Celle ci était (même si cela paraissait impossible) encore plus obscure que l'escalier qui y menait. La torche y révélait des étagères remplies de bouteilles, dont certaines semblaient si vieilles qu'elles devaient dater de l'époque du duc Friblún, fondateur d'Omirelhen.

Passant ces casiers de bouteilles, Shari se dirigea vers le fond de la pièce. Elle sentit alors que le sol changeait de nature et devenait plus lisse. Il ne s'agissait plus de pierres grossièrement taillées, mais on aurait presque dit du verre. Etrange, se dit Shari. La jeune fille n'avait jamais vu de construction similaire. Cela signifiait-il qu'elle touchait au but ?

Le mur lui aussi était très lisse, ne laissant la place à aucune aspérité. La jeune fille se mit à le sonder cherchant quelque indice quant à sa nature.

C'est alors que l'impensable se produisit. Comme l'avait raconté la cuisinière, le sol s'alluma soudainement, emplissant la pièce d'une lueur aveuglante.

Shari, surprise, lâcha sa torche. Il fallut plusieurs minutes à ses yeux pour s'habituer à cette lumière éclatante. Une fois sa vision adaptée, cependant, elle eut droit à fabuleux spectacle.

A la lumière du sol, le mur qui avait paru si lisse peu de temps auparavant se revela être un patchwork de motifs lumineux entremêlés. C'était absolument magnifique. Tous ces symboles semblaient dirigés vers un point central, un cercle d'un quart de toise ¹ de diamètre dont le tour était parcouru de lettres runiques.

Curieuse, Shari appuya sur l'une des lettres. A sa grande surprise, le cercle lumineux se mit à tourner lentement. Il s'arrêta lorsque le symbole qu'avait touché Shari se trouva au point le plus haut du cercle. Shari vit alors un symbole, situé au centre du cercle, se mettre à clignoter. La jeune fille, dans un accès de témérité, appuya dessus.

Instantanément, la lumière s'éteignit et un son strident retentit dans la pièce. Le bruit était si horrible que Shari dut partir précipitamment. Elle courut dans le noir jusqu'à l'escalier et remonta les marches quatre à quatre avant de s'arrêter.

Reprenant son souffle, Shari réalisa qu'elle venait probablement de trouver ce qu'elle cherchait. Le mur était clairement une construction des anciens, et le cercle lumineux un sort de protection. Il fallait absolument qu'elle en parle à maître Nidon. Peut-être saurait-il ce qu'il convenait de faire pour contrer cette magie ?

6.

Dans la fureur du combat, Aridel en venait presque à oublier qui il était. Seuls existaient son bras et son épée, qui devenait presque une extension de son corps. Toute autre pensée était bannie de son esprit. Il réalisait à peine la présence de ses hommes à ses côtés, luttant eux aussi pour leur vie.

Les Sorcami étaient de formidables guerriers à la force surhumaine. Leurs lances acérées faisaient des ravages parmi les Sortelûns. Aridel était cependant un vétéran de nombreux combats, et sa maîtrise de l'épée était sans égale. Il réussit, évitant la lance pointée sur lui, à couper le bras d'un Sorcami qui l'attaquait. L'homme

1. cinquante centimètres

saurien s'effondra au sol dans un râle, laissant la place à deux autres assaillants.

Aridel jeta son bouclier à la tête du premier d'entre eux dont le crâne se mit à saigner abondamment, laissant apparaître un peu de matière cérébrale. Le second, surpris, marqua une petite pause qu'Aridel mit à profit. Utilisant toute la force de ses bras, il planta son épée dans l'abdomen du Sorcami et sa bouche s'emplit de sang. D'un geste sec, Aridel retira son épée, s'écriant :

"Ca c'est pour Sathil, ordure !"

Mais alors qu'Aridel se tournait pour combattre un autre Sorcami qui approchait de lui, il sentit une vive douleur lui vriller l'épaule droite. Hurlant il lâcha son épée et mit les genoux à terre.

Aridel était à présent entouré par deux Sorcami, avec une blessure à l'épaule. Il savait qu'il ne lui restait pas longtemps à vivre, et, prenant son couteau de la main gauche, il se dit qu'il emporterait un dernier Sorcami avec lui avant de mourir.

Juste à ce moment, il entendit le son d'un clairon. Et à coté de lui, un cri retentit :

"Le capitaine Kalorak ! Nous sommes sauvés !"

Et à la grande surprise d'Aridel, une marée humaine vint le submerger repoussant les hommes-sauriens. En un instant il se retrouva face à face avec un homme qu'il reconnut tout de suite.

"Eh bien on dirait que nous sommes arrivés juste à temps, dit Domiel. Et à en juger par votre état, je pense que vous allez rapidement avoir besoin de mes services de médecin."

Grimaçant, Aridel se releva.

— Qu'est... ce qui s'est passé ? demanda-t'il d'une voix chevrotante.

— Ce qui se passe ? C'est la débandade tout simplement. Les Sorcami ont détruit tout notre campement arrière et notre artillerie à l'aide d'une arme céleste que je n'avais jamais vue. Tout l'état-major a disparu. Même l'hôpital y est passé. J'ai eu de la chance d'en sortir vivant. Le capitaine Kalorak s'est mis en tête de rassembler le plus grand nombre d'hommes possible pour repartir vers Sortel et nous parcourons les lignes pour trouver des survivants. Mais laissez

moi regarder votre blessure, sinon vous ne mériteriez même pas cette appellation.

Mais alors que le médecin s'approchait d'Aridel, quelqu'un se mit à hurler :

"Les Sorcami contre attaquent. Fuyez ! Fuyez pour vos vies !"

Aridel regarda Domiel.

"Les soins... attendront, docteur. Nous ne pouvons pas rester ici. Suivez-moi ! Nous allons... redescendre le fleuve. Nous avons moins de risque de... rencontrer des Sorcami en aval."

Et le mercenaire se mit à courir, suivi de près par Domiel.

*

* *

Aridel courut jusqu'à ce que sa vision s'obscurcisse. Il s'arrêta alors par la force des choses, prêt à tomber par terre. Domiel le retint.

"Nous avons parcouru près d'une lieue, sergent. Il n'y a plus personne autour de nous. Laissez moi regarder votre blessure, à présent."

Aridel n'avait plus la force de protester, et il s'adossa à un chêne tandis que le médecin s'occupait de lui. Durant ce qui lui parut être une éternité, Domiel s'affaira sur la blessure qu'il avait à l'épaule, utilisant du fil et une aiguille rudimentaire pour la recoudre. Au bout d'un moment, il dit :

— Voilà j'ai fait ce que j'ai pu. J'ai désinfecté et refermé la blessure. Mais vous avez perdu beaucoup de sang et n'êtes pas en été de marcher beaucoup plus longtemps.

— Il faut... trouver... une barge... pour... fleuve... Telmar, balbutia Aridel.

La fatigue eut cependant raison du mercenaire, et malgré son désir de rester éveillé, il finit par sombrer dans l'inconscience.

Chapitre 5

Protection

Shari trouva Redam Nidon à l'endroit même où elle l'avait laissé, quelques heures auparavant. Le vieux sage était toujours en train de lire son grimoire, prenant des notes au fur et à mesure. Il semblait faire preuve d'une patience et d'une concentration infinies, un trait que ne pouvait qu'admirer l'ambassadrice de Sûsenbal, qui arrivait passablement énervée.

— Maître Nidon ! s'exclama-t'elle, ne pouvant plus contenir son excitation. J'ai trouvé quelque chose dans les caves de la forteresse ! Il s'agit clairement de magie ! Peut-être est-ce ce que nous cherchons !

Shari se sentait comme une adolescente découvrant pour la première fois l'existence de la magie. Redam Nidon était cependant bien plus posé. Le gardien du savoir d'Omirelhen leva les yeux vers son interlocutrice et dit d'un ton paternaliste.

— Calmez-vous, mon enfant (excellence ne paraissait pas particulièrement convenir à la situation). Racontez-moi donc ce que vous avez vu.

Shari entreprit alors de dépeindre au vieil homme ce qui s'était produit dans la cave. Elle dut s'y reprendre à plusieurs fois car son énervement la poussait à utiliser des mots de Sorûeni oriental que Redam Nidon ne connaissait évidemment pas. Shari vit cependant

le regard du mage s'éclairer au fur et à mesure de son récit, et lorsqu'elle eut fini, il dit :

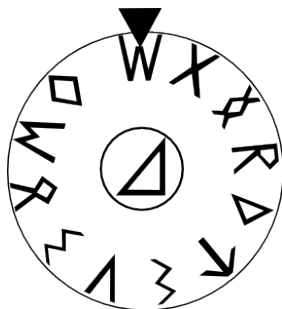
— Ce que vous me narrez là est extrêmement intéressant. Combien dites-vous qu'il y avait de symboles autour du cercle ?

Shari avait une excellente mémoire, et il lui suffisait de voir une fois un objet pour le graver dans son souvenir.

— Il y en avait douze, et une rune centrale, indiquant 'H'. Si vous voulez, je peux vous les dessiner.

— Vraiment ? Cela me serait extrêmement utile.

Sans attendre la réponse du vieil homme, Shari avait déjà commencé à tracer les symboles runiques sur un feuillet. Elle termina rapidement son dessin et le tendit à Redam Nidon.



Le sage observa attentivement le croquis de Shari pendant plusieurs minutes. Au bout d'un moment, il commença à marmonner :

"C'est bien un sceau... quelle pourrait être la clé ? les constellations... il faudrait un mage... peut être... Où ai-je bien pu déjà les voir ?"

Shari, ayant du mal à contenir sa curiosité, se décida à l'interrompre.

— Maître Nidon ?

Le vieil homme parut surpris.

— Hein ? Oh ! désolé excellence... Je réfléchissais tout haut. Pardonnez-moi.

— Savez-vous de quoi il s'agit ? Que représentent ces runes ?

— Ah excellence, vous venez clairement de découvrir un Sceau des Anciens.

— Un Sceau des Anciens ? Expliquez-vous maître Nidon.

— Il s'agit, pour simplifier, d'une protection magique que les anciens utilisaient pour sécuriser l'accès à leurs plus précieux secrets. Les mages de Dafashûn les utilisent d'ailleurs encore, si je ne m'abuse. Le cercle que vous avez découvert est en quelque sorte une serrure qui ne s'ouvrira que si les symboles corrects sont sélectionnés dans le bon ordre. Tout autre combinaison doit provoquer l'extinction des lumières et le déclenchement du signal d'alarme que vous avez entendu. C'est très intéressant.

— Vous voulez dire que le cercle est un code ?

— C'est exact, excellence. Et le secret de ce code réside clairement dans la nature des symboles choisis.

— La nature des symboles ? Shari ne voyait pas où Redam Nidon voulait en venir.

— Oui mon enfant. Ces runes sont des lettres de notre alphabet, mais aussi les symboles pour les treize constellations dites "de l'écliptique" dans lesquelles passent les planètes. Regardez, je vais vous montrer.

Le sage commença à griffonner sur le feuillet qu'avait utilisé Shari. Au bout d'un moment, il lui tendit ce qu'il avait écrit.

W - Erûdi (Le Béni)	↑ - Fen (L'éventail)	M - Gremûlon (Le Grand Ver)
X - Lût (Le Taureau)	ξ - Sûrd (La Lame)	◇ - Obûn (L'arc)
Œ - Cûne (La Coupe)	V - Ūnel (L'entonnoir)	Δ - Hes (La Maison)
R - Pic (La Montagne)	∫ - Dûn (La Couronne)	
▷ - Nirsam (Le Lanceur de Javelot)	⌘ - Laûni (La bannière)	

— Vous avez ici excellence, expliqua alors Nidon, les treize symboles des constellations ainsi que leur nom en dûeni. Il apparaît

donc clair que la clé de ce sceau est liée aux constellations. Je suis d'ailleurs persuadé d'avoir vu un sceau similaire quelque part, mais je ne me rappelle plus où exactement...

Le vieux maître resta silencieux un long moment. Shari ne pouvait imaginer la quantité de livres que devait avoir le maître Nidon. Comment pouvait-il se rappeler de tous ? La jeune femme n'osait l'interrompre dans ses recherches mentales...

Tout d'un coup, le regard du vieil homme s'illumina et il s'écria : "Mais oui ! Ca ne peut être que là !" D'un bond il se dirigea vers une des étagères de la bibliothèque et se mit à parcourir fébrilement les rayonnages, cherchant visiblement un livre. Enfin, au bout d'un moment, le sage finit par sortir un ouvrage qui semblait encore plus ancien que celui que Nidon consultait au moment où Shari était arrivée.

"Le voici ! Le Codex Dafas ! Écrit par le premier roi des mages peu après la fondation de Dafashûn. Un ouvrage extrêmement rare. Et je suis sûr que les mages n'auraient jamais voulu le voir entre les mains des profanes. C'est probablement Cersam Gindûn lui même qui l'a amené ici. Et j'ai la chance d'être un des rares hommes de Sorcasard à l'avoir lu !"

Shari se tut, ne sachant quoi dire. Redam Nidon se mit d'ailleurs à parcourir les pages du livre. Il cherchait à n'en pas douter un passage bien précis. Au bout d'un moment il s'arrêta sur une page contenant un schéma en tout point similaire à celui que Shari venait de dessiner. Le vieil homme était dans un état d'excitation extrême.

— Je savais que j'avais déjà vu ce sceau ! Et le livre contient bien un passage concernant le bouclier, que je n'avais pas compris jusqu'à présent. Ca correspond parfaitement. Écoutez ceci : *Et si jamais la mort lumineuse venait à frapper le continent de l'ouest, alors ses habitants pourraient la faire reculer en invoquant cette simple phrase : La lame de la couronne protège la maison du béni du grand ver.* Voici notre clé !

— Je ne comprend pas, dit Shari, perdue.

— C'est pourtant simple. Nidon recommença à griffonner sur le papier. Regardez cette phrase en dûeni. Elle contient cinq noms de

constellations : la lame, la couronne, la maison, le béni, le grand ver. Il suffit de remplacer les noms par leurs symboles, et on obtient la combinaison d'ouverture !

Düncue sûrd gremulon erüdi hes cêrerel
 ⋈ ξ M W Δ
 ⋈ ξ MWΔ

Shari réalisa alors la portée de ce que le sage venait de découvrir. Redam Nidon avait percé la clé du Sceau des Mages ! Il ne leur restait plus qu'à la fournir au sceau pour activer le bouclier de protection dont avait parlé Itheros. Le Codex Dafas était très clair à ce sujet. Jamais Shari n'aurait imaginé arriver si vite à un tel résultat.

2.

Une chaleur insoutenable régnait sur la plaine de Kiborûn. Aridel transpirait à grosses gouttes sous son armure. Tout autour de lui, la ligne d'hommes en armes semblait impatiente d'en découdre. La campagne qu'ils avaient menée pour mettre fin à la rébellion paysanne visant le comte de Kiborûn touchait à sa fin.

Les fermiers rebelles s'étaient montrés de bien plus redoutables adversaires que ce qu'Aridel avait imaginé. Le désespoir et la famine qu'avaient causés les tributs trop élevés demandés par leur suzerain avaient poussé ces hommes dans leurs derniers retranchements. Malgré tout, ils n'étaient pas de taille face à une armée de mercenaires rompus au combat.

Cela faisait quatre ans qu'Aridel avait choisi de mettre son épée au service du plus offrant, et, à vingt-trois ans, il commençait à avoir vu sa part d'action. Aucune cependant n'avait été aussi féroce que cette campagne de Kiborûn. Les paysans ne disposaient que de haches et de massues rudimentaires, mais ils avaient réussi à tuer bon nombre des compagnons d'Aridel avant d'être repoussés. Leur détermination était telle que même maintenant, alors qu'il ne restait

plus qu'un village, Dosoek, sous leur contrôle, ils ne s'avouaient pas vaincus.

Aridel entendit enfin le cri du lieutenant tant attendu :

"En avant, marche !"

En un instant la ligne que formait le peloton d'Aridel s'ébranla, marchant à pas mesuré vers le village de Dosoek se dessinant à l'horizon. Devant le village, on distinguait la forme sombre d'un régiment en cours de formation. Probablement les derniers hommes dont disposaient la rébellion. Le haut commandement n'avait même pas jugé utile d'utiliser l'artillerie sur ces hommes. Le comte souhaitait préserver ses terres, et l'utilisation de l'artillerie abimait les champs. Il incombait donc aux mercenaires de mater ces derniers irréductibles.

Après une dizaine de minutes, le peloton d'Aridel fut à portée de voix du régiment ennemi. Aridel constata avec surprise que nombre de ces rebelles étaient très petits. Il n'eut cependant pas le temps de s'attarder sur cette pensée car déjà le lieutenant levait son épée en criant :

"Chargez !"

Aridel et ses congénères se mirent à courir, l'épée au clair et le bouclier en main, prêts à se jeter dans la mêlée. Mais lorsque qu'ils arrivèrent assez près pour distinguer les traits de leurs adversaires, Aridel eut la surprise de sa vie.

C'étaient des gosses ! Il y avait dans la troupe adverse quelques hommes adultes, mais la plupart des combattants étaient des enfants, certains n'ayant pas plus de dix ans. Aridel, choqué, marqua une pause, mais se sentit rapidement bousculé par les mercenaires qui se trouvaient derrière lui.

— Allez, bleusaille, avance ! On dirait que tu as peur !

Aridel ne put s'empêcher de répliquer.

— Mais ce sont des enfants. On ne peut pas...

— Et alors ? Ce sont des ennemis comme les autres. Si tu ne les tue pas, ils se feront un plaisir de mettre fin à ta vie. Il fallait pas choisir ce métier si tu n'es pas prêt à donner la mort pour survivre.

Le mercenaire qui avait parlé dépassa alors Aridel en criant, se dirigeant vers la colonne d'enfants. Aridel, surmontant sa réticence

se mit alors à la suivre, plongeant à son tour au cœur de la bataille.

Ce fut un massacre.

*Aridel, les larmes aux yeux avait pourfendu des enfants dégue-
nillés, laissant leurs corps inertes sur le champ d'honneur. Lorsque
la bataille s'arrêta et que le mercenaire entendit le lieutenant pou-
ser son cri de victoire, Aridel se retrouva face à l'horreur de ce qu'il
venait de faire. Autour de lui, tous les cadavres lui rappelaient le
crime qu'il venait de commettre. Honteux, brisé, il s'agenouilla et se
mit à pleurer à chaudes larmes.*

*
* *

Aridel se réveilla en sursaut. La première chose qu'il ressentit fut la douleur sourde lui parcourant l'épaule. Puis il réalisa que le sol bougeait. Où était-il donc ? Que se passait-il ? Il avait du mal à dégager la brume du cauchemar qu'il venait de faire, le même qu'il faisait toutes les nuits depuis plus de quatre ans.

Il vit alors un visage se pencher sur lui. Il lui fallut un certain temps pour associer un nom à cette tête. Domiel. Le mage guérisseur qui l'accompagnait lors de ... Tout lui revint d'un seul coup : l'attaque de Fisimkin, sa capture, sa fuite vers Sortel et la bataille. Qu'était-il donc arrivé ?

— Doucement sergent, dit Domiel. Je n'ai pas envie de refaire vos points de suture.

— Où... sommes-nous ? demanda Aridel, la voix pâteuse.

— Où nous sommes ? Quelque part sur l'Ikrin, en aval de Sortel.

— Sur l'Ikrin ?

Aridel regarda autour de lui, et vit qu'il se trouvait effectivement sur un radeau de fortune, l'eau l'entourant de toute part. Seul Domiel et lui étaient présent sur la petite embarcation.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda le mercenaire.

Domiel se mit à rire.

— Et bien, j'ai tout simplement suivi vos instructions. Voyant que vous n'étiez plus en état de courir ni même de marcher, je me

suis mis à la recherche d'une embarcation capable de nous faire descendre le fleuve. N'en trouvant pas, j'ai fabriqué ce radeau de fortune. Je vous ai transporté dessus, et cela fait plusieurs heures que nous naviguons en suivant le courant.

Aridel réalisa alors ce qu'avait fait le mage.

— Maître Domiel, vous m'avez sauvé la vie. Je suis votre obligé.

— Oh ne vous inquiétez pas, je pense que vous aurez rapidement l'occasion d'éponger cette dette. On peut raisonnablement supposer que la bataille de l'Ikrin est perdue, et que la chute de Sortel n'est qu'une question de jours. Dans ces conditions, l'aide d'un combattant telle que vous me sera très utile pour survivre.

— Je vous remercie néanmoins d'avoir pris soin de moi.

— J'ai pris soin de vos blessures physiques, mais à en juger par le cauchemar que vous venez de faire, vos lésions les plus graves sont clairement celles de l'esprit.

— Tout soldat fait des mauvais rêves. Cela fait partie du métier. Nous avons tous vu et fait des choses que certains jugeraient innommables.

— Cela fait parfois du bien d'en parler. Ne laissez pas vos cauchemars vous ronger de l'intérieur.

Aridel hésita un instant, mais le souvenir de Kiborûn lui était encore trop douloureux.

— Je ne préfère pas, finit-il par dire.

— Très bien, à votre guise. Peut-être un jour serez-vous prêt à m'en parler. Et aussi à m'expliquer ce qu'un noble d'Omirelhen fait en tant que sergent dans l'armée de Sortelhûn.

— Noble d'Omirelhen ? mais je...

— Ne vous fatiguez pas à protester. Votre accent quoique discret vous trahit comme natif d'Omirelhen, et votre façon de parler le Dûeni est bien trop cultivée pour être celle d'un simple mercenaire. J'en déduis que vous avez reçu une éducation digne d'un membre de la noblesse. Mais ne vous inquiétez pas, votre secret est bien gardé avec moi. J'espère juste qu'un jour vous me ferez assez confiance pour le partager en entier.

Aridel était abasourdi. Comment avait-il pu être percé à jour si facilement ? Lui qui avait vécu plus de huit ans sous cette identité, il ne pensait pas que son passé puisse ressurgir de cette manière. Il hésita un instant à se confier au mage, mais se ravisa. Plus tard peut-être. Pour l'instant, il devait se concentrer sur le présent. Il leur fallait absolument atteindre la ville de Telmar, à la frontière de Setirelhen, au plus vite.

3.

La deuxième fois que Shari descendit dans les caves de la forteresse de Rûmûnd, le lendemain de sa discussion avec Redam Nidon, elle était accompagnée par le jeune lieutenant qui lui avait servi d'escorte pendant son voyage. L'officier ne paraissait pas particulièrement rassuré, et malgré tout ce qu'il avait pu affirmer, il était visible que les légendes imprégnant la forteresse avaient une influence sur lui. Shari elle-même, qui avait pourtant déjà l'expérience du lieu, ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine anxiété.

Redam Nidon n'avait pas pu accompagner les deux jeunes gens. Ce n'était pas l'envie qui avait manqué au vieil homme, mais sa santé lui interdisait de s'aventurer dans ces couloirs humides. Il avait donc, aidé par les descriptions du Codex Dafas, expliqué à Shari avec force détails toutes les actions qu'elle aurait à effectuer une fois dans la cave.

"Et n'oubliez pas, excellence. N'appuyez sur le point central que lorsque vous aurez allumé les quatre autres symboles."

Le vieil homme avait répété cette phrase un nombre incalculable de fois, à tel point qu'elle était gravée dans la mémoire de Shari. Les échos de la voix de Redam Nidon retentissaient encore alors qu'elle descendait l'escalier menant au vieux cellier.

Shari et le lieutenant atteignirent rapidement le vieux cellier. Tout comme la première fois où l'ambassadrice de Sûsenbal était venue, le fond de la pièce s'illumina, faisant apparaître les motifs qui ornaient le mur.

Shari se dirigea alors d'un air décidé vers le Sceau des Mages, et, en une série de geste rapide et précis, se mit à appuyer sur les symboles suivant la séquence que lui avait indiqué maître Nidon.

Lorsque la jeune femme arrivait au symbole correspondant à la constellation de la maison (le point central) elle eut une légère hésitation. Elle finit cependant par y donner un léger appui, s'attendant au pire.

Un grondement sourd se fit immédiatement entendre, et, à la grande surprise de Shari, le cercle des symboles se fendit. Bientôt cette légère fissure s'étendit sur toute la hauteur du mur. Les deux parties du mur coulissèrent alors, révélant ce qui ne pouvait être qu'une chambre secrète.

Lorsque le grondement cessa, le mur du fond du vieux cellier avait complètement disparu. Le sol de la chambre secrète s'illumina alors brusquement, offrant aux yeux de Shari un des spectacles les plus étranges qu'il lui ait été donné de voir.

Le nouveau mur était recouvert de surfaces lumineuses sur lesquelles défilaient de nombreux symboles runiques. Au centre se trouvait un socle de métal surmonté d'un dôme de verre de quelques pouces de diamètre. Le dôme était légèrement surélevé, exactement comme l'avait décrit maître Nidon.

— Incroyable! s'exclama le jeune lieutenant. C'est de la sorcellerie!

— Plus précisément de la magie des Anciens, lieutenant, répondit Shari. Et c'est cette magie qui va permettre à Omirelhen de résister aux forces qui frappent Fisimhen et Sortelhûn.

Tout en parlant, Shari s'était approchée du piédestal. Elle remarqua alors la présence d'un livre, posé à même le sol, tout près de ce dernier. Le titre était en Blûnen Ancien, et la jeune femme ne parvenait pas à le déchiffrer. Elle fit signe au lieutenant de ramasser l'ouvrage. Maître Nidon se ferait probablement une joie de le lire. Mais pour l'heure, elle devait se concentrer sur sa tâche. D'après le codex Dafas, il suffisait d'enfoncer le sommet du piédestal pour activer le bouclier. C'est ce que fit Shari, cette fois sans marquer aucune hésitation.

Les surfaces lumineuses se mirent à clignoter, et des éclairs jaillirent de leurs bords.

"Couchez-vous!" ordonna le lieutenant à Shari, affolé. La jeune fille ne l'entendait cependant pas de cette oreille. Elle resta debout, observant attentivement ce qui se produisait.

Le dôme de verre se mit à briller d'une lueur verte, d'abord très légèrement, puis de plus en plus fort. Au bout d'un moment, une voix surgie de nulle part annonça, en dûeni archaïque :

"Bouclier activé. Bouclier activé. Bouclier activé."

C'était bien le signal qu'attendait Shari. Il indiquait que l'opération était terminée. La jeune fille avait accompli sa mission. A présent, seul le temps pourrait dire quelle était l'efficacité réelle de ce bouclier des mages qui était sensé protéger toute la péninsule d'Omirelhen.

Il ne restait donc plus à Shari qu'à rentrer à Niûrelhin pour y annoncer la bonne nouvelle. Elle n'avait plus rien à faire à Rûmûnd. Shari décida qu'elle partirait dès le lendemain.

4.

La cité de Telmar se trouvait au fond de la rade du même nom, protégée d'un côté par la côte est de Setirelhen, et de l'autre par le littoral de Sortelhûn. L'activité de la ville était essentiellement tournée vers la mer. Son bassin protégé des intempéries constituait un havre pour les navires marchands qui sillonnaient les côtes de Sorcasard. De plus, la position de Telmar, à la frontière entre Sortelhûn et Setirelhen, faisait de la ville un endroit privilégié pour qui désirait charger ou débarquer des marchandises en provenance ou à destination de ces deux pays.

Le marché de Telmar, bien que plus petit que celui de Sortel, était tout de même l'un des plus grands de Sorcasard. En temps normal, les docks de la ville grouillaient d'une activité débordante. L'arrivée de Domiel et Aridel ne correspondait cependant clairement pas à une période normale, et la guerre avait, à Telmar aussi, fortement réduit l'activité marchande.

Le mercenaire et son compagnon mage étaient arrivés par la mer. Laissant leur radeau de fortune à l'embouchure de l'Ikrin, ils avaient pris place à bord d'un petit voilier qui les avait mené jusqu'au port de Telmar. Mais quelle n'avait pas été la surprise d'Aridel lorsqu'il avait constaté, en arrivant, que les quais et les docks étaient quasiment déserts. Il ne restait rien de la multitude de navires que le mercenaire avait pu voir lors de ses précédentes visites. Seules quelques petites embarcations de pêcheurs étaient amarrées au port, et aucun grand navire marchand n'était en vue.

Une bruine légère commença à tomber au moment où Aridel et Domiel mirent pied à terre, renforçant encore l'impression lugubre qui se dégageait de la ville. Aridel héla un passant qui se dirigeait précipitamment vers un abri quelconque, son manteau lui couvrant la tête.

— Hé l'ami ! Sais-tu où nous pourrions trouver un toit et de la nourriture pas trop chère ?

L'homme s'arrêta, observant ses deux interlocuteurs d'un air incrédule.

— Mais d'où vous v'nez, maîtres ? Vous savez donc pas qu'c'est la guerre ? Tous les hommes qu'ont un peu d'bon sens ont pris leurs cliques et leurs claques et sont partis pour Setirelhen. J'vais d'ailleurs pas tarder à les rejoindre. Et vous devriez faire de même si vous t'nez à votre vie. Il y a des Sorcami à Sortelhûn !

— Il n'y a donc plus une seule auberge d'ouverte à Telmar ?

— Vous pouvez tenter vot'chance du côté du Lion Impérial, près de la porte Sud. Mais je suis même pas sûr qu'elle soit encore ouverte. Si vous voulez un conseil, ne traînez pas ici, les Sorcami vont arriver !

A n'en pas douter, la nouvelle de la défaite de l'armée de Sortelhûn sur l'Ikrin avait atteint Telmar, provoquant la panique de ses habitants. Ils partaient tous pour Setirelhen, croyant que la frontière les protégerait d'une invasion. Aridel, quant à lui, doutait fortement que les hommes-sauriens se laisseraient arrêter par une ligne imaginaire. S'ils avaient réussi à conquérir Fisimhen et Sortelhûn, Setirelhen ne pouvait que devenir leur prochain objectif. Le merce-

naire se garda cependant bien d'en faire part à son interlocuteur, ne souhaitant pas l'affoler plus qu'il ne l'était déjà.

— Merci, l'ami, répondit-il simplement. Puis, se tournant vers Domiel : Venez, dirigeons-nous vers la porte Sud.

Les deux compagnons entreprirent donc de traverser Telmar. Les bâtiments de Telmar, contrairement à Sortel, n'avaient pas la forme pyramidale caractéristique de l'architecture autochtone de Sorcasard, mais ressemblaient plus aux bâtiments que l'on trouvait à Omirelhen où dans l'empire de Dûen. La plupart avaient les volets fermés, et nombre de portes semblaient condamnées. La ville était déserte, et les rares passants que croisaient Aridel et Domiel s'éloignaient d'eux avec un air apeuré. Des feuilles mortes et des branchages voletaient dans les rues, ajoutant une touche sinistre à cette ville fantôme. Où était donc passée la Telmar qu'avait connue le mercenaire ?

La porte Sud de Telmar était grande ouverte, et ce devait être le seul endroit de la ville où régnait encore une activité débordante. Une foule impressionnante s'y pressait, composée d'hommes, de femmes, et d'enfants, tous désireux quitter la ville. Certains tiraient derrière eux de lourds chariots chargés de leurs affaires. D'autres utilisaient des bêtes de somme. D'autres encore étaient à cheval. Mais tous avaient ce même air angoissé et semblaient désireux de quitter au plus vite leur ville. Aridel aurait aimé leur crier que cela ne servait à rien, et ne serait probablement qu'un sursis dans leur malheur, mais il se retint.

Le mercenaire venait d'ailleurs d'apercevoir l'enseigne de l'auberge du Lion Impérial. L'établissement semblait toujours ouvert, une des rares maisons dont la porte n'était pas condamnée. Aridel et Domiel en franchirent donc l'entrée.

Les deux compagnons se retrouvèrent baignés dans une douce chaleur, alimentée par un feu de bois situé au fond de la pièce. L'auberge était bien éclairée, contrastant agréablement avec la grisaille du dehors. Les deux hommes restèrent un moment debout à profiter de cette confortable sensation, leurs vêtements séchant à la chaleur du feu.

Bientôt cependant, un homme barbu à la forte corpulence les aborda.

— Bienvenue au Lion Impérial, messeigneurs. Que puis-je pour vous ?

— Bonjour, aubergiste. Nous aimerions obtenir le gîte et le couvert pour cette nuit. Est-ce possible ?

— Oh, avec plaisir, messire. Ce n'est pas les chambres qui manquent. Cette guerre est si mauvaise pour les affaires.

Ce fut Domiel qui prit alors la parole.

— Vous êtes bien courageux de rester ici. Tout le monde à l'air de vouloir quitter la ville.

— Courageux, je ne sais pas, messire mais je suis né à Telmar, et toute ma vie et mes biens y sont. Je ne vais pas partir et laisser ça à une bande d'hommes sauriens, si vous voyez c'que je veux dire. Je suppose que vous même partirez pour Setirelhen dès demain.

— Hélas, oui, répondit Aridel. Mais en attendant nous profiterons avec plaisir de votre bon feu.

— Je vous en prie, installez-vous, dit l'aubergiste. Je reviens tout de suite.

L'homme repartit d'une démarche nonchalante, laissant ses clients dans la grande salle vide.

Aridel et Domiel s'assirent en face du feu, profitant pour la première fois depuis des jours d'un confort bien mérité.

5.

Le retour de Shari à Niûrelhin s'était déroulé sans incidents. Redam Nidon avait passé tout le trajet à étudier l'ouvrage que Shari avait ramené de la pièce se trouvant derrière le Sceau des Anciens. Le livre semblait le rendre extrêmement perplexe. Shari n'avait donc pas eu l'occasion de lui parler outre mesure pendant le trajet.

La jeune femme se trouvait à présent dans la cour du palais royal. Après l'austérité de la forteresse de Rûmünd et du voyage à travers Omirelhen, le faste de la demeure du roi d'Omirelhen lui paraissait presque surréel.

L'ambassadrice de Sûsenbal n'eut heureusement pas à subir de cérémonie protocolaire. Elle fut directement, accompagnée de Redam Nidon, menée au cabinet du roi. Ce dernier l'attendait au milieu d'une pile de documents encore plus grande que lors de sa première visite. Le Ūesakia Itheros était à ses côtés, ainsi que son fils Sûnir.

— Bienvenue, excellence, et vous aussi, maître, salua le roi Leotel. Je ne m'attendais pas à ce que votre retour se fasse si rapidement. J'en déduis que vous avez trouvé des indices intéressants concernant le bouclier dont nous a parlé Itheros.

Ce fut Redam Nidon qui répondit.

— Nous avons fait mieux que cela, majesté. Son excellence a réussi à trouver où se situait le Sceau des Mages commandant l'activation du bouclier. Et grâce à mon aide, nous avons réussi à le déployer. Il est à présent actif.

Le roi regarda son interlocuteur d'un air incrédule alors que celui-ci racontait comment Shari et lui-même avaient percé le secret du Sceau des mages.

— Donc, selon vous, l'arme qu'utilise Oeklos ne peut plus atteindre Omirelhen ? Mais comment cela est-il possible ? Nous n'avons rien vu changer.

— De ce que j'ai pu lire majesté, le bouclier est essentiellement invisible. Il ne manifesterait sa puissance que si le baron Oeklos décide de nous attaquer avec son arme.

Le prince Sûnir prit alors la parole, devant son père :

— Mais alors nous ne pouvons pas savoir si cette protection fonctionne vraiment, tant que nous n'aurons pas été attaqués. Père, allons-nous baser notre défense sur une arme soi-disant magique que personne n'a vu fonctionner ?

Le roi répondit d'un ton sec.

— Tais-toi, Sûnir. Le fait que son excellence et maître Nidon aient pu activer cette protection est en soi une très bonne nouvelle. Vous avez tous deux fait un très bon travail, et je ne l'oublierai pas. Il est vrai que nous ne pouvons pas vérifier si l'arme est réellement fonctionnelle, mais j'ai toute confiance en maître Redam Nidon. Et

la magie des Anciens est très puissante. Je suis certain qu'elle ne faillira pas.

— Mais père...

— De toute manière, coupa le roi, nous devons agir. Nous ne pouvons nous permettre d'attendre plus longtemps. Les nouvelles sont mauvaises, continua-t'il en se tournant vers Shari et maître Nidon. Oeklos a fait débarquer au sud-est de Sortelhûn une brigade de Sorcami, et il s'apprête à remonter vers Sortel. Nous avons aussi eu vent d'une armée traversant le nord de Sortelhûn. Il paraît clair que ces envahisseurs cherchent à prendre Sortel en étau. Les Sortelhûns tentent de monter une résistance sur l'Ikrin, mais leurs chances sont faibles. J'ai bien peur que Sortelhûn ne tombe rapidement aux mains d'Oeklos.

Shari était abasourdie. Elle comprenait à présent pourquoi l'accueil du roi n'avait pas été aussi chaleureux que ce qu'elle avait espéré. L'heure était grave. La diplomate en elle se réveilla alors.

— Mais que fait le royaume de Setirelhen, majesté ? Ils doivent bien se rendre compte que si Sortelhûn tombe, ils sont probablement les prochains sur la liste.

— Hélas non, excellence. Le pouvoir du roi est faible à Setirelhen, et ce sont souvent ses nobles qui dictent la politique du pays. Hors les barons du sud, dans la péninsule d'Omirelmar, ne se sentent pas concernés par cette guerre, et ne veulent pas provoquer inutilement Oeklos. Setirelhen n'a donc même pas commencé à se mobiliser.

Shari ne répondit rien. C'était stupide, mais souvent les nobles agissaient selon ce qu'ils croyaient être leur intérêt, et pas pour le bien de leur peuple. Alors que l'ambassadrice était plongée dans ses réflexions, le prince Sûnir reprit la parole.

— Que comptez-vous faire, père ?

— Comme je l'ai dit, il est temps pour nous d'agir. Omirelhen est théoriquement protégé, et nous ne pouvons rester passif face à ce qui menace le Nord de Sorcasard. Nous devons envoyer des troupes à Sortelhûn avant qu'il ne soit trop tard. Je vais ordonner à l'amiral Omasen de faire préparer la flotte, avec à son bord la légion de Niûrelmar. Ils auront pour mission de rejoindre au plus vite la ville

d'Erûpas, au sud de Sortelhûn, et de débarquer nos hommes afin de faire barrage à Oeklos.

C'est à ce moment qu'Itheros prit la parole pour la première fois depuis l'arrivée de Shari.

— Mes excuses majesté, mais ne craignez vous pas que votre flotte se fasse intercepter ? Même si mon peuple n'est pas très marin, Oeklos semble disposer d'une force navale importante, venant du sud de Fisimhen.

— C'est un risque à prendre, Itheros. Et les Omirelins sont de bien meilleurs marins que Fisimhen. Je pense qu'Oeklos à plus à craindre de nous sur les mers que nous de lui. Et d'après vous, son arme magique ne fonctionne pas sur les océans, nous donnant donc l'avantage. Ma décision est donc prise. Le roi fit signe à un page : Allez me chercher l'amiral Omasen.

A la surprise de tous, le prince Sûnir se plaça alors devant son père, un genou en terre.

— Père, je vous en prie, laissez moi prendre le commandement des hommes que vous allez envoyer à Sortelhûn. Je tiens à représenter Omirelhen dans ce combat.

Le regard du roi s'adoucit dans un élan de tendresse envers son fils.

— Sûnir, ton offre est généreuse mais je ne peux l'accepter. J'ai besoin de toi ici et...

— Je vous en prie, père ! N'ai-je pas déjà montré mes talents de capitaine maintes fois ? Conseillé par vos amiraux, je suis sûr que je ne vous décevrai pas.

Le roi sembla hésiter un moment.

— Très bien, mon fils. Je te nomme donc, que tous ici en soient témoin, commandant en chef de la force expéditionnaire de Sortelhûn. (Le roi se mit à griffonner sur un papier). Cette commission te donne le grade de général en chef. Et mon fils... sois prudent, ajouta le roi.

A ce moment Shari réalisa qu'elle pouvait elle aussi apporter sa pierre à la défense qu'était en train de monter le roi Leotel. Elle s'agenouilla donc à côté du prince Sûnir.

— Majesté, laissez moi aussi prendre place à bord de votre flotte. Je suis sûr que je pourrai être utile si vous devez négocier une alliance avec Sortelhûn. Et si le pire venait à arriver et que Sortelhûn tombait, je pourrai peut-être, en tant qu'ambassadrice d'un pays allié, convaincre les autorités de Setirelhen de se préparer pour la guerre.

Le roi eut un petit sourire.

— Voilà qui est bien courageux de votre part, excellence. Au vu de votre succès à Rûmûnd, je suis en effet très tenté de vous confier cette mission délicate. Sachez cependant que la vie à bord d'un navire de guerre n'est pas des plus agréables, et vous risquez de courtiser le danger de très près.

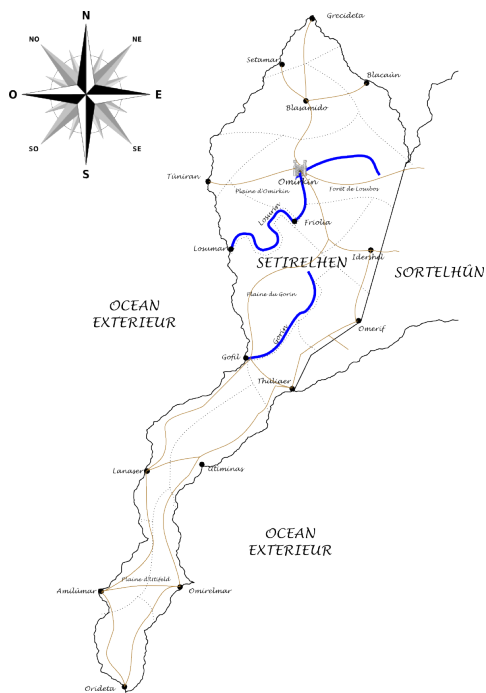
— Cela ne m'effraie pas, majesté, répondit la jeune femme. Je suis prête à faire ce qu'il faut pour arrêter l'avance d'Oeklos.

— Très bien, vous irez donc aussi. Ne prenez pas la peine de défaire vos bagages, vous partez dans l'heure pour Niûrelmar.

Shari réalisa alors ce qu'elle venait de faire. N'avait-elle pas agi avec trop de témérité ? Qu'aurait dit son père s'il avait su qu'elle partait pour la guerre ? Elle n'eut cependant pas le temps de s'attarder sur cette pensée, car le prince Sûnir avait déjà quitté le cabinet du roi. Elle s'inclina donc respectueusement devant le souverain d'Omi-relhen avant de le suivre vers l'inconnu.

Chapitre 6

Voiles



1.

Aridel et Domiel avaient quitté très tôt l'auberge du Lion Impérial. Ils avaient passé une excellente nuit, bien meilleure que toutes celles qu'ils avaient connu depuis leur départ d'Ikrinbrûg. Les deux hommes ne pouvaient cependant pas rester en Sortelhûn, où leur liberté d'action risquait d'être rapidement limitée. Ils souhaitent tout deux continuer à s'opposer à l'armée d'invasion, et avaient conclu que la meilleure façon de le faire était de proposer leurs services au royaume de Setirelhen, puisque Sortelhûn était vaincu.

Ils avaient donc, comme tous les fuyards de Telmar, passé la porte

sud de la ville pour se retrouver sur la route d’Omirkin, capitale du royaume de Setirelhen. La frontière entre Sortelhûn et Setirelhen se trouvait à moins de deux lieues des portes de Telmar, et les deux compagnons pénétrèrent officiellement dans Setirelhen deux heures après leur départ.

Le nord du pays de Setirelhen était une contrée à la terre riche et grasse, alternant entre champs de céréales et petites forêts remplies de gibier. L’influence de la mer rendait le climat agréable, bien plus que dans les sèches plaines de Sortelhûn et Fisimhen. Le pays était divisé en comtés dont les seigneurs, disposant d’un haut degré d’indépendance, se disputaient régulièrement les frontières. Aridel et Domiel étaient cependant entrés dans le domaine royal, la partie de Setirelhen directement soumise à l’autorité du souverain. Ils ne risquaient donc pas de se retrouver au milieu d’une dispute territoriale entre nobliaux. Ces derniers n’osaient pas s’attaquer à la puissante Omirkin.

Ce soir-là, il s’arrêtèrent pour bivouaquer en bordure de la forêt de Losûbos, la plus grande du pays, où l’on disait que le roi Bleatel se plaisait à chasser. De nombreux réfugiés de Sortelhûn avaient dressé leur campement non loin des deux compagnons, et la lisière de la forêt s’illumina d’une multitude de feux de camp. Alors qu’Aridel mastiquait son pain de voyage accompagné d’un peu de viande séchée, il se décida à poser à son compagnon une question qui le taraudait depuis plusieurs jours.

— Je vais peut-être vous paraître indiscret, Domiel, mais je me demande toujours comment un mage tel que vous a fini en Sortelhûn. Si la moitié de ce qu’on raconte sur le royaume des mages est vrai, vivre en Sorcasard doit vous paraître terriblement barbare par rapport à Dafashûn.

Domiel, apparemment surpris par la question de son compagnon, mit un long moment avant de répondre. Son visage, bien qu’éclairé par la lumière dansante des flammes, semblait avoir pris une teinte sombre, comme s’il se remémorait quelque mauvais souvenir. Aridel n’était peut-être pas le seul à avoir un passé torturé... Domiel finit par parler.

— Disons que j'ai certaines raisons personnelles dont je ne préfère pas parler, pour le moment. J'ai comme vous mes petits secrets (le mage afficha un triste sourire). Je peux cependant vous dire que je suis loin d'être entièrement d'accord avec la politique de Dafashûn qui consiste à s'impliquer le moins possible dans les affaires des royaumes humains. Même si les mages n'ont pas à alimenter les conflits d'Erûsard et de Sorcasard, je considère qu'il est de notre devoir de porter le savoir des Anciens partout où il est nécessaire. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai rejoint l'armée de Sortelhûn en tant que médecin et chirurgien. Je savais que mes connaissances permettraient de sauver des vies. Et même si j'ai parfois la nostalgie de Dafashûn, je pense à tout ce que j'ai accompli depuis mon départ, et je me dis que ma présence ici est loin d'être vaine.

— Pensez-vous que les mages interviendront contre Oeklos ? Ses attaques font clairement appel à la sorcellerie. N'auraient-ils pas dû réagir ?

— Je ne peux pas prétendre comprendre les motivations du conseil royal de Dafashûn. Les mages auraient effectivement dû intervenir. Mais peut-être cherchent ils à en savoir plus sur l'arme d'Oeklos... Où peut-être considèrent-ils que c'est une guerre que les hommes de Sorcasard doivent gérer eux-mêmes. Il est aussi possible qu'ils ne sachent pas comment réagir face à cette menace, et restent passifs par couardise... Je ne sais pas.

Ces paroles n'étaient guère rassurantes, surtout venant de la part d'un mage. Depuis son enfance, Aridel avait appris à considérer les hommes de Dafashûn comme omniscients. L'aveu de l'un d'entre eux qu'ils pouvaient connaître la peur était terrifiant.

— Mais vous-même, n'avez vous pas une idée de ce que peut être l'arme qu'utilise Oeklos ?

— Une idée, peut-être, mais rien de précis. Je suis un agoblûnen, un mage guérisseur, et pas un spécialiste des armes. Je ne peux pas vous en dire beaucoup plus que ce que vous avez vu, à part peut-être que je suis certain que cette arme a été conçue par les Anciens. Ce n'est pas Oeklos qui l'a construite. Et, si ça peut vous rassurer, toutes les armes des Anciens ont leur parade, et celle-ci ne fait sûrement

pas exception. Il suffit juste de trouver cette parade.

Une lueur d'espoir peut-être ? Aridel savait qu'ils ne pourraient pas fuir éternellement. Si Oeklos décidait d'attaquer Setirelhen, ils seraient obligés de partir, mais où aller ? D'une manière où d'une autre Aridel devrait bien s'arrêter quelque part. Devrait-il se soumettre à l'autorité de l'envahisseur ? Ou aurait-il le courage de mourir au combat, et de mettre fin à sa souffrance ? Aridel s'allongea, et c'est sur cette sombre pensée qu'il ferma les yeux et s'endormit.

2.

Les cheveux de Shari volaient librement dans le vent. L'air avait une légère odeur iodée qui se mêlait au parfum du bois émanant du navire. Derrière la jeune femme, les claquements des voiles, les craquements des mâts et les cris de l'équipage se combinaient en une clameur qui faisait naître en Shari des sentiments qu'elle croyait avoir oublié.

Venant d'un pays qui était essentiellement un archipel d'îles, l'ambassadrice de Sûsenbal avait dès sa plus tendre enfance été en contact avec le monde de la mer et les navires. Étant une femme, elle avait cependant dû attendre sa nomination en tant qu'ambassadrice avant de prendre place pour la première fois à bord de l'un d'eux, afin de rejoindre le continent de Sorcasard.

Shari se souvenait avec émotion de ce premier voyage, le frisson de l'aventure qui l'avait saisi lorsque le navire avait quitté le port, laissant derrière lui la côte de Sûsenbal, un simple trait noir à l'horizon. En regardant le littoral d'Omirelhen disparaître de la même manière, un émoi similaire avait envahi la jeune fille. Ce sentiment d'excitation mêlé de peur n'était pas désagréable, et même si Shari savait au fond d'elle même qu'elle risquait peut-être sa vie, elle se laissa un moment baigner dans cette plaisante sensation.

— Envoûtant, n'est-ce pas ?

La voix qui avait parlé était celle du prince Sûnir. Il avait rejoint Shari sur la dunette de l'Odyssee, le trois mâts, navire amiral de la flotte d'Omirelhen, qui devait les mener à Sortelhûn.

— Votre altesse. Shari s'inclina respectueusement devant le prince d'Omirelhen.

— Je vous en prie, dispensons-nous des politesses. Je n'ai jamais trop apprécié tout ce formalisme. Appelez moi donc Sûnir.

— Très bien Sûnir, répondit la jeune femme avec un sourire. Dans ce cas, je serai Shari pour vous.

— A la bonne heure !

Le prince retourna le sourire de Shari et vint s'installer à côté d'elle, les coudes posés sur le bastingage. Tous deux observèrent pendant un moment la flotte d'Omirelhen. Le nombre de navires qu'avait mobilisé le royaume de la Sirène était impressionnant, et même espacés comme ils l'étaient, leurs voiles formaient comme une marée blanche qui semblait défier le ciel. Une telle armada pouvait réaliser l'impossible, pensa Shari, subjuguée.

— J'ai parfois du mal à réaliser que je suis responsable de tous ces hommes et navires, dit soudainement Sûnir. J'y ai été préparé depuis ma plus tendre enfance, mais le fardeau est plus grand que ce que j'avais imaginé. J'espère que je saurai me montrer à la hauteur de la tâche qui m'attend.

— Je n'ai pas de doute à ce sujet, Sûnir, répondit Shari. Cela ne fait pas longtemps que je suis en Omirelhen, mais j'ai déjà pu me rendre compte que son peuple est d'un courage peu commun. Et avec un commandant tel que vous, ils naviguent vers la victoire.

— Vous êtes gentille Shari, mais je ne partage pas cet optimisme. Même en admettant que le bouclier que vous avez activé fonctionne, il ne protège qu'Omirelhen. Une fois que nous aurons débarqué à Sortelhûn, nous serons sans défense face à la magie d'Oeklos. Et la meilleure armée du monde ne peut rien face au pouvoir des Anciens. Il est heureux que vous soyez venue, car nous aurons peut-être à négocier avec nos ennemis, et la diplomatie, vous l'aurez peut-être constaté, n'est pas mon point fort.

— Si cela arrive, je suis sûre que ce sera après une brillante victoire d'Omirelhen.

— Peut-être bien, dit Sûnir songeur. Mais excusez-moi, je dois partir. L'amiral Omasen m'attend pour définir l'organisation de la

flotte. J'ai beaucoup apprécié cette petite conversation, et si vous le souhaitez, nous pourrions la poursuivre ce soir à dîner. Car vous êtes bien sûr invitée à la table des officiers, si vous ne craignez pas la compagnie de mes hommes.

— Ce sera avec plaisir, Sûnir, répondit Shari.

— A ce soir, donc !

Le prince s'en alla comme il était venu, disparaissant par l'escalier qui menait à sa cabine. Shari n'avait pas voulu le montrer à Sûnir, mais elle partageait en son for intérieur les doutes du jeune prince. L'armée qu'ils allaient affronter était composée pour partie de redoutables guerriers Sorcami, appuyés par une arme dont les Omirelins ne savaient pratiquement rien. L'entreprise était risquée. Mais elle était nécessaire, pour éviter que la moitié de Sorcasard ne tombe aux mains d'Oeklos.

*

* *

L'Odyssée, l'un des plus grands vaisseaux de lignes de la flotte d'Omirelhen, disposait de trois ponts. C'est sur le pont du milieu, à l'arrière du navire, que se situait la salle à manger des officiers supérieurs. Du moins était-ce une salle à manger lorsque le navire n'était pas en combat. Lorsque le branle-bas était annoncé, les menuisiers enlevaient en effet les panneaux de bois cloisonnant la salle pour permettre le passage des canons défendant l'arrière du navire.

La salle était bien éclairée, baignée dans la lumière qui traversait la baie vitrée se trouvant à l'arrière du navire. La table qui y avait été disposée était amplement garnie, remplie de victuailles digne de la table du roi. Rien n'était trop beau pour l'héritier de la couronne, pensa Shari.

Sûnir était bien entendu assis en bout de table. A côté de lui, assis l'un face de l'autre, se trouvaient Shari et l'amiral Omasen. Ensuite venait Melfas Losoram, capitaine de l'Odyssée, accompagné de ses lieutenants. L'Odyssée, disposant d'un équipage de près de quatre cents hommes, en comptait huit, dont deux étaient restés de quart.

C'est donc neuf personnes qui se trouvaient autour de la table. Le regard de beaucoup de ces hommes était porté sur Shari. Elle était la seule femme à bord, et l'ambassadrice savait que son aspect était loin de laisser indifférente la gent masculine. Malgré cela, lorsque Sûnir, l'officier le plus haut gradé, donna le signal du repas, tous se concentrèrent sur leurs assiettes, impatients de goûter les mets qui leur étaient présentés.

Le début du repas fut calme, mais l'alcool délia vite les langues, et bientôt les discussions se firent plus animées. Chacun parlait de toutes sortes de choses, des techniques nautiques aux mérites des diverses provinces d'Omirelhen. Tous, cependant, semblaient éviter le sujet de la guerre et les épreuves qui les attendaient. Shari ne pouvait s'empêcher de noter la tension qui habitait certains de ces hommes. Leur jovialité apparente n'était probablement qu'un masque qui cachait la peur qui les habitait.

La nuit finit par tomber, et à la lueur des chandelles que les matelots responsables du service avaient allumées, les convives quittèrent progressivement la table. Bientôt Shari se retrouva seule avec le prince Sûnir.

— Que diriez-vous, Shari, d'une promenade nocturne ? Après ce copieux repas, j'ai besoin de me dégourdir les jambes. Et votre compagnie me serait infiniment plus agréable que la solitude.

Shari se rendit compte qu'elle avait espéré cette invitation pendant presque toute la soirée. Les bonnes manières du jeune prince et surtout le regard qu'il lui portait étaient loin de la laisser indifférente.

— Avec plaisir, Sûnir, répondit-elle donc avant de suivre le prince sur le pont supérieur du navire.

3.

Il fallut cinq jours à Domiel et Aridel pour rejoindre Omirkin, capitale du royaume de Setirelhen. Domiel était un compagnon agréable, et son naturel jovial rendait le voyage bien plus supportable à Aridel que s'il avait été seul.

Ainsi, lorsqu'ils arrivèrent en vue des remparts d'Omirkin, l'humeur d'Aridel s'était considérablement améliorée, et il n'était pas aussi pessimiste qu'à l'habitude sur son avenir.

Omirkin avait été construite autour du fleuve que les Setirelins nommaient le Losurin, et qui était la voie d'eau la plus importante du pays. La cité, bâtie sur les ruines d'une antique ville Sorcami, avait été fondée pendant les heures de gloire de l'empire de Dûen, et il était clair que la volonté de ses architectes avait été de créer une copie de Dûenhin. Presque tous les bâtiments étaient faits de pierre blanche, et certaines colonnades étaient même faites en marbre, probablement importé d'Erûsard. La porte Est de la ville était même surmontée d'un arc de triomphe à la gloire de l'empire. Les inscriptions en avaient été effacées, probablement après que le royaume de Setirelhen eut obtenu son indépendance, mais l'influence impériale se faisait encore sentir sur Omirkin.

Contrairement à Telmar, la guerre semblait peu avoir affecté l'activité de la ville, bien au contraire. Les rues d'Omirkin étaient encombrées de passants, de chariots transportant leurs biens au marché de la ville, et de vendeurs à la sauvette essayant par tous les moyens d'écouler leurs marchandises douteuses.

Aridel et Domiel avaient du mal à circuler dans cette foule. Le contraste avec ce qu'ils avaient connu les semaines précédentes était saisissant. La vie à Omirkin continuait comme si de rien n'était. Était-ce une démonstration de la bravoure de ses habitants, ou juste de l'inconscience ?

Aridel n'avait visité Omirkin qu'une seule fois auparavant, et Domiel ne connaissait absolument pas la ville. Ils entrèrent donc, faute de savoir où aller, dans la première auberge qu'ils trouvèrent.

L'endroit était bondé. Aridel dut jouer des coudes pour s'approcher du bar où se trouvait l'aubergiste, un homme à l'allure carrée et aux manières bourruées.

— Oui, qu'est-ce que ce sera ? demanda-t'il d'un air ennuyé.

— Mon compagnon et moi cherchons un endroit où dormir pour la nuit. Auriez-vous des chambres de libres ? demanda Aridel.

— Ouais, il m'en reste une avec deux plumards. Ce sera deux écus par nuit, payable d'avance.

Aridel déposa deux pièces sur le comptoir. Il soupesa sa bourse avant de la refermer. Le pécule que Domiel et lui avaient mis de côté commençait à s'amoinrir. Ils ne pourraient pas continuer à vivre longtemps sur leur solde de l'armée de Sortelhûn. Il allait rapidement falloir qu'ils trouvent du travail. Mais chaque chose en son temps. Les deux compagnons suivirent l'aubergiste qui les mena à leur chambre.

La pièce était petite, mais les lits avaient l'air propre, et c'était tout ce que demandait Aridel. Il y avait même une petite salle d'eau où les deux compagnons purent se laver, ainsi que leur linge. C'est donc parfaitement rafraîchis et de bonne humeur que le mercenaire et le mage redescendirent dans la salle commune, deux heures plus tard. L'endroit était toujours aussi plein, mais la plupart des clients se serraient autour d'une scène où un jeune homme exécutait des tours de passe-passe.

Aridel et Domiel s'assirent à une table non loin de la scène et commandèrent à manger. Le repas était simple : du pain, du jambon et un peu de fromage, mais tenait bien au corps, surtout arrosé de la fameuse bière d'Omirkir, réputée dans tout Sorcasard. Aridel se sentait détendu comme il ne l'avait plus été depuis longtemps, et il relégua ce soir-là ses pensées de guerre au second plan.

Le jeune homme qui faisait la démonstration de ses talents de magicien quitta au bout d'un moment la scène. Il fut alors remplacé par un groupe de musiciens accompagnés d'une jeune fille. Les hommes se mirent à jouer un rythme entraînant tandis que la jeune fille, loin d'être vilaine à regarder, commençait une danse endiablée. Tout autour, nombre de clients s'étaient aussi mis à danser en tapant des pieds et en battant des mains. Aridel, que la bière avait rendu plus que joyeux, ne put s'empêcher de les rejoindre, et, pris dans la danse, oublia tout ce qui se trouvait autour de lui.

Ce n'est que tard dans la nuit que le mercenaire, aidé de Domiel, rejoignit sa chambre et se coucha, plongeant dans un sommeil sans rêves.

*
* * *

Le lendemain la dure réalité s'imposa de nouveau à Aridel. Le mercenaire fut en effet réveillé par le son clair et entêtant des cloches du beffroi d'Omirkîn. Domiel était déjà debout, et observait à la fenêtre l'animation de la rue.

— Que se passe-t'il ? demanda Aridel en guise de salut.

— Je l'ignore, répondit le mage mais cela fait bien dix minutes que ces cloches sonnent à tout va. Tout le monde à l'air de se diriger vers le beffroi. Nous devrions peut-être y aller aussi.

— Oui, ce serait plus sage, dit Aridel. Donnez-moi juste un instant.

Dix minutes plus tard, les deux compagnons étaient dans la rue. Les cloches continuaient à sonner, et, se guidant à leur son, le mercenaire et le mage se dirigèrent vers le beffroi. Une foule immense était déjà rassemblée sur la place entourant la haute tour. Devant cette dernière se tenait un héraut, qui semblait attendre pour lire son message. Après dix minutes supplémentaires, les cloches se turent soudainement, et le héraut se mit à énoncer d'une voix claire.

— Oyez, oyez, citoyens d'Omirkîn ! Par ordre de sa majesté, le roi Bleatel, huitième du nom, le royaume de Setirelhen est entré en guerre avec le royaume de Sortelhûn, tombé aux mains du baron Oeklos de Fisimhen.

Une clameur parcourut la foule, mais le héraut continua, imperturbable.

— Les vaillantes troupes des marquis de Thûliaier, d'Omerif et d'Idershel ont déjà pénétré en Sortelhûn, et, s'il plait à Erû, elles arrêteront l'avance du baron Oeklos, le repoussant jusqu'à l'Ikrin. Cependant dans le cas improbable où nos soldats viendraient à être vaincus, il appartient au roi d'assurer la protection de la marche de Setirelhen, privée de ses défenseurs. Sa majesté appelle donc tout homme sachant se battre à prendre les armes. Les volontaires devront se rendre au palais royal où leur seront remis armes et équipement. Ils devront ensuite rejoindre la marche selon les ordres qui leur auront

été donnés. Le roi compte sur ses courageux sujets pour défendre Setirelhen. Il espère que vous serez nombreux à répondre à son appel.

Le héraut se tut, et sa voix fut remplacée par le brouhaha d'innombrables conversations. Aridel, quant à lui, ne dit pas un mot. Il regarda juste Domiel, et l'expression du mage lui confirma qu'il était arrivé à la même conclusion que lui. Ils partiraient pour la marche de Setirelhen. Silencieusement, tous deux se dirigèrent vers le palais royal de Setirelhen, prêts à repartir à la guerre.

4.

Le début de la traversée vers Sortelhûn parut très agréable à Shari. Elle avait le temps, en journée, d'en apprendre plus sur les royaumes de Sortelhûn et de Setirelhen, lisant avec avidité les livres et traités que lui avait confiés Redam Nidon avant son départ. Et le soir, elle appréciait particulièrement ses conversations avec le prince Sûnir, qui, au fur et à mesure que les journées passaient, devenaient de plus en plus intimes. Le prince souhaitait en savoir toujours plus sur la vie de la jeune femme, son enfance à Sûsenbal et sa vie à Niûsanif.

Un soir, alors qu'ils étaient tous deux installés à la dunette arrière, à écouter le clapotis de l'eau, Sûnir demanda à Shari.

— Vous qui avez connu les représentants de nombreux pays, que pensez-vous de notre famille, la maison de Léotel ?

C'était une question étrange, mais le prince avait un peu bu, et Shari tenta d'y répondre le mieux qu'elle put.

— Je ne connais pas bien votre sœur, la princesse Delia, mais de ce que j'ai pu constater, votre père et vous êtes parmi les dirigeants les plus responsables que j'ai jamais connus. La plupart des sénateurs de Niûsanif ne vous arrivent pas à la cheville. Votre premier souci est pour votre peuple et vos hommes, et pas vous-même. C'est une qualité que je n'ai vu chez personne d'autre à ce niveau de pouvoir et...

Shari dut s'interrompre. A sa grande surprise, le prince Sûnir avait posé ses lèvres contre les siennes, dans un élan imprévisible. Il

s'était aussitôt reculé, comme surpris de son audace.

— Excusez-moi... commença le prince.

Mais Shari, une fois le premier moment de stupeur passé, avait réalisé qu'elle désirait tout autant le prince que lui la désirait, et dans un mouvement aussi brusque que le sien, l'embrassa à son tour.

Le reste fut comme un rêve. Shari, elle ne savait comment, se retrouva nue dans la cabine de Sûnir, et, dans la couche du jeune prince, elle passa la nuit la plus agréable qu'elle avait connue depuis son départ de Sûsenbal. En s'endormant, elle se dit dans un soupir que parfois le malheur pouvait créer le bonheur...

*
* *

Shari fut réveillée par un bruit de tambour. Et bientôt elle entendit le bruit de marteaux de menuisiers. Des matelots étaient en train d'enlever les panneaux de la cabine de Sûnir. Instantanément, elle se leva et passa une robe par dessus sa peau nue. Sûnir était déjà debout, et enfilait sa lourde ceinture, sur laquelle était accrochée son épée. A la grande surprise de Shari, l'amiral Omasen entra alors sans frapper dans la cabine. Il parut surpris d'y voir Shari, mais la présence de la jeune femme était apparemment le cadet de ses soucis.

— Bonjour votre altesse, dit-il, s'adressant à Sûnir. Les vaisseaux de tête ont repéré une flotte de navires se dirigeant vers nous. Ils dénombrent près de quarante navires, mais ils se peut que certains soient hors de vue. Tous nos bâtiments ont ordonné le branle-bas de combat.

— Oeklos ? demanda Sûnir.

— Très probablement, acquiesça l'amiral. Il est fort peu probable que les Sorteluns ou Setirelhen disposent d'une flotte de cette importance dans la mer d'Omea.

— Très bien amiral, laissez-moi deux minutes, et je vous rejoins dans la salle de guerre.

— Bien altesse.

Omasen s'en alla comme il était venu. Sûnir se tourna alors vers Shari.

— Voici venu le grand moment de notre première bataille Shari. J'aurais préféré qu'elle se déroule sur terre, mais la guerre est ainsi. Je pense que tu devrais ...

— Ne me dis pas d'aller me terrer dans ma cabine, répondit la jeune femme. J'ose espérer que tu me connais mieux que cela à présent. Que puis-je faire pour me rendre utile ?

Sûnir regarda Shari avec une certaine fierté dans le regard et sourit.

— Je n'en attendais pas moins de toi. Je pense que le chirurgien de bord aura rapidement besoin d'aide si nous avons à combattre. Si tu te sens prête à lui prêter main-forte, je pense que cela nous sera utile.

— Très bien, amiral, dit Shari, rendant son sourire au jeune prince.

Sûnir planta un baiser sur les lèvres de la jeune femme avant de quitter à son tour la cabine, laissant Shari seule.

Partout des bruits de pas ébranlaient les ponts, et lorsque les menuisiers retirèrent les panneaux de la cabine de Sûnir, Shari vit que tout le monde se tenait déjà prêt au combat. Tous les matelots étaient à leur poste, trois autour de chaque canon, en attente des ordres de leur maître d'artillerie. Déjà, d'autres hommes apportaient les petits canons de poursuite qui avaient leur place à l'arrière du navire.

Rapidement Shari quitta donc ce qui avait été la cabine de Sûnir pour se diriger vers les ponts inférieurs, où se trouvait l'infirmier du navire.

Elle y trouva Grefil Fosûn, le chirurgien du bord, en train d'installer ses instruments après les avoir soigneusement cautérisés à la flamme d'une bougie.

— Maître chirurgien, dit la jeune femme, je suis venue, sur ordre du prince Sûnir, vous prêter mon concours.

L'homme la regarda d'un air étonné, mais, continuant toujours son travail de nettoyage, finit par dire :

— Dans ce cas, bienvenue à l'infirmierie, madame. Je vous préviens que ce que vous risquez de voir ici si nous combattons n'est pas pour les cœurs tendres. J'espère que la vue du sang ne vous rend pas malade.

— Non, mentit Shari (elle n'avait bien entendu jamais été dans une telle situation). Je vous aiderai du mieux que je peux.

— Parfait, dit le chirurgien. Pour le moment nous ne pouvons qu'attendre.

Shari s'assit donc sur un baril, sentant l'anxiété monter en elle alors que l'Odyssée continuait à se préparer au combat.

5.

Le palais royal de Setirelhen était la perle dont la ville d'Omirkin n'était que le brillant écrin. Plus de deux siècles auparavant, à l'époque où Setirelhen se nommait encore Omirelhen Nord, l'édifice avait été la résidence des Grand-Ducs, représentants suprêmes de l'autorité de l'empire de Dûen en Sorcasard.

Lorsque Setirelhen avait obtenu son indépendance, le palais était devenu le centre administratif du royaume, l'endroit où demeurait le roi. Il n'avait cependant rien perdu de sa splendeur, et, si ses toits de cuivre avaient verdi, l'éclat de ses tours blanches était toujours aussi éblouissant.

Domiel et Aridel n'eurent cependant pas le temps de visiter ses innombrables salles, dont on disait que la splendeur n'avait aucune rivale en Sorcasard. Ils furent conduits, comme les nombreux autres volontaires qui avaient choisi de prendre les armes, vers l'esplanade centrale, une enclave de marbre et de verdure surplombée par le dôme de la chambre du conseil, et entourée par de magnifiques allées dont les colonnades soulignaient la grandeur.

Une rangée d'officiers de l'armée royale attendait les nouveaux arrivants. Un par un ces derniers se voyaient remettre l'uniforme standard de Setirelhen, une simple tunique de couleur rouge surplombée d'une armure de cuir bouilli portant les armes de Setirelhen : la voile et l'ancre. Les hommes qui étaient venus avec leurs

armes étaient autorisés à les garder, mais on procurait à tous une lance à la pointe aiguësée, symbole de l'infanterie setireline. Un officier inscrivait dans un registre les noms des volontaires, puis les hommes étaient regroupés dans trois zones séparées situées au fond de l'esplanade, attendant les ordres.

Les volontaires étaient nombreux, bien plus que ce qu'aurait imaginé Aridel pour un pays qui ne tenait pas en grande estime l'autorité de son roi. Il fallut donc attendre un long moment avant que toutes les recrues aient été enregistrées. L'après midi était déjà bien avancé quand enfin un officier s'adressa aux nouveaux soldats de Setirelhen.

"Soldats ! Je suis le colonel Mesaris, commandant la garde royale. J'ai été chargé de vous informer de vos affectations. Vous avez été séparés en trois bataillons de sept cents hommes chacun. Le premier bataillon, à ma gauche, devra sous les ordres du capitaine Wikan, se rendre à Idershel. Le second bataillon, au centre, commandé par le capitaine Orelû, sera chargé de la défense d'Omerif. Et enfin le troisième bataillon, à ma droite, dirigé par le capitaine Omanir, protégera la ville de Thûliaer. D'autres bataillons mobilisés dans toutes les provinces du royaume vous rejoindront sûrement en cours de route. Je n'ai pas besoin de vous souligner l'urgence et l'importance de votre mission. Votre travail consiste à assurer la défense de Setirelhen alors que nos vaillantes armées se battent en Sortelhûn. Nous ne pouvons nous permettre aucun délai. Vous partez donc tout de suite. Ceux d'entre vous qui ont besoin de s'entraîner devront le faire en chemin. Allez, et qu'Erû vous garde."

Court mais précis. Un vrai discours de militaire comme les appréciait Aridel. Le mercenaire et son compagnon se trouvaient dans le régiment de Thûliaer, et, ramassant leurs affaires, ils se préparèrent à partir.

*
* *

Le voyage vers Thûliaer dura près de vingt jours. La route menant d'Omirkir vers cette ville située aux portes de la péninsule d'Orideta

passait par toutes les cités de la marche. Aridel et Domiel durent donc passer par Idershel et Omerif avant d'arriver à leur destination.

Enfin, à l'aube du vingt-et-unième jour, ils aperçurent avec soulagement l'ombre des fortifications de la cité, se dessinant par dessus la masse sombre de la mer d'Omea.

Thúliaer était, en comparaison d'Omirkir, une petite ville, même si son activité portuaire avait autrefois été importante. Son intérêt était cependant plus stratégique qu'économique, car la ville commandait l'accès terrestre et maritime à la péninsule d'Orideta. Elle était donc un point de passage obligé pour toute armée souhaitant se rendre maître de Setirelhen, et, en temps normal, l'un des endroits les mieux défendus du royaume. Sa proximité avec Sortelhûn lui avait d'ailleurs parfois valu le nom de Sortelhûgat, la "porte de Sortelhûn", particulièrement lors des guerres d'indépendance.

Lorsque le régiment d'Aridel et Domiel arriva, cependant, la garnison de la ville était extrêmement réduite. Les recrues d'Omirkir n'eurent donc le droit à aucun temps de repos, et se mirent immédiatement au travail, pourvoyant les divers postes de défense de la ville.

Deux jours après leur arrivée, Aridel et Domiel commençaient déjà à s'installer dans une routine monotone. Domiel avait proposé ses services aux autorités en tant que médecin, et s'était vu confier la responsabilité d'une petite infirmerie. Il avait cependant peu à faire car les hommes de l'armée étaient jeunes et en bonne santé. Aridel, quant à lui, avait déjà fait démonstration de son habileté à l'épée, et son statut de vétéran de la bataille de l'Ikrin lui avait valu, comme à Sortelhûn, le grade de sergent. Il faisait donc des rondes régulières sur les remparts de la ville, mais l'ennui commençait à le guetter.

Jusqu'à ce que retentissent, ce jour-là, les cloches de la ville. L'appel mit immédiatement les sens d'Aridel en alerte. Il ne pouvait pas quitter son poste, mais il envoya l'un des jeunes soldats qu'il dirigeait aux nouvelles. Le jeune homme revint rapidement, et c'est essoufflé qu'il dit à son sergent :

"Les troupes des marquis sont tombées! Elles ont été décimées alors qu'elle tentaient de franchir l'Ikrin. On ne sait même pas ce

que sont devenus les marquis !"

La nouvelle frappa Aridel de plein fouet. Il s'y était attendu, mais avait tout de même espéré vainement la victoire des troupes de Setirelhen. L'annonce de leur défaite ne pouvait signifier qu'une chose : il ne restait plus aucun rempart entre les armées du baron Oeklos et Thûliaer...

6.

La salle de guerre de l'Odyssée était située à l'arrière du navire, juste au dessus du gouvernail. C'était là que se regroupait l'état-major de la flotte d'Omirelhen, et Sûnir y avait passé le plus clair de la traversée. Une grande table sur laquelle était posée une carte de la zone de combat remplissait la pièce. Sur cette carte étaient posées de petites pièces de bois de différentes couleurs, représentant les forces en présence. Omasen et ses aides de camps (que l'on nommait parfois vice-amiraux) étaient en train de commenter avec animation la carte. Sûnir les interrompit dès son arrivée :

— Quelle est la situation, amiral ?

— D'après les signaux des vaisseaux de tête, nous sommes certains que les navires ennemis ont déjà formé leur ligne de bataille. Ils sont prêts à nous recevoir, mais nous avons l'avantage du vent, qui nous permet de manœuvrer à notre guise. La question est : comment allons-nous engager l'ennemi ?

— Avons-nous une estimation plus précise des forces en présence ?

— Nous avons pu dénombrer une quarantaine de navires dont la plupart semblent légèrement plus petits que les nôtres. Ceci nous donnerait théoriquement l'avantage numérique avec nos cinquante vaisseaux. Nous devons cependant nous méfier car nombre de nos bâtiments, une vingtaine au moins, ne sont guère plus que des transports à la capacité offensive limitée.

— Et que préconisez-vous, Lionel ?

— Pour moi, répondit l'amiral, nous devons pousser notre avantage au maximum. Si nous formons une ligne de bataille, nous risquons de subir de lourdes pertes, même en cas de victoire. Il me pa-

rait plus sensé d'adopter une formation en triangle, la pointe dirigée vers l'ennemi. Les bords du triangle seraient formés de nos navires les mieux équipés, comme l'Odyssee. Au centre, les transports de troupe seraient ainsi protégés du feu ennemi. Il nous suffirait alors de foncer vers l'ennemi en profitant du vent favorable pour briser sa ligne et semer la panique dans ses rangs, avec, normalement, des pertes minimales de notre côté. Nous pourrions alors l'encercler et le détruire.

Le prince réfléchit un moment en regardant la carte avant de répondre à son amiral.

— Un plan audacieux, amiral, mais je vais m'en remettre à vos années d'expérience de la flotte. Vous avez mon approbation pour le mettre en œuvre. Quant à moi, ma place est la haut.

Omasen regarda le prince avec surprise.

— Sur le pont supérieur ? Vous n'y pensez pas, altesse ! L'Odyssee risque de rapidement se retrouver sous le feu ennemi et vous seriez en danger, protesta l'amiral.

— Quel piètre général je ferais si je ne partageais pas le risque que prennent mes hommes. Cette décision n'est pas ouverte à discussion, amiral. Donnez les ordres aux navires de se mettre en formation, l'Odyssee en tête, et je mènerai Omirelhen au combat !

Ne laissant pas à son amiral le temps de répliquer, le prince Sûnir quitta la salle de guerre et remonta sur le pont supérieur.

*

* *

Il n'y avait à présent plus aucun navire devant l'Odyssee, plus rien entre le bâtiment et la forme sombre des vaisseaux d'Oeklos qui se rapprochait dangereusement. Toute la flotte d'Omirelhen se trouvait derrière son vaisseau amiral, formant, comme l'avait voulu Lionel Omasen, un triangle aux bords mortels.

Le drapeau de la sirène flottait dans le vent, réchauffant comme il ne l'avait jamais fait le cœur de Sûnir. Le capitaine Losoram se

tenait aux côtés du prince, observant l'ennemi à l'aide de sa longue vue.

— Nous devrions être à portée d'ici une dizaine de minutes, alteesse, informa l'officier.

— Parfait, je vais m'adresser à vos hommes, si vous le permettez, capitaine.

— Je vous en prie, alteesse.

Le prince se rapprocha alors du bord de la dunette, et, du haut de cette position privilégiée se mit à crier.

— Omirelins ! Je sais déjà qu'il n'y a parmi vous aucun lâche que la peur empêchera de faire son devoir. Aujourd'hui nous affrontons un ennemi comme nous n'en avons jamais connu. Un être dont la magie a conquis le cœur des Sorcami et le royaume de Fisimhen. Mais dans sa soif de pouvoir, le baron Oeklos a oublié une chose : la flotte d'Omirelhen !

Une série de vivats et d'applaudissement se fit entendre. Lorsqu'ils se furent calmés, le prince reprit.

— Jamais Omirelhen n'a connu la défaite en mer, et ce n'est pas aujourd'hui que nous allons commencer. Grâce à Erû, nous vaincrons encore une fois, et nous montrerons à Oeklos que jamais les mers de Sorcasard ne lui appartiendront. Qui est avec moi ?

Les vivats retentirent de nouveau, encore plus fort. Le prince enfila alors son casque doré orné du symbole de la sirène et sorti son épée de son fourreau, la levant vers le ciel. Il cria, dans un geste de défi :

— Sus à l'ennemi !

Ce cri sembla repris par tout l'équipage, et même le capitaine Losoram, qui avait également tiré son épée au clair, le proféra.

Les navires d'Oeklos étaient à présent parfaitement visibles, et on distinguait même leurs équipages s'affairant sur le pont. Alors que Sûnir observait ces bâtiments au pavillon noir orné d'un serpent, il vit le flanc du navire le plus proche, tourné en direction de l'avant de l'Odyssee, s'illuminer.

Quelqu'un cria : "Couchez-vous !"

Tous s'exécutèrent, et à peine Sûnir eût-il atteint le sol qu'il entendit le violent sifflement de projectiles passant au dessus de lui. Certains vinrent s'encaster dans le pont en une explosion de copeaux de bois, d'autres atteignirent les hommes les moins rapides, les fauchant au passage.

Le tout s'était déroulé en une fraction de seconde. Sûnir et le capitaine se relevèrent rapidement, constatant les dégâts. De nombreux cordages avaient été arrachés et le pont était abîmé, mais les mâts étaient intacts, et les pertes semblaient minimales.

L'Odyssée continuait à se rapprocher des navires ennemis, et arrivé à une centaine de toise du plus proche vaisseau, le capitaine ordonna :

— Paré à tirer !

Instantanément, les artilleurs se mirent à charger leurs canons de lourds boulets. Une fois prêt, le capitaine ordonna, relayé par ses lieutenants.

— Visez !

Les canons pointèrent tous en direction des navires ennemis les plus proches. Tous semblaient frémir, attendant le dernier ordre du capitaine :

— Feu !

Ce fut comme si Erû lui-même avait décidé que le tonnerre devait frapper. Tous les canons s'illuminèrent d'un seul tenant, en un grondement assourdissant. L'Odyssée venait de faire preuve de sa puissance de feu, et l'épaisse fumée qui se dégagea de ses flancs était le témoin de ce terrible pouvoir.

Au loin, les premiers navires ennemis accusèrent le coup. Le plus proche avait perdu un mât et s'il s'apprêtait à riposter, il en fut pour ses frais.

Les vaisseaux d'Omirelhen situés derrière l'Odyssée avaient décidé eux aussi d'engager le combat, et leurs canons faisaient des ravages dans la ligne ennemie, qui commença à se briser, exactement comme l'avait prévu Lionel Omasen.

Bientôt, le triangle formé par la flotte d'Omirelhen se scinda en deux, débutant la manœuvre d'encerclement planifiée par l'amiral.

La véritable bataille allait commencer...

Chapitre 7

Vent

1.

Les blessés affluaient. Au premier homme qui était arrivé, le bras à moitié arraché par un boulet de canon, la nausée avait saisi Shari. La jeune femme s'était cependant ressaisie, se forçant à affronter les cris de douleur du blessé. Elle avait assisté les hommes qui le transportaient afin de poser le matelot hurlant sur la table du chirurgien. Il avait ensuite fallu le tenir pendant que ce dernier opérait, l'amputant de son bras.

A la fin de l'opération, Shari avait dû se retourner pour vomir. Elle n'avait cependant pas eu le temps de réfléchir à ce qu'elle venait de voir, car déjà d'autres hommes aux blessures toutes plus horribles les unes que les autres arrivaient.

A présent la salle était remplie de patients hurlant ou gémissant. L'odeur du sang et de l'alcool qu'utilisait le chirurgien pour désinfecter les plaies était omniprésente. Certains blessés arrivaient dans un tel état que même Shari savait qu'on ne pouvait rien faire pour eux. C'était le cas du jeune garçon à qui Shari était en train de donner de l'eau. Il avait le ventre déchiré par des éclats de bois, et sa

bouche était remplie de sang. Il n'avait même plus la force de crier. Et il n'était qu'un parmi tant d'autres...

Devant tant de malheur, Shari ne pouvait retenir les larmes qui dégoulinèrent sur ses joues, se mêlant au sang qui tachait sa robe. Elle s'était préparée à affronter la douleur des autres, mais n'aurait jamais pu imaginer une scène si horrible. Une telle souffrance était inhumaine. Pourquoi infliger cela à de si jeunes gens ? Tant de vies gâchées !

Grefil Fosûn opérait à tour de bras. Dans la mesure du possible, il essayait de recoudre les plaies les moins sévères, mais devait souvent recourir à l'amputation. "C'est pour éviter la gangrène", disait-il à ses patients, traumatisés à l'idée de perdre un membre.

L'une des tâches de Shari était d'ailleurs de vider de temps à autres le seau où les jambes et bras ainsi coupés s'entassaient. Elle le faisait en détournant le regard, consciente de l'horrible réalité de ce qu'elle transportait.

Ceux qui descendaient vivants de la table du chirurgien étaient cependant les plus chanceux. Certains cessaient de bouger avant même la fin de l'opération. Grefil Fosûn, soucieux de passer à son patient suivant, les faisait alors tomber d'un geste sec, jusqu'à ce que des matelots, et parfois Shari elle-même le débarrassent de ces encombrants cadavres.

Au dessus de l'infirmierie, la bataille continuait à faire rage. Le bruit des canons avait retenti pendant près d'une demi-heure avant de se calmer. Il y avait alors eu un choc qui avait ébranlé le navire, et les blessés, déjà nombreux, avaient commencé à arriver en plus grand nombre, certains portant des blessures à l'arme blanche.

"Il y a eu abordage," avait annoncé le chirurgien. "A présent les combats font rage au dessus de nous. Si les combattants ennemis parviennent jusqu'à nous, nous saurons que nous avons perdu."

Des paroles qui n'étaient guère faites pour rassurer Shari. Elle pensa à Sûnir, qui devait probablement se trouver au milieu de toute cette mêlée. Sa plus grande crainte était de le voir arriver dans l'infirmierie, arborant des blessures similaires à celles des malheureux qui étaient déjà là.

Alors qu'elle ruminait ces sombres pensées, occupée à bander la plaie béante d'un homme blessé à la jambe, un matelot vint crier :

"Nous avons besoin d'hommes valides ! Il y a des blessés à transporter, là haut !"

Quelques uns des patients parmi les moins touchés tentèrent de se lever, mais leurs blessures étaient tout de même trop importantes. Dans un élan de courage, Shari réalisa que c'était à son tour de monter sur le pont supérieur. Sans réfléchir, elle déchira le bas de sa robe afin d'obtenir une plus grande mobilité, et, enjambant les blessés, monta à la suite du matelot.

*
* *

Un chaos indescriptible régnait sur le pont supérieur. Une épaisse fumée à l'odeur de poudre piquait le nez de Shari et lui bloquait la vue. Partout elle entendait le tintement de métal contre métal si caractéristique des combats à l'arme blanche. Ce tintement était cependant couvert par les gémissements d'hommes blessés, mais aussi par les cris de ceux qui combattaient encore.

L'Odyssée était tout près d'un navire ennemi, et des grappins reliaient les deux bâtiments. Shari ignorait si les combats se déroulaient sur l'Odyssée ou sur le vaisseau de Fisimhen, et cela ne la concernait que peu. Elle avança sur le pont, cherchant des hommes à secourir.

— Madame... aidez... moi... gémit une voix à côté d'elle.

Shari se baissa et vit un jeune mousse qui ne pouvait pas avoir plus de douze ou treize ans. Son visage était balafre d'une horrible blessure, qui lui avait arraché l'œil droit. Il semblait avoir perdu beaucoup de sang. Shari prit sa gourde et tenta de lui donner à boire, répétant, comme pour se convaincre elle-même :

— Ça va aller, mon petit...

Tenant le jeune garçon par les épaules, elle pouvait cependant voir la vie le quitter peu à peu. Et lorsqu'elle sentit le petit corps devenir inerte entre ses mains, elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

Elle devait se ressaisir, peut-être pourrait-elle sauver d'autres matelots, moins gravement atteints ? Alors que Shari tentait de se relever, le regard encore trouble, elle entendit comme un gigantesque cri de joie, poussé par des voix proches d'elle :

— Omirelhen nite !¹

Était-ce la fin de la bataille ? Ce massacre infernal était-il terminé ? Mais même si c'était le cas, pourrait-elle un jour oublier ce qu'elle venait de voir ?

2.

La manœuvre d'encerclement voulue par l'amiral Omasen avait fonctionné. Mais le plus dur restait à faire. Les navires d'Oeklos étaient isolés et cernés, mais ils ne se rendraient pas sans résistance. Et c'était là que le courage de chacun allait compter.

Les canons crachaient leurs boulets sans s'arrêter, d'un côté comme de l'autre. Le sifflement des projectiles était devenu presque continu, les pertes qu'ils infligeaient terribles. Pas assez, cependant, pour faire reculer le capitaine Losoram, dont Sûnir admirait le calme et la détermination. Le capitaine agissait avec l'expérience que seules des années de combat naval pouvaient donner à un homme.

"La barre à droite toute !" ordonna-t'il au navigateur. "Nous allons éperonner ce navire qui nous nargue ! Préparez les grappins !" lança le capitaine à ses lieutenants présents sur le pont.

Éperonner le navire ? C'était un stratagème audacieux et risqué, pensa Sûnir. Mais la marine d'Omirelhen en avait fait sa spécialité, et les inexpérimentés marins de Fisimhen, ne s'y attendraient clairement pas.

Le flanc du bâtiment ennemi se rapprochait peu à peu de la proue de l'Odyssee. Sûnir pouvait distinguer les traits des matelots de Fisimhen, visiblement horrifiés par ce qui arrivait sur eux.

"Préparez-vous pour le choc !" ordonna le capitaine Losoram.

1. Omirelhen victorieux !

Sûnir s'agrippa au bastingage, prêt à tout. Au moment de l'impact, il sentit le bois vibrer sous ses mains et ses pieds, et dût appliquer toute sa force pour ne pas tomber.

"Lancez les grappins !" cria le capitaine, l'épée à la main.

Instantanément, les lourdes griffes de métal, tirant derrière elles une corde furent jetée par dessus bord, sur le pont du navire ennemi, qui se trouvait à moins de dix toises². Elles accrochèrent le bois tendre du pont et s'y fichèrent, reliant les deux bâtiments par une passerelle de corde.

"A l'abordage !" hurla le capitaine Losoram, utilisant l'un des grappins pour aller sur le navire de Fisimhen.

"Sus à l'ennemi !" cria Sûnir, suivant le capitaine dans la bataille.

Le jeune prince se retrouva alors au milieu d'ennemis bien décidés à le mettre en pièce. Il maîtrisait cependant plus que correctement le maniement de l'épée, contrairement à ses assaillants, et le premier qui se jeta sur lui se vit en un geste rapide raccourci d'une tête.

Les autres hommes marquèrent une pause, laissant à Sûnir le temps d'attaquer le plus proche et de l'embrocher avant que ce dernier n'aie pu réagir.

Grisé par ces deux victoires, Sûnir se sentit pris d'une espèce de rage meurtrière, et attaqua sans regard pour sa propre vie. Il fut bientôt rejoint par de courageux matelots d'Omirelhen, qui étaient prêts à suivre leur prince jusqu'à la mort.

Sûnir tranchait et découpait, sans remord ni arrière pensée. Il ne comptait plus le nombre de membres découpés ou d'hommes qu'il avait mis à terre. Sa lame était rouge du sang de ses ennemis, et le goût métallique qu'il avait dans la bouche lui disait que son visage devait en être aussi couvert.

Il avait eu vaguement conscience que l'ennemi avait lancé une contre-attaque, abordant le pont de l'Odysée, mais celle-ci semblait avoir été repoussée, et pour Sûnir, tout se déroulait ici et maintenant.

2. 20 mètres

Son épée voletait, emportant avec elle chair et os. Il menait l'assaut, ses matelots le suivant, sur tous les ponts du navire, n'épargnant personne, pris par la fureur de vaincre.

Aussi lorsqu'il vit un homme s'agenouiller devant lui en signe de soumission faillit-il le tuer. Une petite voix s'éleva cependant en lui, et retint son bras au dernier moment. L'homme semblait être un officier de Fisimhen et lui tendait son épée.

— Épargnez ma vie, disait-il. Je me rends. Considérez ce navire comme vôtre.

— Qui êtes vous ? demanda Sûnir.

— Mon nom est Khenoek, baron de Minokhoea. Je suis le capitaine de ce navire, le "Triomphe du Serpent". Et je vous en remets le commandement, si vous épargnez ma vie et celle de mes hommes.

Sûnir rengaina alors son épée, et s'emparant de celle que lui remettait Khenoek la leva en l'air. Il cria alors d'un ton victorieux :

"Omirelhen nite !"

Ce cri fut repris par ses hommes, retentissant dans tout le navire. Rabaisant l'épée, Sûnir prit une grande inspiration, suivit d'un soupir explosif. Ils avaient vaincu !

*
* *

Les autres navires de la flotte d'Omirelhen s'étaient également bien battus. La résistance des bâtiments d'Oeklos avait cependant été féroce, et de nombreuses pertes étaient à déplorer. Dix navires d'Omirelhen avaient sombré corps et bien, et sept autres étaient quasiment hors d'usage, nécessitant d'intenses réparations avant de pouvoir repartir.

Les navires de Fisimhen avaient été bien plus gravement touchés : vingt-cinq étaient au fond de l'océan, et sur les quinze restants, seuls cinq étaient capable de continuer leur route. Plus de 15 000 hommes avaient perdu la vie dans ce qui allait désormais être connu sous le nom de "bataille de la mer d'Omea", mais Omirelhen était sorti victorieux, premier revers pour le puissant baron Oeklos.

C'était en tout cas le rapport qui avait été remis à Sûnir alors qu'il posait le pied sur le pont de l'Odyssée, encore couvert du sang de ses ennemis.

Le jeune prince s'apprêtait à rejoindre la salle de guerre lorsqu'il vit une silhouette qui lui sembla familière, agenouillée devant le corps d'un enfant. Le jeune prince se précipita alors vers Shari, car c'était bien elle qu'il avait reconnu. La jeune femme pleurait doucement. Elle était couverte de sang, et Sûnir se prit à craindre le pire. Il cria :

— Shari !

L'ambassadrice de Sûsenbal releva la tête, et son regard reflétait une infinie tristesse. Elle n'avait cependant pas l'air blessé, et le sang qui couvrait ses vêtements n'était clairement pas le sien. Entre deux sanglots, elle parvint à dire.

— Sûnir... C'est... horrible...

Comprenant la détresse de la jeune femme, le prince la prit dans ses bras, la laissant pleurer silencieusement sur son épaule. Ils restèrent ainsi pendant une éternité, deux amants enlacés au milieu du pont de l'Odyssée, rougi à la fois par le sang du combat qui venait de se dérouler et les dernières lueurs du soleil couchant.

3.

La garde des remparts avait été renforcée, les quarts se succédant aux quarts, ne laissant à Aridel que peu de temps de repos. Il n'avait pas revu Domiel depuis l'annonce de la défaite de Setirelhen à la seconde bataille de l'Ikrin, et ses responsabilités l'empêchaient désormais de voir le mage.

Les hommes étaient nerveux, et la tension se lisait sur chaque visage. La question qui hantait tous les soldats était de savoir quelles villes de la marche constitueraient la prochaine cible de l'armée du baron Oeklos. Thûliaer était la plus méridionale des marches de Setirelhen et donc, normalement, la moins exposée. Son accès maritime la prédisposait cependant à un assaut naval, et pour autant que sache Aridel, la mer d'Omea était devenu le domaine d'Oeklos. Le

mercenaire espérait donc que la façade portuaire de Thûliaer était aussi bien défendue que sa porte nord.

Le capitaine Omanir, en charge du bataillon d'Aridel, semblait très compétent, contrairement à la plupart des officiers que le mercenaire avait connus. Il tenait Aridel en haute estime, surtout depuis qu'il avait appris que son sergent était un survivant de la bataille de l'Ikrin. Souvent, lorsque l'officier faisait sa ronde, il venait demander son avis à Aridel sur la meilleure marche à suivre pour la défense de Thûliaer.

Trois jours après l'annonce de la défaite de Setirelhen, le capitaine fit à Aridel une proposition qui le surprit :

— Sergent, que diriez vous de devenir mon premier lieutenant ? Les officiers que j'ai sous mes ordres sont des incapables qui ont obtenu leur commission à l'aide de leur titre de noblesse. Ils n'y connaissent pas plus à la guerre que ma grand-mère. J'ai besoin d'hommes compétents pour me seconder, et je pense que vous faites parfaitement l'affaire. Je peux vous obtenir une commission temporaire, que nous officialiserons dès que possible. Qu'en pensez-vous ?

Aridel ne cacha pas son étonnement.

— C'est trop d'honneur, mon capitaine. Je ne suis qu'un simple soldat, et je ne connais rien au commandement. Je ferais probablement un piètre officier.

— Balivernes, sergent ! J'ai dans l'idée que vous avez une expérience du commandement bien plus grande que ce que vous voulez me faire croire. En tout cas je sais que vous n'êtes pas homme à flancher dans l'action : ça me suffit amplement pour faire de vous un officier. Avec des hommes tels que vous aux commandes, notre bataillon a de bien meilleures chances de s'en sortir.

Aridel hésitait. Il aurait préféré rester discret, mais, d'un certain côté, il aspirait depuis longtemps à prouver sa valeur en tant que chef d'un peloton. Et en son for intérieur, il savait que le capitaine avait raison : il était probablement meilleur tacticien que les nobliaux qui étaient responsables du bataillon. Pour le meilleur ou pour le pire, il finit par prendre sa décision.

— Très bien, mon capitaine. Je suis votre homme.

— Excellent, lieutenant, répondit Omanir avec un sourire entendu. Vous passerez dès cet après-midi chercher votre nouvel uniforme, et je vous attends ensuite dans ma salle d'état-major où nous devons discuter plus en détail de la défense de Thûliaer.

— A vos ordres, mon capitaine, répondit le désormais lieutenant Aridel.

La salle d'état-major de Thûliaer avait été installée dans l'ancienne capitainerie du port. C'était un bâtiment d'allure quelconque, mais dont les murs robustes avaient été clairement conçus pour résister aux feux des canons. Sa cour intérieure était vaste et servait de caserne à plusieurs pelotons. La salle elle-même était couverte de cartes de la ville, où était dessinée la position des différentes unités. La plupart se trouvaient sur les remparts, étalées pour préparer une défense exhaustive de Thûliaer. Le capitaine contemplait ces positions d'un air songeur, et ne prêta qu'un œil distrait à Aridel lorsque celui-ci entra.

— Ah, lieutenant, bienvenue. Vous tombez bien. Je me pose de nombreuses questions quant à la meilleure défense à adopter si un bataillon de Sorcami menace la ville. J'aimerais savoir, vous qui l'avez réellement vue, quelle est la part d'exagération et quel est le vrai dans ce qu'on raconte sur la magie d'Oeklos ? Est-il vraiment capable de détruire de puissantes fortifications d'un simple rayon de lumière ?

— Hélas mon capitaine, j'ai bien peur que oui. Cette arme est réellement terrifiante. Elle a détruit les portes de Fisimkin en un rien de temps, et mis le feu à près d'un quart de la ville. Sur les rives de l'Ikrin, elle a réussi à détruire toute la batterie d'artillerie de Sortelhûn en une seule attaque. Ne commettez pas l'erreur de sous-estimer la puissance de notre ennemi.

— Voilà qui n'est guère rassurant : je sais que vous n'êtes pas homme à exagérer. Mais si vous dites vrai, c'est comme si les murs de Thûliaer étaient inexistants. Il ne sert à rien de défendre quelque chose que l'ennemi peut détruire sans risquer ses hommes. Je ne sais que faire.

— Si vous me permettez, mon capitaine, j'aurais bien une idée, dit alors Aridel, qui avait longuement mûri son plan.

— Je vous en prie lieutenant, toutes les suggestions sont les bienvenues.

— L'arme magique du baron est puissante, ma sa précision est limitée. Elle ne pourra pas facilement détruire de petites cibles mobiles. Peut-être pourrions nous abandonner la défense du mur, en laissant même les portes de la ville ouverte, comme si nous allions nous rendre. Et alors que nos ennemis pénétreraient dans la ville, certains de la victoire, nos unités, cachées dans les bâtiments de Thûliaer, leur tomberaient dessus en embuscade. Elles pourraient ainsi se déplacer de maison en maison, interdisant à Oeklos de se servir de son arme.

Le capitaine observa son subordonné d'un air songeur.

— C'est un pari risqué, lieutenant. Mais l'idée me plaît. Je vous charge d'en écrire les détails noir sur blanc. Amenez-moi ça dans la soirée, et nous verrons si c'est réalisable, et dans quelles conditions.

— A vos ordres, mon capitaine.

Aridel se retira alors, satisfait de savoir que son commandant n'avait pas rejeté d'emblée ce qui lui paraissait être la seule option de défense viable.

4.

Il fallut presque deux semaines à la flotte d'Omirelhen pour réparer ses navires et répartir de nouveau ses effectifs. Deux semaines interminables pendant lesquelles l'armada n'avancait pas, comme fixée au milieu de la mer d'Omea.

Shari avait passé les deux premiers jours après la bataille enfermée dans sa cabine, en état de choc. Le troisième jour, cependant, elle avait réussi à sortir de sa prostration, retrouvant petit à petit goût à la vie. Les attentions de Sûnir qui avait été aux petits soins pour la jeune femme, l'avaient beaucoup aidée. Même si les images sanglantes du combat la hantaient toujours, et la hanteraient probablement toute sa vie, elle se sentait capable de fonctionner à nouveau,

et de jouer son rôle d'ambassadrice. Elle demanda donc à voir le capitaine Khenoek, qui avait été leur ennemi, et se trouvait maintenant enfermé sous bonne garde dans les cales de l'Odyssee.

— Tu es sûre Shari ? demanda Sûnir, lorsqu'elle lui en fit la requête.

La jeune femme avait retrouvé sa verve habituelle, et voulait prouver qu'elle n'était pas juste une demoiselle en détresse dont il fallait prendre soin.

— Oui, Sûnir. J'en suis sûre. C'est pour cela que je suis ici. Je suis une ambassadrice, une diplomate. Ma fonction est de communiquer avec des représentants d'autres nations. C'est là qu'est ma place, et ce n'est pas sujet à discussion, votre Altesse.

Shari avait volontairement utilisé cette dernière formule pour bien montrer au prince qu'elle agissait maintenant de manière officielle, et pas uniquement comme sa maîtresse.

— Très bien, excellence, répondit le prince avec un léger sourire. Gardes ! Conduisez son excellence auprès du prisonnier.

Deux matelots guidèrent Shari jusqu'à la cale de l'Odyssee. L'endroit était humide et empestait la moisissure et les déjections de rats. Les prisonniers étaient assis au fond de la cale, leurs pieds attaché à une barre de métal à l'aide de chaînes, les empêchant ainsi de se mouvoir. Shari n'appréciait pas beaucoup ces pratiques barbares, mais l'amiral Omasen avait été très ferme sur ce point, et la jeune femme n'avait pas osé insister.

Le capitaine du Triomphe du Serpent était clairement un homme brisé. Son regard était fuyant et son torse laissait apparaître les marques des blessures qui avaient dues lui être infligées par les géoliers. Shari s'approcha de lui et dit de sa plus douce voix :

— Capitaine Khenoek, je me nomme Shasri'a, et je suis la représentante de l'Empereur de Sûsenbal à Omirelhen. Je souhaiterais vous parler. Etiez-vous le commandant de l'armada du baron Oeklos ?

Le capitaine leva son regard vers son interlocutrice. Péniblement, il articula :

— Oui.

— Très bien, dit Shasri'a. Pouvez-vous parler au nom du baron ? Quelles sont ses intentions ? Pourquoi a-t'il envahi Fisimhen ? Peut-être pourrions-nous négocier un traité de paix à l'avantage des deux parties ?

Le capitaine déchu eut un petit rire désagréable.

— Ma petite dame, je doute fort que les Omirelins aient envie de paix après ce qui vient de se produire. Et dans tous les cas je sais que notre maître Oeklos, dans sa grandeur, ne cédera jamais ! Le monde est sien, et il le sait. Ce n'est pas cette misérable défaite qui le fera reculer. Sa puissance est incommensurable. Même les puissants mages, terrés dans leur forteresse de Dafashûn, le craignent. Il commande les Sorcami, et il conquerra Omirelhen, tout comme il a écrasé Fisimhen et Sortelhûn. Vous verrez ! Soumettez-vous à son autorité tant qu'il en est encore temps. Je me suis rendu à vous car je sais parfaitement que tôt ou tard, maître Oeklos exercera sa vengeance, et nous serons libres à nouveau.

Shari réalisa alors qu'il n'y aurait rien à tirer de plus de ce fanatique. Elle avait cependant appris une information capitale : Sortelhûn était tombé aux mains d'Oeklos. Il fallait absolument qu'elle en informe Sûnir. Elle se précipita vers la Salle de Guerre, où elle savait qu'elle trouverait le prince.

Lorsqu'elle entra, tous les officiers levèrent les yeux sur elle avec le même mouvement de surprise. Passé le premier instant de stupeur, l'amiral Omasen fut le premier à parler. Son visage était sévère.

— Excellence, vous n'avez rien à faire ici. L'accès à la salle de guerre est interdit aux étrangers, et à plus forte raison aux femmes. Nous avons à discuter d'affaire militaire qui ne vous concernent pas.

Les yeux de Shari soulignèrent l'étonnement de la jeune femme. Elle ne s'était pas attendue à un accueil aussi froid. Mais avant même qu'elle n'ait pu parler, Sûnir, présent au fond de la salle, vint à son secours.

— Allons, amiral, ne soyez pas si rigide. Je suis sûr que son excellence ne serait pas venue ici sans une très bonne raison. Écoutons ce qu'elle a à dire avant de la flanquer à la porte, voulez-vous ?

Le visage de l'amiral s'empourpra, mais il ne dit rien. Shari profita de ce bref instant de silence pour parler.

— J'ai une information de la plus haute importance ! D'après le capitaine du Triomphe du Serpent, Sortelhûn serait déjà tombé aux mains d'Oeklos.

Tous les officiers se regardèrent, l'air soupçonneux. Omasen, la voix empreinte d'une colère non dissimulée, dit :

— Et pourquoi vous aurait-il révélé ceci ? Nous avons déjà interrogé cet homme et il ne nous a rien dit de semblable. Il vous a tout simplement bernée, excellence.

Le dernier mot avait été dit avec un tel mépris qu'on aurait dit une insulte. Shari ne se laissa cependant pas démonter. Elle était diplomate depuis trop longtemps pour ne pas savoir comment réagir à une telle hostilité.

— Je ne crois pas, amiral, répondit la jeune femme avec aplomb. Comme vous, il m'a sous-estimée pour la simple raison que j'étais une femme, et il s'est laissé aller à parler plus qu'il ne l'aurait dû. En voulant souligner la puissance de son maître, il a mentionnée ses conquêtes militaires.

Le visage de l'amiral devint encore plus rouge.

— Cela me paraît bien douteux et...

— Il suffit, Lionel, le coupa alors Sûnir. Si Sha... son excellence nous rapporte qu'elle a découvert qu'Oeklos possède Sortelhûn, je la crois. Il va nous falloir accorder notre plan en conséquence. Et pas de discussion, je vous prie. Le jeune prince se tourna alors vers Shari. Merci de nous avoir fourni ce renseignement, excellence. A présent je crois qu'il serait préférable que vous vous retiriez avant que notre amiral fasse une crise d'apoplexie.

Shari s'inclina.

— Oui, votre altesse.

L'ambassadrice de Sûsenbal partit alors, la tête haute. Elle apprit bien plus tard par Sûnir que, sur la base de ses informations, la flotte avait décidé de se détourner vers Omirelhen pour éviter tout contact prématuré avec l'ennemi. Ils devaient à présent remonter la côte de Setirelhen petit à petit afin de déterminer quels territoires étaient

sous la coupe d'Oeklos, et d'agir en conséquence. Ce détour allait leur coûter un temps précieux, mais la prudence le dictait, surtout avec une flotte en réparation. Ainsi, lorsque l'armada recommença à se déplacer, quinze jours après la bataille de la mer d'Omea, elle prit le cap à l'ouest, et non pas au nord, comme initialement prévu.

5.

Les préparatifs du plan d'Aridel allaient bon train. Le lieutenant-soldat, comme l'appelaient ses hommes, était partout. Il avait dû négocier l'utilisation de maisons et d'entrepôts avec les bourgeois de Thûliaer pour organiser sa défense. Petit à petit, les murs de la ville s'étaient vidés de leur garde, ne laissant que quelques observateurs positionnés à des points stratégiques.

Le jeune lieutenant était cependant conscient, tout comme son capitaine, de la maigreur de ses effectifs. Tous deux savaient que, même en tenant compte de ce plan audacieux, ils ne pourraient pas tenir très longtemps contre une brigade d'homme sauriens. Malgré tout, l'idée d'Aridel leur offrait un avantage considérable : protégés par les maisons de Thûliaer, les hommes n'auraient pas à affronter la menace aérienne des Raksúlaks, ni l'arme d'Oeklos.

Aridel n'avait dormi que cinq heures en trois jours, et son corps commençait à accuser la fatigue. Le capitaine, soucieux de garder son lieutenant en bonne santé, lui avait ordonné de prendre quelques heures de repos. Aridel avait mis à profit ce temps libre pour aller voir Domiel avant de se rendre à ses quartiers.

Cela faisait plusieurs jours que les deux hommes ne s'étaient pas revus, et ils se serrèrent chaleureusement la main.

— Félicitations, dit Domiel. J'ai entendu parler de votre idée pour la défense de la ville. Tout le monde ne parle d'ailleurs que de ça. Je dois dire qu'il s'agit d'un plan brillant. J'espère seulement qu'il sera suffisant si les Sorcami décident de nous attaquer.

— Je peux déjà vous dire qu'il ne le sera pas. Mais peut-être sera-t'il suffisant pour nous permettre de tenir jusqu'à ce que des renforts arrivent.

— Renforts ? D'où espérez-vous des renforts ?

— Du sud de Setirelhen peut-être. Ni moi ni le capitaine ne sommes au courant de quoi que ce soit, mais on peut toujours espérer, pas vrai ?

Aridel eut un triste sourire que lui rendit Domiel.

— Mais ne soyons pas trop pessimistes, il reste une chance que les Sorcami ne passent pas par ici, et se dirigent directement vers Omirkin.

— Un bien maigre espoir, vous ne croyez pas ?

— Peut-être, mais tout comme mon plan, c'est cette faible lueur qui peut nous éclairer en ces temps difficiles.

— En tout cas vous m'avez l'air bien fatigué, dit Domiel inquiet. Allez dormir, sinon vous ne serez même plus capable de vous battre d'ici deux jours.

Aridel ne se le fit pas dire deux fois. Il gagna rapidement ses quartiers et se coucha, sombrant instantanément dans le sommeil.

Il fut réveillé par le frappement répété d'une main contre sa porte.

— Mon lieutenant, criait une voix. Le capitaine vous demande immédiatement.

Aridel se leva tout de suite, et, enfilant son uniforme, suivit le jeune soldat qui était venu le chercher. Il dut presque courir tant le messager semblait pressé. Arrivé à la salle d'état major, il vit que le capitaine et tous les autres lieutenants du bataillon étaient déjà là, visiblement inquiets.

— Ah, Aridel, dit le capitaine Omanir d'un ton grave. Il semblerait que votre plan doive être mis à l'épreuve après tout. L'un de nos éclaireurs parti sur la route de l'est vient de rentrer : une brigade Sorcami s'approche à marche forcée de Thùliaer.

Cela faisait plusieurs jours qu'Aridel s'attendait à cette terrible nouvelle, mais elle le toucha tout de même de plein fouet. Il lui fallut un certain temps pour accuser le coup. Il se ressaisit cependant et c'est d'un ton presque assuré qu'il répondit.

— Très bien mon capitaine. Dans combien de temps seront-ils là ?

— Trois jours d'après nos estimations.

— La défense sera prête d'ici là, mon capitaine.

— Je n'en doute pas. En attendant, il me semble que nous avons plusieurs détails à régler. Messieurs, le jour de notre gloire approche : ne laissez pas la peur s'emparer de vous : nous pouvons vaincre et survivre à cette épreuve.

Les paroles du capitaine se voulaient rassurantes, mais Aridel savait que l'officier supérieur était assailli par les mêmes doutes que lui. Si aucune aide extérieure ne venait, ils étaient perdus...

Résistance

1.

La peur se lisait sur tous les visages. Même les vétérans les plus endurcis n'avaient jamais eu à affronter une menace si grande. Depuis la guerre des Sorcami, cinq siècles auparavant, aucun Setirelin n'avait eu à combattre des hommes-sauriens. Les guerriers à tête de reptile avaient une réputation quasi-mythique parmi les habitants de l'ouest de Sorcasard. Leurs rapides victoires sur Fisimhen et Sor-telhûn n'avaient fait que renforcer cette aura surnaturelle, et Aridel avait surpris les murmures de certains de ses hommes : "Erû a décidé de nous punir de notre orgueil en réveillant les démons verts", disaient certains. "Le combat est sans issue", répétaient d'autres.

Le mysticisme qui s'était emparé des soldats était palpable, et Aridel, en tant que lieutenant, devait maintenir une attention de tous les instants, s'il ne voulait pas que leur moral flanche définitivement. Beaucoup d'hommes semblaient cependant placer leurs derniers espoirs dans leur lieutenant : il avait survécu à la bataille de l'Ikrin : peut-être leur permettrait-il de survivre à nouveau. Si seulement ils avaient su...

Le jeune lieutenant n'avait cependant pas le temps de laisser ses pensées vagabonder. Les Sorcami n'étaient plus qu'à un jour de marche de la ville, et il fallait s'assurer que tous étaient prêts. Aridel, avec l'accord du capitaine Omanir, avait fait déplacer Domiel et l'infirmerie dans la capitainerie du port, qui serait l'un des endroits les plus sûrs de la ville durant les combats. Il avait ensuite veillé personnellement à l'installation des archers dans les bâtiments les plus élevés de Thûliaer. La plupart étaient d'anciens chasseurs dont les compétences à l'arc étaient correctes, mais sans plus. Il faudrait qu'ils se surpassent pour infliger le maximum de pertes à l'ennemi. Leur rôle était capital.

Alors qu'il repassait dans sa tête les détails de son plan, Aridel entendit le son clair et régulier du tocsin, répété par tous les postes de gardes de la ville. "Ce n'est pas possible !" pensa le lieutenant. "Ils ne peuvent pas être déjà là"...

Aridel se précipita vers la tour de guet la plus proche, et monta quatre à quatre les marches de l'escalier de pierre. A l'intérieur se trouvait un jeune soldat qui ne devait pas avoir plus de seize ans. Il tremblait de terreur, mais à la vue de son lieutenant, il se mit au garde-à-vous. "Si jeune et si brave", pensa Aridel. Il posa une main bienveillante sur l'épaule du garçon, maudissant le destin qui allait encore ôter la vie à des enfants.

L'attention d'Aridel se reporta cependant rapidement sur l'extérieur de la ville. Thûliaer était entourée d'une vaste région de champs qui avaient été moissonnés un mois auparavant. La vue de la tour de guet portait donc très loin dans cette région au relief faible, et ce que découvrit Aridel ne fit que renforcer ses craintes.

A l'horizon se dessinait une silhouette sombre, épousant la ligne de la route menant à Thûliaer, comme un serpent s'approchant silencieusement de sa proie. Ce serpent-là était cependant si long qu'on n'en voyait pas le bout, qui disparaissait au lointain. Il n'y avait pas de doute : les Sorcami arrivaient ! Dans deux heures ils seraient aux portes de la ville...

* *

Aridel avait pris position dans un bâtiment bordant la grand-place de Thùliaer. Mis à part le lieutenant et ses soldats, le bâtiment de pierre épaisse était vide. La plupart des civils de la ville avaient été évacués ou s'étaient réfugiés dans leurs caves. Il n'y avait donc là que des archers, plus tendus que les arcs qu'ils tenaient entre leurs mains. Aridel et son capitaine avaient en effet décidé que c'était sur la grand-place que la résistance commencerait. Voyant les portes de la ville ouverte, les Sorcami s'y rendraient probablement en priorité, exigeant une reddition officielle : c'est à ce moment que les Setirelins frapperaient. Les hommes qui étaient avec Aridel étaient donc la première ligne de défense, et ils en avaient conscience.

Une rumeur sourde se fit entendre. Il s'agissait de bruit de pas répétés à l'infini, annonçant l'arrivée prochaine des hommes-sauriens. Et bientôt, regardant à travers la meurtrière, Aridel les vit. Les premières formes vertes atteignirent la grand-place. Les Sorcami avançaient prudemment. Peut-être soupçonnaient-ils le guet-apens ? Leurs chefs n'étaient probablement pas stupides et avaient dû flairer que quelque chose n'allait pas. Ils n'avaient cependant certainement pas le choix et devaient avancer...

Petit à petit, la place se remplit des silhouettes menaçantes des hommes-sauriens. Leurs peintures de guerre et leurs lances étaient terribles à voir, et Aridel entendait la respiration de ses hommes s'accélérer. Il leur fit signe d'attendre : le lieutenant voulait que la place soit remplie avant de passer à l'action. Le jeune lieutenant vit alors un Raksûlak étendre son ombre sur la place avant de se poser en plein-centre, à l'endroit où se trouvait la fontaine. Il s'agissait certainement du chef des Sorcami. S'emparant d'un arc proche de lui, il encocha une flèche, et, visant le général, se prépara à tirer. Il dit alors à ses hommes, d'une voix basse :

"A mon signal, tirez à volonté. Faites passer le mot."

Son ordre fut répété dans tout le bâtiment et même, il le savait, dans les édifices voisins entourant la place. Aridel avait à présent le chef Sorcami directement dans son champ. Bandant son arc, il cessa

alors de respirer, et conscient que son geste allait marquer le début des hostilités, il relâcha la pression que ses doigts exerçaient sur la corde, laissant voler la flèche.

Le temps parut se suspendre, comme si tout dépendait du projectile longiligne qui avançait en direction de sa cible. Et, d'un coup, Lorsque la flèche perça l'œil du chef des hommes sauriens, le projetant à terre, ce fut comme si les enfers s'étaient déchaînés sur la grand-place de Thûliaer. Instantanément, une pluie d'aiguilles mortelles vint frapper les Sorcami, qui, pris par surprise, tombaient comme des mouches. La bataille de Thûliaer venait de commencer.

2.

Shari observait le paysage. Le littoral de Setirelhen se découpait nettement à sa gauche, et les prairies verdoyantes qu'elle apercevait lui rappelait combien la terre lui manquait. Elle aurait tout donné pour pouvoir s'asseoir dans ces herbes et s'y reposer en ne pensant à rien. La jeune femme savait qu'elle avait les traits tirés. Depuis la bataille de la mer d'Omea, plus d'un mois auparavant, elle n'avait pas réussi à dormir sans que d'horribles et sanglants cauchemars viennent la hanter, et même les affections de Sûnir n'y faisaient rien. Le jeune prince lui répétait :

"Ne t'en fais pas. Cela prendra du temps, mais les cauchemars finiront par s'effacer, si tu penses à autre chose. La première fois que j'ai affronté la réalité d'un champ de bataille, il m'a fallu plus d'un an avant de retrouver le sommeil."

Shari aurait aimé le croire, mais elle savait que ce qu'elle avait vu laisserait une marque indélébile dans son âme. Elle n'en était pas moins consciente qu'elle avait un travail à effectuer, et elle voulait l'accomplir du mieux possible afin que de telles horreurs ne se reproduisent plus.

Une tâche qui s'annonçait bien difficile. Un mois après la bataille, l'armada d'Omirelhen était arrivée en vue du port d'Omirelmar, l'un des plus grand de Setirelhen. Ils avaient cependant repris rapidement leur route vers le nord. Le comte d'Omirelmar leur avait en effet

indiqué que les armées royales avaient été mobilisées et étaient rentrées en Sortelhûn. Le comte n'en savait pas plus, mais l'information avait été suffisante pour que Sûnir décide de débarquer ses troupes à Thûliaer, dernier port Setirelin avant la frontière de Sortelhûn. Cela faisait donc une semaine que la flotte voyageait vers le Nord en suivant la cote de Setirelhen.

Shari savait qu'après le débarquement, Sûnir ferait monter son armée au Nord pour rejoindre Sortelhûn. Il était prêt au combat. Et si la jeune femme espérait encore pouvoir négocier une solution pacifique, elle était consciente qu'il lui fallait envisager le pire : la bataille de la mer d'Omea n'était probablement que la première d'une longue série.

Perdue dans sa sombre rêverie, la jeune femme n'avait pas réalisé la présence de Sûnir à ses côtés. Elle sursauta donc quand le prince ouvrit la parole.

— Nous serons dans une semaine à Thûliaer, Shari.

Shari bredouilla.

— Pa... Parfait.

— Lorsque nous serons arrivés, tu pourras rester dans la ville si tu le souhaites. Il est inutile que tu t'infliges de nouveau les atrocités de la guerre.

— Non, Sûnir. Si je suis venue avec toi c'est dans un but bien précis. Je savais ce que j'allais devoir affronter, et je ne vais pas faillir à ma mission. Il faut que j'affronte mes démons et que je continue mon travail.

— Je savais que tu allais dire quelque chose comme ça. J'admire ton courage, mais je ne veux pas te voir blessée ou malade. J'espère donc que tu reviendras sur ta décision d'ici là.

— Je ne pense pas Sûnir, dit Shari d'un ton qui se voulait définitif.

Le jeune prince ne répondit rien, et ils restèrent tous deux à contempler le rivage de Setirelhen.

*

* *

"Thûliaer en vue !" cria une vigie. L'officier de quart, qui se trouvait non loin de Shari, prit sa longue vue (un objet qui, comme beaucoup de ces ouvrages de précision, avait été fabriqué au royaume des mages) et se mit à observer le rivage au Nord. Shari se trouvait près de lui, laissant le vent marin rafraîchir son visage.

La jeune fille comprit tout de suite que quelque chose n'allait pas. Le visage de l'officier s'était décomposé et il semblait hésitant. Shari, curieuse de savoir ce qui avait pu le mettre dans cet état, regarda vers Thûliaer, et comprit rapidement de quoi il retournait. Même sans longue-vue, il était impossible de manquer l'épaisse fumée qui se dégageait de la ville. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : les Sorcami étaient déjà là.

"Branle-bas de combat !" cria soudain l'officier. "Tous à vos postes !"

L'Odyssée se transforma alors en une fourmilière. Tout comme à la bataille d'Omea, les hommes se préparaient et rejoignaient leurs postes. Sûnir et l'amiral Omasen ne tardèrent d'ailleurs pas à venir sur le pont. Le lieutenant de quart leur offrit sa longue vue sans un mot, et après avoir vu de quoi il retournait, Sûnir parla d'une voix grave :

— Nous allons devoir combattre plus tôt que prévu, j'ai l'impression. Lionel, faites signaler aux transports de préparer le débarquement des hommes. Nous ne pouvons pas bombarder la ville s'il y a encore des Setirelins à l'intérieur. Nous allons devoir attaquer par la terre.

— C'est trop risqué, votre altesse, répliqua l'amiral. Vous...

— Ne discutez pas mes ordres, amiral ! Si nous débarquons rapidement, l'effet de surprise jouera en notre faveur. Nous pourrions peut-être prendre les Sorcami à revers s'ils sont en train d'assiéger la ville. Et s'ils en sont déjà maîtres, nous bombarderons et assiégerons à notre tour. Rompez !

— À vos ordres, altesse.

L'amiral partit rapidement, disparaissant dans les méandres du navire.

Sûnir regarda Shari d'un air triste.

— Je suis désolé, Shari. J'avais espéré éviter de t'infliger ceci de nouveau, mais Erû semble avoir choisi une autre voie. Je dois y aller, mais ne t'inquiète pas, nous nous reverrons bientôt.

— Ne t'en fais pas, Sûnir. Sois prudent !

Et, sur un baiser volé, Shari regarda son amant descendre pour se préparer au combat.

3.

La bataille avait pourtant si bien commencé ! Au début, le plan d'Aridel avait marché à la perfection : Oeklos n'avait clairement pas fait usage de son arme, et les Raksûlaks n'arrivaient pas à approcher des bâtiments défendus par les archers de Setirelhen. Les Sorcami avaient subi de lourdes pertes sur la grand place, et leurs cadavres jonchaient encore le sol.

Les Sorcami étaient cependant des experts du combat, et même le décès de leur chef n'avait pas altéré leur détermination. Les hommes-sauriens étaient de plus très nombreux, et malgré les pertes que leur infligeaient les archers, ils avaient réussi à progresser dans les rues de la ville.

Le capitaine Omanir, hésitait à envoyer ses hommes se battre contre les hommes-sauriens. Il savait, tout comme Aridel que les volontaires Setirelins se feraient écharper par les puissants guerriers à la peau écaillée. Il dut cependant s'y résoudre lorsque les Sorcami mirent le feu à certains des bâtiments où étaient installés les archers, afin de les forcer à sortir.

C'était Aridel qui avait mené le premier assaut, et il avait alors compris avec admiration de quelle trempe étaient faits les hommes de Setirelhen. Malgré leur terreur, les volontaires, dont certains n'avaient jamais combattu de leur vie, s'étaient jetés dans la bataille comme un seul homme, brisant d'un coup l'avance Sorcami.

Les combats avaient été d'une férocité incomparable. Les hommes se battaient comme des diables, mais leurs adversaires leurs rendaient coup pour coup. Et les rues de la ville étaient à présent teintées de rouge. Il était étrange de voir que dans la mort, Sorcami et

humains étaient identiques, leur sang se mêlant comme s'ils étaient frères.

Aridel avait fini par faire sonner la retraite. Le jeune lieutenant avait survécu plus par chance que par réelle habileté, et rendait grâce à Erû pour sa miséricorde. Plus des trois quarts de son peloton étaient soit morts soit mourants, et les survivants affichaient tous des blessures ou coupures plus ou moins graves.

Le jeune lieutenant, une fois arrivé à la capitainerie, alla faire son rapport au capitaine Omanir. La situation n'était pas brillante.

"Nous perdons la ville secteur par secteur, Aridel. Votre plan nous a permis de retarder l'ennemi, mais les Sorcami sont tout simplement trop nombreux. Tous les pelotons se sont repliés dans le quartier de la capitainerie et du port. Il va falloir se rendre à l'évidence : nous avons perdu..."

Aridel pensa à Domiel. Le mage guérisseur était en bas, à soigner les innombrables blessés qui affluaient de tous les coins de la ville. Ils avaient donc survécu à la bataille de l'Ikrin pour venir mourir à Thûliaer. C'était si absurde... Si seulement...

Un cri retentit :

"Voile à l'horizon !"

Immédiatement le capitaine Omanir et son subordonné se précipitèrent dans la tour de la capitainerie. Les Sorcami avaient-ils donc décidé de les attaquer aussi par la mer ? Aridel prit une longue vue, posée sur la table se trouvant près de lui. La mer était remplie de navires. Il y en avait au moins une trentaine. C'était clairement des vaisseaux de guerre dont la forme menaçante se rapprochait insensiblement de Thûliaer. Mais, alors que tout espoir quittait Aridel, il distingua le pavillon du plus proche des bâtiments. Il représentait une sirène...

Une sirène !

— C'est Omirelhen ! s'exclama Aridel. Omirelhen est venu !

Et d'un seul coup, Aridel sentit ses forces revenir. Tout n'était pas perdu. Ils devaient tenir encore un peu. Si les Omirelins arrivaient à débarquer, les Sorcami seraient pris en étau entre la défense de Thûliaer et l'armée d'Omirelhen.

Le capitaine Omanir, qui venait de regarder dans la longue vue, avait bien sûr lui aussi vu cette opportunité.

— C'est bien la flotte d'Omirelhen. Lieutenant, faites passer le mot : nous devons tenir jusqu'à leur arrivée.

Le sourire du capitaine en disait long sur son état d'esprit. Immédiatement, Aridel dévala les marches de la tour. Arrivé dans la cour intérieure, il cria :

"Tous les hommes valides avec moi ! Nous devons défendre ce bâtiment coûte que coûte. La flotte d'Omirelhen arrive ! Si nous tenons jusqu'à leur arrivée, la victoire est à nous ! Courage !"

De nombreux hommes se levèrent, et même certains blessés répondirent à l'appel d'Aridel. Tous se précipitèrent vers la porte et les meurtrières de la capitainerie, l'arc où la lance à la main. L'espoir se lisait sur tous les visages. Peut-être survivraient-ils à cette épreuve...

4.

Le sable de la plage était gris et froid. L'amiral Omasen avait fait débarquer les troupes d'Omirelhen dans une petite crique à moins d'une demi-lieue du port d'Omirelhen. La marine du royaume était efficace et rompue à ce genre d'exercices, et il ne fallut pas plus de quatre heures à tous les navires pour débarquer les 10 000 hommes de la brigade que dirigeait Sûnir.

Grisés par la victoire qu'ils avaient obtenu dans la mer d'Omea, tous semblaient anxieux de partir au combat. Shari avait débarqué avec les dernières troupes, accompagnant le chirurgien qui n'avait pas voulu quitter ses hommes.

La brigade avait déjà commencé sa marche vers la ville de Thûliaer. Les hommes, poussés par Sûnir, que Shari savait être à l'avant de la colonne avançaient au pas de course. Shari, marchant lentement dans ce sol vaseux avait du mal à comprendre la hâte que semblaient éprouver ces soldats. Elle savait que nombre d'entre eux risquaient de finir sous le scalpel du chirurgien ou, pire encore, mort dans un champ, les yeux vitreux. Cette pensée l'attristait terriblement.

Il fallut une heure à Shari pour atteindre l'endroit où les troupes s'étaient rassemblées, non loin des portes de la ville. Elle aidait le chirurgien à installer son hôpital de campagne quand elle vit un cavalier passer au milieu des troupes se trouvant autour d'elle. Le cavalier, un jeune capitaine, criait :

"Les Sorcami sont à l'intérieur de la ville, mais des Setirelins résistent encore. Nous allons attaquer sans plus attendre. Préparez-vous !"

Chaque bataillon devant lequel le cavalier était passé levait alors ses bannières. Bientôt une forêt colorée de sirènes couronnées s'éleva au dessus des hommes. Shari se devait d'admettre que la force amassée sur la plaine menant à Thûliaer était impressionnante, et que même les guerriers les plus endurcis ne pouvaient que la craindre.

La jeune fille vit alors au lointain un cavalier à l'armure dorée qui paraissait devant les troupes de tête. Les hommes acclamaient chacun de ses passages, et Shari sut qu'il s'agissait de Sûnir. Elle ne pouvait, de si loin, entendre ce qu'il disait, mais, lorsqu'il cabra son cheval, l'épée au clair, elle comprit que l'assaut venait de commencer.

Les troupes s'ébranlèrent lentement mais commencèrent à avancer de plus en plus vite. Et bientôt, les bannières se confondirent toutes dans le lointain, alors que les hommes passaient la porte de Thûliaer.

5.

Les cors retentirent dans toute la ville. Ils avaient un son clair et pur, un son qu'Aridel avait appris à reconnaître dans son enfance.

"Ca y est, dit-il à ses hommes. Les troupes d'Omirelhen sont à nos portes. Un dernier effort, et nous serons hors de danger."

Les Setirelins étaient épuisés. Il n'y en avait pas un seul qui ne portait les stigmates du combat, et même Aridel avait sur le visage et les bras de nombreuses balafres. Le lieutenant faisait cependant fi de toute douleur car il savait que son travail n'était pas terminé.

La capitainerie avait tenu. Les Sorcami s'y étaient brisés sans pouvoir y pénétrer. La cour intérieure avait été le théâtre de san-

glants combats. Les hommes qui gardaient la porte défoncée avaient fait preuve d'un courage héroïque, et nombre d'entre eux gisaient là, témoins de la détermination de Setirelhen. Beaucoup, grièvement blessés, se trouvaient maintenant dans l'infirmierie, où Domiel tentait de sauver le plus grand nombre.

Mais les survivants n'avaient pas le temps de se reposer : déjà les Sorcami se préparaient à un nouvel assaut. Le capitaine Omanir, qui avait rejoint ses hommes dans la cour cria :

"Pour Setirelhen !"

Aridel leva, pour la énième fois, son épée, et courut à la suite de son capitaine qui rejoignait la porte. Les Sorcami étaient déjà pratiquement sur lui, leurs lances mortelles pointées vers leurs ennemi. Aridel esquiva d'un mouvement de hanches le premier Sorcami, et, profitant du déséquilibre de son adversaire, lui fracassa le crâne avec son épée. Il se tourna ensuite vers un autre homme saurien dont il coupa la lance en deux. D'un geste sûr, il enfonça alors sa lame dans le torse de son adversaire. La bouche reptilienne du monstre se remplit de sang et il s'écroula.

Le lieutenant entendit soudain un cri qui lui glaça le sang. Il se retourna et vit le capitaine Omanir, une lance fichée entre les omoplates. L'officier s'écroula, tandis qu'Aridel tranchait d'un coup la gorge de son assaillant.

Le lieutenant se précipita vers son supérieur. Il tenta de le relever mais l'homme était déjà mort. Aridel comprit alors que cela faisait de lui le responsable de la défense de la capitainerie. Il ne devait pas flancher. Il continua à se battre, exhortant ses hommes à en faire de même.

*

* *

L'attaque avait été repoussée, mais à quel prix... Le capitaine était mort, et il ne restait en tout et pour tout qu'une centaine d'hommes en état de se battre dans la capitainerie. Les forces de Setirelhen ne seraient pas capable de résister à un nouvel assaut et...

Le son d'un cor retentit, cette fois beaucoup plus près que tout ce qu'Aridel avait entendu jusqu'alors. A son grand soulagement, il vit apparaître la bannière de la sirène portée par un homme à l'armure dorée couverte de sang. Derrière l'homme, qui agitait d'une main la bannière et de l'autre son épée, venait tout un peloton de soldats à l'uniforme rouge typique d'Omirelhen. Les Omirelins se dirigeaient tout droit vers les Sorcami postés près de la capitainerie.

Aridel fit se lever ses derniers hommes valides et ordonna un assaut sur les Sorcami. Il fallait les prendre en étau en une attaque combinée.

Les Setirelins se levèrent et coururent derrière leur lieutenant. Devant eux, l'avant garde d'Omirelhen avait déjà engagé les Sorcami en une horrible mêlée. Les hommes-sauriens semblaient en fâcheuse posture, et l'arrivée sur leur arrière des hommes d'Aridel eut clairement l'effet attendu.

Aridel, tout en se battant, observait l'homme à l'armure dorée qui se battait comme un diable. Il connaissait cette silhouette... Mais oui, c'était forcément lui. Seul lui aurait eut la témérité de...

Aridel s'arrêta net. Venue d'on ne sait où, une lance s'était fichée dans la poitrine de l'homme que le lieutenant dévisageait. Il s'écroula sur le sol sans un son.

Aridel cria : "Sûnir !".

Et, dans un accès de rage meurtrière, il se mit à massacrer tous les Sorcami qui se trouvaient entre lui et le prince Sûnir, jusqu'à arriver aux cotés de l'homme blessé. Il le prit alors dans ses bras, se rendant à peine compte que des larmes perlaient sur ses joues.

— Sûnir, c'est bien toi... dit Aridel. Qu'on aille chercher Domiel ! cria-t'il à ses hommes, oublieux de la bataille qui se terminait, les derniers Sorcami abattus.

Le visage du prince d'Omirelhen était gris et un filet de sang coulait de sa bouche. Il eut cependant un petit sourire quand il vit Aridel.

— Ber... Berin... Je savais que... tu ne... pouvais pas être mort.

— Ne parle pas, nous allons te soigner, nous...

Quelqu'un poussa Aridel. Il s'apprêtait à le tuer quand il vit qu'il s'agissait de Domiel, qui déjà s'occupait du prince blessé...

6.

Shari était en train d'aider des hommes à transporter un blessé lorsqu'elle vit l'amiral Omasen arriver. L'homme était couvert de sang et avait une expression d'une tristesse infinie. Immédiatement, la jeune femme sut qu'il s'était passé quelque chose. Son cœur s'emballait déjà lorsqu'elle demanda :

— Qu'y a-t'il, amiral ?

— Excellence, le prince Sûnir est grièvement blessé. Il vous demande... Je pense que vous devriez venir de toute urgence.

Les yeux de Shari s'emplirent de larmes. Elle réussit cependant, par un effort surhumain, à ne pas fondre en sanglots.

— Guidez-moi, amiral, dit elle simplement d'une voix tremblotante.

Omasen et Shari durent presque courir à travers les rues de Thûliaer. Des combats sporadiques éclataient ça et là, mais la brigade Sorcami avait été pratiquement anéantie. Il ne restait de la bataille que les corps des soldats morts ou gémissants. Shari était cependant indifférente à tout ceci car son esprit était entièrement focalisé sur Sûnir... Pourquoi ? Pourquoi avait-il fallu qu'il se batte ? Qui l'avait blessé ? Pouvait-il être sauvé ? La jeune femme n'osait poser à l'amiral toutes les questions qui se bouscuaient dans sa tête. Elle se doutait qu'il ne saurait de toute manière pas y répondre.

Ils arrivèrent enfin près d'un bâtiment qui ressemblait à une forteresse, tout au bord de l'eau. Le nombre de cadavres était impressionnant. Mais tout ce qui comptait pour Shari était l'homme en armure allongé non loin du mur du bâtiment. Shari courut vers lui.

Deux hommes se trouvaient aux cotés de Sûnir. L'un deux était un homme aux cheveux et la barbe blanche qui, bien que jeune, semblait s'occuper de la blessure de Sûnir avec des mains expertes. L'autre était un homme en uniforme de lieutenant de Setirelhen couvert de sang. Il semblait épuisé par le combat, et son regard était

d'une infinie tristesse. Il avait des cheveux noirs, mais son visage rappelait étrangement à Shari celui de Sûnir.

Sûnir qui... Shari n'osait affronter la terrible réalité. Elle se mit à genoux prêt de l'homme aux cheveux blancs et se pencha vers son amant.

— Sûnir... commença t'elle.

Le prince ouvrit les yeux.

— Ah Shari... dit-il d'une voix faible. Je suis... content. J'aurais pu te voir... avant de partir.

Sûnir se tourna vers le lieutenant Setirelin.

— Il faudra que tu... prennes soin d'elle... pour moi, Berin... Elle... t'aidera... avec père... pardonne-lui...

Les propos du prince devenaient incohérents. Il se tourna une dernière fois vers Shari.

— Je... t'aime, dit-il.

Les yeux du prince se révulsèrent alors et il poussa un dernier soupir.

"C'est fini..." dit l'homme aux cheveux blancs.

Shari ne put se retenir cette fois ci. Elle éclata en sanglots, ses larmes tombant doucement sur le corps de Sûnir.

Le lieutenant Setirelin, dans un élan de sympathie, se dirigea alors vers elle et la prit dans ses bras. Pendant plusieurs minutes, Shari resta là, pleurant sur l'uniforme du soldat.

Au bout d'un moment, la jeune femme leva le regard, et vit que le visage du lieutenant était lui aussi mouillé de larmes. Se rappelant les dernières paroles de Sûnir, elle demanda.

— Qui êtes-vous, vous que Sûnir semblait tenir en si haute estime ?

Le jeune homme prit une longue inspiration avant de répondre, comme s'il hésitait.

— Bien que l'on me connaisse ici sous le nom d'Aridel, je me nomme en réalité Berin, fils de Leotel. Je suis le frère cadet de Sûnir et à présent, je le crains, héritier du trône d'Omirelhen...

Deuxième partie

Ripostes

Chapitre 9

Sirènes

La journée était magnifique. Les étendards colorés claquaient dans le vent, défiant le bleu uniforme du ciel d'été. Toute la population de Niûrelhin semblait s'être donnée rendez-vous dans les rues de la ville à l'occasion de la Fête de la Fondation. La foule acclamait le cortège royal alors que la voiture ouverte, tirée par de magnifiques chevaux blancs, traversait la Grand-Rue en direction de l'arène où débutteraient les festivités.

Les occupants de la voiture, malgré les sourires qu'ils affichaient à l'attention de leur peuple, ne partageaient pas la liesse générale. Le roi Leotel, troisième du nom, dont le règne entrait dans sa dix-huitième année, était d'une humeur sombre. Depuis la mort de sa femme, trois ans auparavant, le roi n'avait que très peu connu la joie, et seule la vue de son fils aîné, Sûnir, l'emplissait de fierté. Il était assis en face du roi, et sa longue chevelure blonde lui donnait, malgré ses vingt ans, un air véritablement princier.

Il n'en allait pas de même pour son fils cadet, Berin, dont l'air désinvolte avait le don d'irriter le roi. A dix-huit ans, le jeune homme ne s'intéressait en rien à tout ce qui aurait pu faire de lui un digne héritier de la lignée de Leotel. Les affaires d'état l'ennuyaient et il passait son temps à s'amuser à l'épée avec les pages. Même sa sœur

Delia en savait plus que lui sur la manière de gouverner le pays, soupira intérieurement Leotel. Le souverain d'Omirelhen avait dû insister, et même, en dernier recours, ordonner à son fils de venir avec lui assister à la fête de la Fondation, ce qui expliquait probablement son humeur massacrate.

Leotel était las. Il ressentait le poids de sa charge comme jamais auparavant, et ses conflits permanents avec Berin ne faisaient qu'envenimer les choses. Si Setrina avait été là, peut-être aurait-elle su comment tempérer les humeurs du jeune homme. Mais la fièvre avait emporté la femme de Leotel, le laissant seul avec ses deux fils et sa fille. Un fardeau qui lui semblait parfois plus lourd que toutes les affaires d'état... Il était donc très difficile pour le roi de ressentir l'allégresse qui aurait dû aller de pair avec ce jour de festivités.

Le Fête de la Fondation était en réalité la commémoration, qui avait lieu chaque année, de la bataille de Rûmûnd. Cent trente sept ans auparavant, Leotel, premier du nom, avait, en s'alliant avec les hommes-sauriens, capturé le château de Rûmûnd. La forteresse, bastion des mages noirs et de leur maître Sûfrûm, était tombée sous son contrôle au terme d'une héroïque bataille.

Le jeune homme, qui n'était alors qu'un simple paysan venu de l'Empire de Dûen, par delà l'océan, avait accompli un exploit digne des plus grandes chansons. Aux yeux du peuple d'Omirelhen, il était devenu l'enfant-guerrier annoncé depuis si longtemps par la prophétie d'Oria, l'un des mythes les plus connus du royaume. Il avait de plus été le protégé de Kosel, la flamme de Mastel, une autre figure légendaire pour le peuple Omirelin. Ainsi, devenu comte de Rûmûnd, le jeune homme avait rapidement gravi les marches du pouvoir, à tel point que le vieux roi Sorgen, sans enfants, avait, sur son lit de mort, fait de Leotel son héritier. La transition ne s'était pas faite sans difficulté, mais après avoir maté les nobles récalcitrants, le nouveau roi et sa femme Padina étaient devenus les premiers représentants de la maison de Leotel, la dynastie dont Leotel III et ses enfants étaient les héritiers actuels. Sous le règne de Leotel, Omirelhen avait prospéré comme jamais auparavant, et ses habitants avaient pris conscience d'appartenir à une grande nation. Ils avaient donc décidé de célébrer

la bataille de Rûmûnd, qui avait révélé au peuple son futur dirigeant, sous le nom de Fête de la Fondation.

C'était donc véritablement le roi et sa famille que le peuple honorait par cette fête, une notion que Berin semblait ne pas vouloir comprendre... Le jeune homme se comportait de manière odieuse, comme si rien de ce qui se passait autour de lui ne l'intéressait. Alors qu'ils montaient les marches conduisant à la loge royale de l'arène de Niûrelhin, le roi aurait bien voulu pouvoir gifler son fils...

Une fois installé dans la loge, Leotel donna le signal de début des spectacles. L'arène était pleine, et la foule bigarrée qui s'y pressait applaudit et cria d'une seule voix :

"Vive le roi Leotel! Vive Omirelhen!"

Les spectacles de l'arène se constituaient de nombreuses joutes sensées rappeler aux spectateurs les combats de la bataille de Rûmûnd. Bien que chorégraphiés, certains de ces combats se révélaient parfois dangereux pour les participants, et quelques uns repartaient blessés.

Au terme de l'un de ces affrontements où un homme avait perdu un œil par accident, Berin s'était tourné vers son père.

— Père, ces jeux sont cruels et engendrent des pertes inutiles. Vous devriez les faire cesser...

Leotel, qui avait ruminé contre son fils toute la journée, réagit d'une manière un peu excessive, laissant exploser son amertume.

— Tu voudrais donc que le peuple se révolte contre notre famille ? Après la fête de la Fondation, tu leur interdiras aussi le pain, je pense ? Je ne comprends pas comment un imbécile comme toi peut être mon fils. Tu n'es pas digne du sang de la maison de Leotel.

Cette dernière phrase avait été prononcée d'une voix si forte que tous les courtisans de la loge l'entendirent. Le visage de Berin devint rouge et il se leva, se plaçant devant son père, au mépris de tout protocole.

"Ainsi père, vous révélez enfin vos véritables pensées. Si je ne suis pas digne de votre sang, je ne suis probablement pas digne d'être un de vos sujets non plus."

Le jeune homme jeta son épée aux pieds de son père.

"Je ferai donc ce qui me paraît être mon devoir, majesté. Je pars, et si Erû le veut, j'aurai quitté les frontières d'Omirelhen sous peu. Ne cherchez pas à me retrouver ni à me revoir, puisque je ne suis plus votre fils."

Et le prince Berin partit, sous les yeux exorbités des courtisans. Le général Logat demanda :

— Dois-je l'empêcher de partir, majesté ?

Leotel était furieux, autant contre son fils, qui l'avait humilié publiquement, que contre lui même, qui n'avait pas su maîtriser ses émotions. Il mit un moment avant de répondre.

— Non Logat, finit-il par dire voix qui se voulait calme. Laissez-le aller où il le souhaite. Ce n'est plus mon problème.

Malgré le départ du prince Berin, les jeux reprirent et continuèrent toute la semaine. Leotel était persuadé que son fils finirait par revenir, car il doutait que le jeune homme puisse tenir plus de trois semaines en dehors du confort de la cour.

Il se trompait lourdement. Au bout de deux mois, Berin n'était toujours pas revenu, et le roi, pris de remords, se décida à envoyer des messagers à sa recherche. Ceux-ci ne trouvèrent aucune trace du prince. Il avait de toute évidence quitté le royaume.

Au bout de deux ans d'absence, le roi n'avait toujours aucune nouvelle de son fils. Comme le voulait la loi du royaume, il avait alors signé son acte de décès, et le chagrin et les regrets ne l'avaient jamais vraiment quitté depuis ce moment...

*
* *

Neuf ans après cette journée fatidique, alors que l'année 1457 touchait à sa fin, Leotel ressassait toujours ces événements comme s'ils s'étaient produits la veille. Erû l'avait bien puni pour les paroles qu'il avait prononcées ce jour là. Alors même qu'il allait, contre toute attente, enfin retrouver son fils cadet, il apprenait également la mort de son aîné, celui à qui il destinait le trône depuis si longtemps...

Pourquoi ? Pourquoi Erû lui redonnait-il un fils tout en enlevant un autre ? Était-il donc maudit ? Depuis la mort de sa femme, il lui semblait qu'il était incapable de garder sa famille près de lui. Delia, sa fille, se montrait distante et froide, et Sûnir avait souvent été absent. Leotel savait que le prince héritier, même s'il n'en avait jamais parlé, lui avait reproché le départ de Berin...

Il devait faire amende honorable. Peut-être ces temps troublés le rapprocheraient-il de Berin ? Qu'était-il devenu pendant ces neuf ans ? Reconnaîtrait-il son fils ? Leotel brûlait de le savoir.

Et c'est baigné de ces sentiments mêlés de joie, d'appréhension et de tristesse qu'il entendit enfin le gong annonçant l'arrivée de ses visiteurs.

2.

La cour d'Omirelhen avait peu changé depuis le départ d'Aridel. Les colonnades parmi lesquelles il s'était caché durant son enfance, jouant avec Sûnir pendant que leur père était affairé ailleurs, étaient toujours là. Les courtisans étaient aussi essentiellement les mêmes personnes que neuf ans auparavant. Les changements, s'il y en avait eu, étaient mineurs. Même l'odeur de la salle d'audience, mélange d'encens et de la sueur des hommes qui y passaient la journée, était identique au souvenir d'Aridel. C'était comme si le jeune homme replongeait dans son passé, et, après les événements récents, la sensation n'était pas désagréable.

Aridel dut cependant s'arracher à sa nostalgique rêverie. Au fond de la salle, son père était assis sur le trône de la Sirène, siège du pouvoir d'Omirelhen.

Son père, Leotel III. Son père, que certains de ses sujets surnommaient Le Navigateur, suite à ses victoires navales sur les pirates de la mer d'Omea. Son père, qui l'avait renié neuf ans auparavant, et auquel il n'avait jamais vraiment pardonné ses terribles mots à la Fête de la Fondation. Son père enfin, assis sur son trône, son visage familier empreint d'une expression d'infinie tristesse.

Aridel avait entre les mains l'épée de Sûnir, symbole silencieux de l'héroïsme de son frère. A ses cotés se tenaient Shasri'a, ambassadrice de Sûsenbal, qui avait été l'amante de Sûnir, et son compagnon d'arme Domiel, mage de Dafashûn au passé mystérieux. Shari, comme elle se faisait appeler, portait encore le deuil, cinq semaines après le trépas du frère d'Aridel. Domiel était quant à lui habillé d'une robe blanche, la tenue officielle de son ordre.

Aridel avança d'un pas solennel vers le trône et, arrivé au pied du petit escalier menant au siège lui même, déposa l'épée de Sûnir aux pieds de son père. Il mit ensuite un genou en terre comme le voulait le protocole et attendit que le roi parle en premier.

Aridel s'était attendu à ce que son père prononce quelques froides paroles de bienvenue officielle. Il fut donc particulièrement surpris lorsque le roi quitta son trône et descendit vers lui. Leotel prit alors Aridel par les bras, et d'un geste chaleureux embrassa son fils.

Aridel ne put que rendre cette accolade. Mais que penser de ce geste de conciliation en public ? S'agissait-il d'une manœuvre politique pour consacrer son héritier ? Aridel savait que son père n'avait jamais rien fait au hasard, et les années qu'il avait passé à Fisimhen ne faisaient que renforcer sa suspicion.

Le roi s'éloigna alors un peu et, regardant son fils, dit :

— Tu as tant changé durant ces huit années, Berin. Je suis si heureux de te revoir enfin ici, où se trouve ta place, malgré les paroles que j'ai pu prononcer il y a si longtemps. Le fait de te voir vivant et en bonne santé atténue ma peine. Je veux tout savoir... Ce que tu as fait pendant ton absence, ce qui s'est passé récemment, et aussi les circonstances de la mort de ton frère. Mais chaque chose en son temps. Je suis sûr que tu es très fatigué ainsi que ton compagnon, et que tu souhaiterais prendre du repos. Vous aussi, je présume, excellence, dit le roi en se tournant vers Shari. Je vous reverrai tous dans mon cabinet une fois que vous serez frais et reposés.

Aridel s'inclina.

— Bien, majesté, fit-il d'un ton froid. Puis-je cependant faire remarquer à votre majesté que mon nom est à présent Aridel, et non Berin.

Les paroles et l'intonation d'Aridel semblèrent frapper le roi en plein cœur. Il ne dit pas un mot tandis que son fils et ses deux compagnons se retiraient.

*
* *

Shari scrutait Aridel avec attention, comme si elle essayait de lire ses pensées. La jeune femme avait l'air fatigué, mais une partie de la tristesse qu'elle avait affiché ces dernières semaines avait disparu. Malgré leur perte commune, Aridel et Shari ne s'étaient que peu parlé pendant le voyage, aucun des deux ne souhaitant partager son deuil. Le regard insistant de l'ambassadrice commençait donc à mettre Aridel mal à l'aise.

— Qu'y a-t'il, excellence ? finit-il par demander, légèrement exaspéré.

— Je vous ai déjà dit de m'appeler Shari, il me semble... Je ne peux m'empêcher de me poser une question : pourquoi avez-vous été aussi dur avec votre père ? Il ne demandait qu'à se réconcilier avec vous...

Domiel observait d'un air curieux, prenant bien soin de ne pas s'immiscer dans la conversation. Aridel, quant à lui se sentit un peu irrité de cette remarque.

— Je ne suis pas sûr que cela vous concerne vraiment excel... Shari.

— Comme vous voudrez... répondit laconiquement la jeune femme, d'un ton parfaitement étudié.

Il marchèrent en silence un petit moment avant qu'Aridel finisse par exploser :

— Il y a neuf ans, l'homme m'a chassé en me reniant et à présent il m'accueille à bras ouverts ? Il faudra plus que cela pour m'ama-douer. Je le connais trop bien, il y a un mobile caché derrière cette affection retrouvée !

C'était clairement le genre de réaction à laquelle s'était attendue l'ambassadrice. Elle répliqua d'un ton calme.

— Peut-être pas, Aridel. Un homme, et à plus forte raison un roi, peut changer en neuf ans. Il vient de perdre un fils tout comme vous venez de perdre un frère. Peut-être souhaite-t'il tout simplement s'amender ?

Aridel ricana légèrement.

— Ah ! Vous êtes sous son charme à ce que je vois, excellence. Mais vous apprendrez vite à voir ce que dissimule le sourire de Leotel Le Navigateur... Parfois la sirène peut cacher un requin...

— Je crois surtout que vous devriez pardonner à votre père les fautes, réelles ou imaginaires qu'il a commises à votre égard. Souvenez-vous des dernières paroles de Sûnir (un voile de tristesse passa sur les yeux en amande de la jeune femme). Et de manière plus pragmatique, une division entre le roi d'Omirelhen et son fils ne fait que faire le jeu d'Oeklos. Souhaitez-vous donc aider à ce point notre ennemi ?

Aridel commençait à voir rouge. Qui était donc cette étrangère qui se permettait de lui donner des leçons ? Et de l'accuser de collusion avec Oeklos ? Lui ! Après tout ce qu'il avait vécu ! L'ex-mercenaire dut prendre sur lui pour ne pas répondre de manière vexante.

— Occupez-vous donc de vos affaires excellence, dit-il d'une voix cinglante. Ce qui s'est passé entre cet homme et moi ne regarde que nous. Mais ses fautes sont loin d'être imaginaires, et ce n'est pas une simple accolade qui me fera oublier ce qu'il a fait.

Shari, loin de se fâcher, eut un petit rire.

— Je vois, Altesse, dit elle avec un sourire ironique, que vous avez le même tempérament borné que votre frère. Nous reparlerons quand vous serez de meilleure humeur.

L'ambassadrice de Sûsenbal s'éloigna rapidement, vers ses quartiers, laissant Aridel et Domiel seuls.

Le mage regardait son compagnon d'un air inquisiteur. Se sentant observé, Aridel finit par demander :

— Qu'est-ce qu'il y a, Domiel ? Vous n'allez pas vous y mettre vous aussi ?

— Rien, dit le mage. Je me disais juste que vous ne paraissiez pas très heureux de vous retrouver ici. Il est vrai que la vie de noble de la cour doit vous paraître bien frivole après ce que nous avons vu. Mais n'oubliez pas que vous pouvez accomplir plus ici que sur les routes de Setirelhen, pourchassé par les forces d'Oeklos. Votre passé de mercenaire vous a appris bien plus que n'importe quelle éducation royale. Servez-vous en pour devenir le prince dont Omirelhen a besoin. Peut-être que lorsque vous aurez accepté ce que vous êtes réellement, vos cauchemars disparaîtront...

Domiel ne permit pas à Aridel de répondre. Il s'engouffra dans la chambre qui venait de lui être indiquée par un soldat, laissant Aridel seul. Comment le mage pouvait-il savoir que ses cauchemars l'avaient repris ? Ses paroles résonnaient dans l'esprit d'Aridel comme un bruit de fond. Était-il vraiment temps pour lui d'abandonner le soldat qu'il avait été et d'embrasser sa destinée royale ? Serait-il capable de supporter cette responsabilité ? Et pouvait-il vraiment pardonner à son père ? C'est sur cette pensée qu'il s'endormit une fois dans sa chambre, épuisé par son voyage.

3.

Shari se leva bien plus reposée qu'elle ne l'avait été depuis le jour fatidique de la bataille d'Omea. Les affres de la guerre et la mort de Sûnir avaient laissé sur son esprit une marque indélébile. Cependant, le fait de se retrouver à la cour d'Omirelhen, bien plus en sécurité qu'elle ne l'avait été depuis plus de deux mois, lui avait enfin permis de dormir d'un sommeil réparateur.

La jeune femme se sentait prête à affronter la journée qui s'annonçait. Et elle savait que ses talents de diplomate allaient être mis à rude épreuve. Non seulement il faudrait qu'elle se tienne au courant des derniers développements de la guerre, mais il allait aussi falloir qu'elle affronte la tension latente entre le roi Leotel et son fils cadet. Son instinct d'ambassadrice reprenait petit à petit le dessus, et elle avait beaucoup à accomplir.

Alors que la jeune femme se dirigeait vers le cabinet de travail du

roi Leotel, elle se remémorait, en essayant de maîtriser ses émotions, les événements des dernières semaines. Les deux jours qui avaient suivi la mort de Sûnir étaient comme un trou noir. Shari se rappelait vaguement la cérémonie où Aridel avait mis le feu au bûcher soutenant le corps de Sûnir, mais tout le reste échappait à son souvenir. Lorsqu'elle avait enfin émergé de sa torpeur, elle était déjà en route pour Omirelhen. L'amiral Omasen avait en effet pris la tête des opérations et avait décidé de la renvoyer, elle et le prince Berin, auprès du roi. Une décision qu'elle n'aurait pas forcément approuvée, eût-elle été dans un meilleur état, mais le mal était fait.

Le navire qui transportait Shari était rapide, et, en moins d'un mois ils avaient rejoint le port de Niûrelmar. Là ils avaient grimpé à bord d'une voiture couverte pour rejoindre Niûrelhin, la capitale. Durant le voyage, Shari avait peu parlé à ses compagnons, prise dans le tourbillon de ses émotions.

À la vue de Shari, le garde de faction ouvrit la porte du cabinet sans même frapper. Leotel était déjà présent, ainsi qu'Itheros et maître Redam Nidon.

— Ah bienvenue, excellence, la salua le roi. Nous sommes presque au complet. Il ne manque plus que Ber... Aridel et son compagnon.

Alors même que Leotel prononçait ses paroles, la porte s'ouvrit de nouveau, laissant apparaître la silhouette robuste du prince et son ami mage. En voyant Itheros, Aridel eut un mouvement de recul, la main sur la garde de son épée mais il se ravisa en constatant que la présence du Sorcami semblait normale aux autres occupants de la pièce.

— Bonjour, fils, fit le roi. Et vous aussi, maître Domiel. La présence d'un mage de Dafashûn parmi nous nous honore et nous sera très utile.

— Majesté, dit Aridel en s'inclinant, imité par Domiel.

— Puis-je vous présenter, Maître Redam Nidon, Gardien du Savoir, et Itheros, qui fut Ūsakia de Sorcamien avant l'arrivée d'Oeklos. Itheros est l'ami de notre famille depuis plus d'un siècle.

Les deux hommes s'inclinèrent de nouveau. Le nom d'Itheros n'était clairement pas étranger à Aridel, et il observait le Sorcami

avec attention.

Le roi eut un instant de pause puis il reprit.

— Bien, j'ose espérer que vous êtes bien reposés. J'ai lu le rapport de l'amiral Omasen, et je suis donc au courant des derniers événements. L'amiral m'annonce aussi qu'il compte monter une ligne de défense afin de protéger le sud de Setirelhen, le Nord étant apparemment déjà perdu. Il espère ainsi mettre un terme à l'avance d'Oeklos pour un petit temps. Nous savons tous cependant que l'amiral ne pourra tenir longtemps face au pouvoir destructeur du baron, et ses appétits se tourneront forcément un jour vers nous. Nous devons nous y préparer, et c'est pour cela que je vous ai réuni ici.

Shari ne put s'empêcher d'interrompre le roi.

— Le bouclier des Anciens n'est-il donc pas une protection suffisante, majesté ?

Le roi eut un sourire bienveillant et las.

— En théorie si, excellence. Mais le bouclier n'a pas été testé et nous ne savons toujours rien de son efficacité réelle. Et, même si le bouclier l'empêche d'utiliser son arme, Oeklos dispose tout de même d'une force conséquente. Après sa défaite dans la mer d'Omea, il est peu probable qu'il nous attaque par voie maritime, mais maître Itheros et moi sommes d'accord pour dire qu'une attaque des Sorcami par la montagne est tout à fait possible. Et, avec une partie des troupes mobilisées en Setirelhen, les défenses de la marche ne pourront pas résister éternellement. Oeklos dispose de près de la moitié des ressources du continent de Sorcasard. Si nous ne trouvons pas d'alliés, il nous vaincra, bouclier ou non.

La logique de Leotel était implacable. De noires pensées traversèrent l'esprit de Shari, mais elle se reprit.

— A quels alliés pensez-vous, majesté ?

— Eh bien, il ne nous reste que deux choix possibles : les royaumes des Nains, au Nord, et Niûsanif, au sud. Tous deux seraient des alliés de choix : la frontière des Losapic n'a jamais été franchie par aucune armée depuis que les Nains en ont pris possession, et Niûsanif dispose d'une puissance maritime qui, combinée à la nôtre, nous donnerait la maîtrise totale des mers. Mais il est peut-être un facteur qui nous

permettra de choisir encore plus judicieusement notre premier allié. Et pour cela, je vais laisser la parole à maître Nidon.

Le vieil homme se leva, et de sa voix craquelante se mit à expliquer :

— Si vous vous rappelez, excellence, lorsque nous avons activé le bouclier à Rûmûnd, vous avez découvert un ouvrage datant de l'époque des Anciens que vous m'avez remis. Le grimoire est écrit dans un dialecte extrêmement archaïque de l'empire de Blûnen, mais j'ai pu en traduire une partie. Et j'ai ainsi découvert qu'il existait un second bouclier.

Un silence emplit la salle. Un second bouclier ? pensa Shari. Voilà qui était clairement une excellente nouvelle. Mais...

— Et où se trouve ce second bouclier ? demanda Aridel, devant Shari.

— C'est là où le bât blesse, répondit Redam Nidon. Ni maître Itheros ni moi n'avons pu déterminer son emplacement. Nos connaissances du Blûnen archaïque sont trop imprécises pour le déterminer avec certitude. Nous comptions sur l'aide de maître Domiel pour en savoir plus. Quand nous avons su qu'un mage venait ici, nous avons pensé que...

— Je vous aiderai avec plaisir, répondit Domiel, même si cela ne conviendra probablement pas aux instances suprêmes de Dafashûn. Cette crise est trop grave pour que nous restions neutres. N'avez-vous d'ailleurs pas eu de nouvelles du roi des mages, majesté ?

— Non, répondit le roi. Toutes nos requêtes à Dafashûn sont restées sans réponse. À croire que votre royaume s'est réfugié dans une muette indifférence. J'espérais que vous en sauriez plus.

— Hélas non, majesté. Je suis coupé de Dafashûn depuis très longtemps, et sa politique récente m'est inconnue. Il me semble cependant très étrange qu'ils n'aient même pas envoyé de protestation officielle à Oeklos.

— A moi aussi, dit Leotel. Un motif d'inquiétude supplémentaire... Qui rend la recherche de ce second bouclier plus importante encore, ajouta le roi d'un ton grave.

— Roi-Leotel, si je puis me permettre, interrompit alors Itheros. Nous aimerions, pour nos recherches, recruter l'aide de son excellence l'ambassadrice de Sûsenbal. Elle s'est montrée très utile à Rûmûnd, et un regard neuf ne pourrait que nous aider.

Shari ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Bien sûr ! Vous pouvez compter sur moi.

— Très bien, dit le roi. Je ne vais pas vous retarder plus longtemps dans vos recherches. Vous pouvez disposer.

Alors que tout le monde se retirait, Leotel ajouta.

— Pas toi... Aridel. Nous avons à discuter.

Le prince resta en arrière, visiblement déconcerté, et alors que Shari se dirigeait vers la bibliothèque du palais, elle vit son père fermer la porte du cabinet, laissant les deux hommes seuls.

4.

Cela faisait maintenant plus d'une heure que Domiel, Itheros et Redam Nidon étaient penchés sur le vieux grimoire. Shari avait bien tenté de les aider, mais le décryptage de ce texte cabalistique dépassait de loin ses connaissances. La jeune femme s'ennuyait ferme. Elle se demandait ce qu'étaient en train de se dire Aridel et son père. Sauraient-ils se réconcilier seuls ? Shari brûlait de le savoir.

Alors qu'elle était plongée dans ses pensées Shari entendit un cri.

"Ca y est ! J'ai trouvé !"

C'était Domiel qui avait ainsi laissé exploser sa joie. Itheros et Redam Nidon se regardèrent d'un air perplexe (du moins dans le cas du vieil homme, les expressions du Sorcami restant indéchiffrables).

"Regardez, dit Domiel. Ces trois runes étranges : ONK. Ce sont les marques que les Anciens attribuaient à leurs ports aériens : les endroits où décollaient et atterrissaient leurs machines volantes, celles que vous appelez dragons. Il y en avait généralement un par grande ville. A une époque je les connaissais par cœur, c'est une des choses qu'on nous force à apprendre à l'université de Dafakin. ONK... ONK..."

Le jeune mage réfléchit un moment. Puis il reprit :

"Oui il me semble bien que ONK était associé à la cité d'Onirakin. Mais cela nous avance peu, car j'ignore totalement où se trouvait cette ville."

Domiel eut un soupir de dépit. Mais alors qu'il s'apprêtait à reprendre les recherches, maître Nidon le coupa.

"Onirakin! Mais oui bien sûr! J'ai déjà vu ce nom là. Et je crois savoir où."

Se précipitant vers une des étagères, Redam Nidon en sortit un livre poussiéreux à la couverture de cuir passée. Le titre était clairement écrit à la main, et une partie des runes était effacée. Shari reconnut pourtant immédiatement les mots qui étaient écrits :

HĪNKON ARDAYN

C'était du Sorûeni occidental, un langage très proche de son dialecte natal et cela signifiait "Terres Inconnues".

Captivée par l'ouvrage et sentant qu'elle pouvait se rendre utile, Shari se rapprocha de maître Nidon. Le vieil homme feuilletait les pages avec frénésie, cherchant une référence à la ville dont avait parlé Domiel.

Tout d'un coup Shari s'écria :

"Là!"

Et elle posa le doigt sur un passage du livre. Redam Nidon la regarda avec étonnement, puis voyant le mot qui se trouvait sous le doigt de Shari, dit :

"Bravo, excellence. Vous avez le regard vif." Le vieil homme prit une expression approbatrice. "Faites nous les honneurs, je vous prie. Votre Sorûeni est probablement bien meilleur que le mien."

Shari ne se fit pas prier et traduisit à haute voix le texte en Dûeni :

"Liri'a, je vous confie, à Lyotus et toi, la mission de mettre en lieu sûr le trésor de ma famille. Il s'agit d'objets de grande valeur qui m'ont été transmis de génération en génération. Vous devrez les transporter jusqu'à la forêt d'Inokos qui se trouve au nord de Sorkhoroa, et qui recouvre les ruines de l'ancienne cité d'Onirakin."

Ce fut au tour d'Itheros de s'exclamer.

— Sorkhoroa ! Bien sûr. La forteresse avait forcément été construite aux abords de l'ancienne ville.

Les trois autres le regardèrent fixement. Redam Nidon prit la parole.

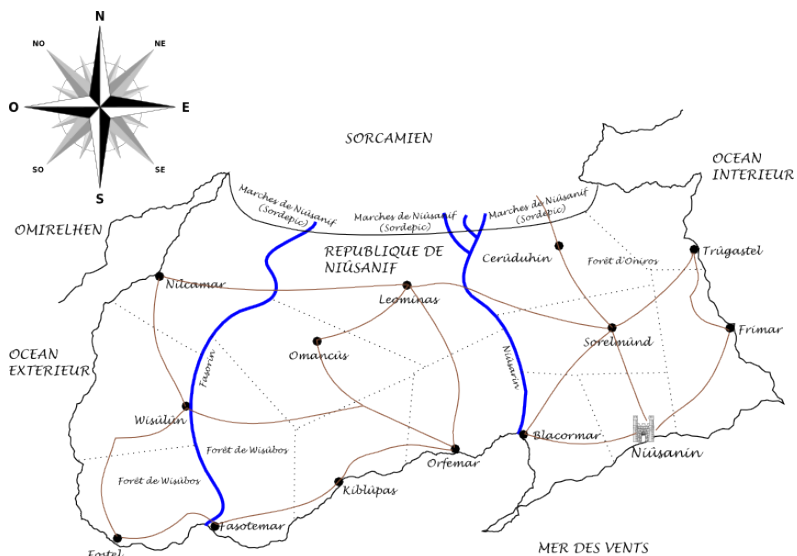
— Itheros, que voulez-vous dire ?

— Sorkhoroa était une ancienne cité de mon peuple. Elle a été construite peu après la destruction de l'empire des mages, et c'était au départ une forteresse dominant l'une de leurs anciennes villes. Au fur et à mesure que le temps a passé, la forêt a recouvert la ville des Anciens, mais Sorkhoroa est restée. Jusqu'à l'arrivée des hommes de Dûen, qui l'ont détruite, il y a quatre siècles.

— Et savez-vous où se trouvait Sorkhoroa ?

— Bien sûr, une cité humaine a été construite sur ses ruines : Sorelmûnd, dans la république de Niûsanif.

— Sorelmûnd. Redam Nidon s'empara d'une carte. Cela signifie donc que la forêt d'Inokos est ce que nous appelons maintenant Oniros.



— Et par conséquent, reprit alors Domiel, les ruines de la cité d'Onirakin sont dans cette forêt d'Oniros, et avec elles le second bouclier. C'est donc là qu'il nous faut aller.

Tous se regardèrent d'un air satisfait.

"Il faut sur le champ en informer le roi!", dit alors Shari, avant de se précipiter vers le cabinet royal.

5.

Aridel ne savait que penser. Depuis une heure son père le pressait de questions sur sa vie et sur les mésaventures qui l'avaient mené jusqu'à Thùliaer. De nombreux souvenirs qu'il aurait préféré enterrer dans sa mémoire refaisaient ainsi surface et il était parfois difficile pour Aridel de garder son calme. Ainsi, lorsque Shari entra sans frapper, l'air passablement énervée, son interruption fut la bienvenue.

— Majesté, fit la jeune femme, reprenant son souffle, nous avons trouvé ! Nous savons où se situe le deuxième bouclier.

Leotel se leva de son siège, renversant les papiers qui se trouvaient devant lui.

— Vraiment ? s'exclama-t'il. Voilà une excellente nouvelle ! Je ne pensais pas que vous aboutiriez si vite à des résultats. Cela fait plusieurs semaines que maître Nidon essaie de déchiffrer ce grimoire.

Entre temps, Nidon, Domiel et le Sorcami étaient revenus. Aridel ne savait que penser d'Itheros. Son père lui avait expliqué qu'il était un ami de la maison de Leotel depuis plus d'un siècle, mais après ce que le prince avait vu en Fisimhen, il restait méfiant de la race des hommes-sauriens. Il reporta cependant son attention sur Redam Nidon qui expliquait :

— Grâce à maître Domiel, nous avons pu obtenir le renseignement qui nous manquait, majesté. Nous sommes presque certains que le bouclier se trouve dans la forêt d'Oniros, au nord de Sorelmûnd, à Niûsanif.

Le roi parut surpris.

— Oniros ? Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

— Absolument, majesté. Vous connaissez la région ?

— Pas personnellement mais...

Aridel aussi avait déjà entendu le nom d'Oniros. Soudainement il se rappela dans quelles circonstances. C'était l'un des rares moments où, enfant, il s'était retrouvé avec Sûnir sur les genoux de son père. Le roi lui avait raconté l'histoire de Wicdel, mentor du roi Leotel, premier du nom, qui avait parcouru dans sa jeunesse les jungles de Sorcasard, presque deux siècles auparavant. Il avait, suivant les traces d'une des pionnières du continent, exploré la forêt d'Oniros, où il avait rencontré des Sorcami, se liant même d'amitié avec l'un d'eux.

C'était, en substance, l'histoire que le roi était maintenant en train de conter à Shari, Itheros, et Domiel. Itheros semblait particulièrement intéressé.

— Nous soupçonnions depuis longtemps l'existence de tribus isolées vivant en dehors de Sorcamien, mais c'est la première fois que

j'en entends confirmation. Je regrette que votre aïeul ne m'en ai jamais parlé. Si j'étais plus jeune, je serai bien parti à la recherche de ce bouclier, rien que pour rencontrer ces si lointains cousins.

— Ces Sorcami ne risquent-ils pas d'être hostiles ? (la question venait de Shari)

— Pas nécessairement, répondit Itheros. Ils défendront peut-être leur territoire, mais ils ont probablement eu très peu de contacts avec les humains depuis la fin de la guerre des Sorcami. Si l'histoire de Wicdel est véridique, ils auraient même plutôt tendance à être favorablement disposés envers les humains.

— Très bien. De toute façon nous n'avons pas le choix. Je suppose que nous devons partir dès que possible, votre majesté ?

— Nous ? Excellence, vous avez déjà fait beaucoup pour Omirelhen. Je ne peux vous demander...

— Majesté, coupa Shari, qui dans son excitation, oubliait le protocole. J'ai vécu plusieurs années à Niûsanif, je connais parfaitement le pays et sa politique. J'ai déjà activé le premier bouclier et je saurai faire ce qu'il faut pour le second. De plus, une fois le bouclier activé, je serai sûrement la mieux à même de négocier une alliance avec le sénat Niûsanifais. Non seulement vous pouvez, mais vous devez me demander de partir. Appelez ça une mission diplomatique si vous voulez.

La jeune femme avait parlé si vite qu'il fut impossible à quiconque de l'interrompre. Quand elle eut fini, le roi eut un rire franc.

— Si tous mes généraux étaient aussi enthousiastes que vous, Oeklos aurait déjà perdu. Très bien, vous irez. Mais je ne peux vous laisser partir seule... Cette mission est dangereuse.

Domiel fit alors un pas en avant.

— J'aimerais accompagner son excellence. Je pense que la présence d'un mage ne sera pas de trop dans les ruines d'une cité des Anciens. Et j'avoue que je suis moi aussi curieux de découvrir ce bouclier.

— Cela me paraît une bonne idée, maître Domiel. Même si la présence d'un mage à la cour aurait été précieuse, vous serez probablement plus utile à Niûsanif.

Aridel savait ce qui lui restait à faire. Il se leva de son siège et dit simplement.

— J'irai aussi.

Le roi se tourna vers son fils d'un air surpris. Au bout d'un moment il finit par dire :

— J'ai bien peur que ce soit impossible, Be... Aridel. J'ai besoin de toi ici, et tu es à présent l'héritier du trône. Je ne peux pas te laisser t'exposer au danger et te perdre comme ton frère...

Aridel s'était attendu à une réponse de ce genre. Malgré tout, il ne peut s'empêcher de laisser ses émotions reprendre le dessus.

— Si cette mission échoue, il n'y aura plus de trône, et vous m'aurez gardé dans votre écrin doré juste pour que je devienne le jouet d'Oeklos, père. Si le sort du royaume d'Omirelhen, et de Sorcasard, est lié à l'activation de ce bouclier, alors c'est mon devoir d'accompagner Shari et Domiel, et vous ne m'empêcherez pas de partir.

Le ton de défi avec lequel ces mots avaient été prononcé imposèrent le silence à tous. Même le roi attendit avant de répondre.

— Je vois que tu n'as rien perdu de ton caractère, fils.

Aridel commençait à fulminer. Le vieil homme allait-il encore l'humilier ? La suite des paroles du roi remplit alors d'étonnement.

"Si j'ai appris quelque chose, il y a neuf ans, c'est que je ne peux pas te forcer à te plier à ma volonté. Même si je préférerais te garder auprès de moi, je sais que t'ordonner de rester ne ferait que créer un nouveau conflit entre nous. Je ne m'opposerai donc pas à ton départ. Je compte simplement sur toi pour représenter dignement la maison de Leotel, une fois à Niûsanin, et me revenir le plus rapidement possible. Et je pense que ceci te sera utile pour ton voyage."

Ouvrant l'un des tiroirs de son bureau, le roi en sortit un petit objet en terre cuite de forme circulaire.

"Si l'on en croit l'histoire de Wicdel, cet artefact, qu'il nomme médaillon de Liri'a, est ce qui a permis au mentor de Leotel de gagner l'amitié des Sorcami d'Oniros. C'est l'un des plus anciens héritages de notre famille. Garde-le précieusement, et pars avec ma

bénédiction. J'espère juste que tu reviendras avec une histoire de plus à me raconter..."

Aridel, toujours méfiant, sentit naître malgré lui un élan d'affection pour son père. Peut-être avait-il réellement changé, après tout ? Était-ce là le début du pardon ? Aridel prit délicatement le médaillon de la main du roi.

"Merci, père, dit-il. Si Erû le veut, je reviendrai avec ce médaillon. Et je vous raconterai tout."

Le roi inclina la tête, semblant cacher une vive émotion.. Et lorsqu'Aridel franchit la porte du cabinet, des larmes perlèrent sur les joues du vieil homme.

Chapitre 10

Serpents

1.

Le port grouillait d'une activité débordante. Située à l'embouchure du fleuve Niûsarin, Blacormar était une cité au commerce florissant, tout comme la plupart des villes de la République de Niûsanif.

Niûsanif. Bien qu'Aridel ait beaucoup voyagé, c'était la première fois qu'il mettait les pieds dans ce pays, le plus méridional de Sorcasard. C'était à l'endroit où avait été bâtie sa capitale, Niûsanin, que les hommes d'Erûsard avaient pour la première fois mis le pied sur le nouveau continent. Ces explorateurs venus du lointain domaine de Sanif avaient, après la défaite des Sorcami quatre siècles auparavant, colonisé tout le sud de Sorcasard, des Sordepic à la Mer des Vents. Ainsi, lorsqu'ils avaient finalement obtenu leur indépendance, ils avaient fondé la plus grande république commerciale d'Erûsard, dont la bourgeoisie regroupait à présent les plus grandes fortunes au monde.

Le Sorgen, le petit brick qui transportait Aridel, Shari et Domiel,

manœuvra habilement parmi la multitude de navires qui encombraient le port. Le capitaine avait clairement une grande habitude de Blacormar et il dirigeait son navire de main de maître, comme il l'avait fait depuis Ortel. Le Sorgen s'amarra donc à son quai sans incidents, sous les yeux d'Aridel. Le jeune homme attendait avec impatience de pouvoir descendre, curieux de découvrir cette terre inconnue.

Les trois compagnons avaient convenu, d'un commun accord, qu'ils voyageraient sous le couvert de l'anonymat, du moins tant qu'ils n'en sauraient pas plus sur le bouclier. C'était Shari qui avait émis cette idée la première : elle semblait soucieuse de ne pas alerter trop tôt le sénat de la présence d'un prince d'Omirelhen sur son sol. Les dîners protocolaires et autres réceptions officielles auraient ralenti leurs recherches, et surtout, il était impossible de négliger la présence possible d'espions d'Oeklos à Niûsanif. Il fallait donc se montrer le plus discret possible, une idée qui n'était pas pour déplaire à Aridel.

Après presque trois semaines en mer, l'ex-mercenaire éprouvait un besoin quasi-compulsif de se dégourdir les jambes. Ainsi fut-il le premier à mettre pied à terre une fois la passerelle posée. L'atmosphère du navire et le fait qu'il était souvent seul avec ses pensées lui avait pesé tout au long du voyage, et la terre ferme lui avait manqué.

Aridel fut cependant un peu déçu. Lui qui s'était attendu à trouver une touche d'exotisme dans les ports du sud du continent, il se trouvait en face d'une réplique presque parfaite des docks de Niûrelmar. Les seules différences notables étaient le teint sombre de la plupart des hommes, et le fait qu'ils parlaient Sorûeni. Niûsanif était en effet le seul pays de Sorcasard où cette langue était utilisée, à l'opposé d'Omirelhen et des autres royaumes, où le Dûeni était la langue commune. Aridel ne connaissait que très peu le Sorûeni. Shari avait bien essayé de le lui apprendre pendant la traversée, mais il avait rapidement perdu patience et n'avait pas beaucoup progressé. Il en savait cependant assez pour pouvoir se faire comprendre en cas d'urgence, et c'était probablement suffisant.

— Alors, Ari, que pensez-vous de Niûsanif ?

C'était Shari qui avait parlé, utilisant le nom d'emprunt d'Aridel. Les trois compagnons avaient en effet décidé de raccourcir leurs noms pour éviter tout soupçon. Ils étaient donc Ari, Shari, et Dom, représentants commerciaux d'une société de Sûsenbal, du moins pour les oreilles extérieures.

— Ça ressemble beaucoup à Omirelhen, jusqu'à maintenant, répondit Aridel à la question de la jeune femme. Je m'étais attendu à un plus grand dépaysement.

— Attendez donc d'en découvrir plus avant de porter un jugement définitif. Blacormar est un port dominé par le commerce extérieur, et les mélanges ont un peu atténué la culture Niûsanifaise. Mais si nous nous rendons à Niûsanin, vous aurez alors un aperçu de la splendeur de l'architecture du sud du continent. Le capitole est quelque chose que vous ne verrez nulle part ailleurs.

— Peut-être, répliqua Aridel d'un ton acide. Mais ce n'est pas notre destination pour le moment. Est-ce que la cité de Sorelmûnd présente le même attrait ?

— Je ne sais pas, répondit Shari avec un léger sourire. Je n'y ai jamais été. Mais nous pouvons être agréablement surpris.

— Je suis certain que ce pays recèle des trésors cachés. Nous ne serions pas là sinon.

Cette dernière réplique, lancée par Domiel, rappela Aridel à l'ordre. Ils n'était en effet pas là pour visiter Niûsanif, mais pour accomplir une mission.

*

* *

Si la guerre se déroulant au Nord de Sorcasard inquiétait en quelque manière les Niûsanifais, ils ne le montraient absolument pas. La vie à Blacormar semblait suivre son train-train habituel, et offrait un contraste impressionnant avec ce qu'Aridel avait pu voir à Telmar et Thûliaer. Les habitants ne se rendaient-ils pas compte de la menace qui pesait sur eux ? Pensaient-ils qu'Oeklos ne s'intéresserait pas à Niûsanif ? Lorsqu'Aridel s'en ouvrit à Shari alors que les

trois compagnons traversaient la ville, la jeune femme ne parut que légèrement troublée.

— Une bonne partie des gens d'ici ne raisonnent qu'en termes de commerce et de profit. Il y a plus de quatre cents ans qu'ils n'ont pas connu la guerre, et je pense qu'ils n'imaginent même pas qu'elle puisse toucher Niûsanif. Les habitants du Nord, près des Sordepic, sont peut-être plus inquiets, mais ici, tant que les navires arrivent et repartent, tout va bien.

— Quelle inconscience, soupira Aridel.

— Vous voyez encore le monde de vos yeux de mercenaire, dit alors Domiel. Pour vous la guerre n'est que violence et mort, parce que vous l'avez vue de vos yeux. Mais pour ces marchands, un conflit armé n'est pas forcément chose négative, surtout s'ils peuvent en tirer profit. Une guerre au nord permet de vendre des armes et des navires, sans grand risque pour eux.

— Je raisonne peut-être en soldat, dit Aridel, mais j'espère ne jamais atteindre votre niveau de cynisme. Ces gens n'ont ils donc aucune morale ?

— Ne soyez pas trop prompt à les juger. Vous vous êtes après tout battu et avez tué pour le plus offrant. La seule différence est que vous avez pu voir les conséquences de vos actes. Ce n'est pas le cas des marchands de Niûsanif.

Aridel ne répondit pas, conscient de la véracité des propos de Domiel. Il dut faire un effort pour réprimer la vague de mélancolie qui s'empara soudainement de lui, ramenant à son souvenir les images sanglantes de la plaine de Kiborûn. Il marcha silencieusement, suivant ses deux compagnons à travers la ville de Blacormar.

2.

Le panorama était féérique. En dehors des côtes, les terres de Niûsanif n'avaient été que peu domestiquées par l'homme, et la nature y exprimait sa beauté sauvage. La route menant de Blacormar à Sorelmûnd était renommée pour être l'une des plus belles du pays, et cette réputation n'était pas exagérée.

Le chemin pavé serpentait au milieu de collines verdoyantes parsemées d'arbres majestueux. Au petit matin, l'eau qui s'était accumulée pendant la nuit s'évaporait doucement sous la chaleur du soleil et formait une nappe brumeuse qui donnait un aspect envoûtant au paysage.

Shari était plongée dans cette vision fascinante. La paix qui se dégageait de ce tableau submergeait la jeune femme. Perchée sur son cheval, elle s'en imprégnait totalement, oubliant tout ce qui se trouvait autour d'elle. Le spectacle lui évoquait les vertes collines de son île natale de Sûsenbal et les longs moments qu'elle avait pu y passer, vidant son esprit des obligations de la cour. Dans cet état de paix intérieure, Shari se sentait prête à affronter toutes les épreuves. Jusqu'à ce qu'une voix vienne la tirer de sa rêverie.

— A quoi pensez-vous ?

C'était Aridel. Depuis qu'ils avaient quitté Blacormar, une semaine auparavant, le jeune homme lui avait paru très triste, presque abattu. Il semblait ressasser de sombres souvenirs. L'enthousiasme qu'il avait ressenti lorsqu'ils avaient quitté Niûrelhin semblait avoir totalement disparu. Sa question surprit donc Shari. Pourquoi donc choisissait-il ce moment entre tous pour lui adresser la parole ?

— J'observais juste le paysage, répondit Shari d'un ton plus sec qu'elle ne l'aurait voulu.

— Oh, répondit Aridel. J'avais l'impression, à votre regard, que vous étiez partie très loin d'ici.

Le jeune homme avait rapproché son cheval de celui de Shari, et ils avançaient à présent presque côte à côte. Domiel était assez loin devant, et ne pouvait entendre ce que disaient ses compagnons.

— Ce que vous dites est vrai, en un sens, dit soudain Shari en réponse à la phrase d'Aridel. Ces terres me rappellent Sûsenbal, et je n'ai pas pu m'empêcher d'éprouver une pointe de nostalgie à leur vue.

— Depuis combien de temps avez vous quitté votre pays ? demanda alors Aridel.

— Et bien, ça fait maintenant presque six mois que je suis ambassadrice de Sûsenbal en Omirelhen et avant cela j'ai rempli le même

rôle pendant plus de trois ans ici, à Niûsanif. Donc, en comptant le voyage, cela fait bien quatre ans que je n'ai pas revu Sûsenbal.

— Je comprends ce que vous ressentez alors. Les premières années de mon exil ont été les plus dures. J'ai souvent dû lutter pour résister à la tentation de retourner à Omirelhen. C'est une sensation étrange que de se retrouver loin de chez soi, entouré d'étrangers souvent hostiles.

— Je ne me considère pas entourée d'étrangers hostiles. Même si nous ne nous connaissons que depuis deux mois, j'ose espérer que Domiel et vous êtes des amis, précisa Shari, un sourire au lèvres.

— Bien sûr, et le sacrifice que vous faites pour Omirelhen ne fait que renforcer ce sentiment. Mais vous êtes tout de même loin de chez vous. Toutes les personnes que j'ai pu connaître à Fisimhen, lorsque j'étais mercenaire, n'étaient pas mes ennemies. Aucune, cependant, n'était ma famille. Et cela, je ne m'en suis rendu compte que bien trop tard...

Aridel laissa planer un silence pesant. L'espace d'un instant, le spectre de Sûnir sembla s'interposer entre lui et Shari, leurs yeux reflétant la même tristesse. Ce fut Shari, ne souhaitant replonger dans les ténèbres de son deuil qui relança la conversation.

— J'imagine que votre éducation princière a fait de vous l'un des meilleurs mercenaires de Sorcasard. Si vos employeurs avaient su qu'ils engageaient un prince d'Omirelhen comme simple soldat...

La tristesse n'avait pas quitté les yeux d'Aridel quand il répondit.

— Oh je n'étais ni meilleur ni plus mauvais qu'un autre. Au combat, c'est la chance qui détermine si vous vivez ou mourrez. Et parfois mourir n'est pas le pire sort qui vous attend...

— Que voulez-vous dire ?

Aridel s'éclaircit la gorge. On sentait que le sujet était difficile pour lui.

— J'ai, au cours de mon exil, vu et fait des choses que je préférerais oublier. Et le poids de ces actes est bien lourd sur ma conscience. J'envie parfois ceux qui sont restés au champ d'honneur de ne pas avoir à ressentir ceci.

Shari se rappelait la violence sanglante de la bataille de la mer d'Omea. Elle ne pouvait qu'imaginer ce qu'éprouvait Aridel après huit années à affronter ce genre d'horreurs.

— Peut-être qu'Erû vous a laissé la vie sauve pour que vous puissiez empêcher ces atrocités de se reproduire. Si notre mission réussit, ce sera un pas vers la paix.

— Puissiez-vous dire vrai. Mais j'ai dans l'idée que ma rédemption ne sera pas aussi simple...

Le jeune homme resta alors silencieux, et Shari n'osait l'interrompre dans ses pensées. Aridel était bien différent de son frère. Il n'avait pas l'assurance tranquille qui avait fait de Sûnir un si habile meneur d'hommes. Malgré cela, le regard d'Aridel, derrière sa lassitude, affichait une sagesse qui avait fait défaut à son frère aîné. En cela le prince ressemblait beaucoup à son père...

*

* *

La ville de Sorelmûnd était perchée sur une colline, et ses bâtiments de pierre blanche reflétaient l'astre du jour d'une manière telle qu'on aurait dit qu'un second soleil emplissait le ciel. Cette illusion s'estompa cependant bien vite à mesure que les trois compagnons s'approchaient de la cité.

Si Sorelmûnd avait été construite sur les ruines d'une cité Sorcami, il ne restait clairement rien de la ville d'origine. Tout avait été recouvert par les maisons carrées si typiques de Niûsanif. Les habitants de la ville avaient, comme à Blacormar, la peau sombre, mais, à la grande surprise de Shari, certains avaient des cheveux blonds, un trait très inhabituel au sud de Sorcasard.

Domiel avait déniché une auberge près de la place du marché, et les trois compagnons s'y installèrent rapidement. Après s'être lavée et rafraîchie, Shari passa un long moment à observer le paysage au balcon de sa chambre. Du deuxième étage de l'auberge, la vue était magnifique. La ville paraissait s'étendre sous les pieds de Shari, ses habitants vaquant à leurs occupations sous le chaud soleil de cette fin

d'après-midi. Portant son regard au loin, la jeune femme distingua une tache d'un vert sombre. Il s'agissait sans aucun doute de la forêt d'Oniros, leur destination. Elle avait un aspect menaçant, comme si son ombre voulait se saisir de Sorelmünd.

Shari se détourna et se mit à lire pour éviter de laisser son esprit vagabonder. Elle sentit bientôt la somnolence la gagner, et s'endormit presque sans s'en rendre compte.

3.

Aridel se réveilla fatigué. Ses cauchemars l'avaient repris, et il savait qu'il ne pourrait pas s'en débarrasser avant longtemps. Sachant qu'il n'arriverait pas à se rendormir, il commença à préparer ses affaires pour la suite du voyage. Jusque-là le trajet s'était déroulé sans incidents, mais les ennuis allaient commencer sous peu. En effet, à partir de Sorelmünd, les trois compagnons allaient devoir s'aventurer en dehors des routes connues sans savoir exactement où ils allaient. Et surtout, ils allaient devoir pénétrer dans une forêt dont ils ne connaissaient rien, dans l'espoir de trouver des ruines dont l'existence même n'était pas prouvée.

Aridel avait argué en faveur de l'embauche d'un guide, mais Domiel et Shari s'y étaient tous les deux opposés. "Inutile!" avait dit l'un. "Il risque d'en apprendre trop à notre sujet." avait répondu l'autre. Aridel avait fini par céder, à son corps défendant. Il appréhendait toujours ce qu'ils pourraient trouver dans la forêt, et ces histoires de Sorcami bienveillants lui paraissaient bien douteuses. Le jeune homme tâta le médaillon que lui avait donné le roi Leotel, comme pour s'assurer qu'il était bien là. Est-ce que ce simple objet serait suffisant pour convaincre les hommes-sauriens de leurs intentions pacifiques? Malgré les assurances de son père, Aridel avait du mal à le croire.

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque les trois compagnons reprirent la route. Celle-ci n'était plus qu'un simple chemin de terre où les chevaux butaient fréquemment. La progression devenait de plus en plus difficile à mesure que les champs entourant

Sorelmünd faisaient place à une prairie caillouteuse. La lisière de la forêt d'Oniros devenait de plus en plus visible, et son aspect n'avait rien d'engageant.

Vers la fin de la journée, les voyageurs durent s'arrêter devant leur premier obstacle. Ils avaient atteint la lisière de la forêt, mais celle-ci était inaccessible. Une ravine dont la profondeur atteignait facilement quinze toises creusait le sol en bordure de la forêt, rendant toute approche directe impossible.

— Il va nous falloir contourner, dit Domiel.

— Cela prendrait trop de temps, répliqua Aridel. Je vous avais bien dit que nous aurions dû prendre un guide. Il nous aurait mené à un passage ou un gué. Maintenant, nous allons devoir nous débrouiller par nos propres moyens.

— Et que suggérez-vous ? demanda Shari, légèrement irritée.

— Nous avons de la corde : si nous parvenons à en jeter un bout de l'autre côté de la rive, nous aurons un pont improvisé.

Shari regarda le mercenaire d'un ton incrédule.

— Mais nous devons abandonner les chevaux ! Il y a sûrement un autre...

— Les chevaux ne nous auraient pas été d'une grande utilité dans la forêt. Je les vois mal évoluer là dedans.

Aridel désigna d'un geste large les arbres qui se trouvaient de l'autre côté de la ravine. Leurs troncs noueux et leurs branches recouvertes d'une épaisse verdure s'entrecroisaient, formant un mur végétal qui semblait presque impénétrable. Shari dut se rendre à l'évidence.

— Vous avez probablement raison. Mais ne risquons nous pas de nous rompre le cou en tentant de traverser le ravin à la corde ?

— C'est un risque à prendre. Nous ignorons totalement la longueur de cette ravine : nous pourrions perdre des jours à tenter de la contourner. Et le temps presse. Cela fait déjà un mois que nous avons quitté Niürelhin. Qui sait ce qu'Oeklos a pu faire pendant notre absence ? Nous n'avons pas le temps de nous balader.

Aridel voyait bien à l'air de Shari que la perspective de traverser à la corde ne l'enchantait pas du tout. Il tenta de la rassurer.

— Ce n'est pas si terrible que ça, Shari, je vous assure. Je l'ai fait plusieurs fois dans les contreforts des Sordepic. Je vous aiderai.

Shari acquiesça sans un mot, et descendit de sa monture. Aridel et Domiel firent alors de même, et tous trois commencèrent à décharger les vivres et le matériel que les chevaux transportaient, afin de les transporter eux-même. Les deux hommes se rendirent volontaires pour porter la charge de Shari, mais la jeune femme refusa. Elle semblait décidée à ne pas obtenir de traitement de faveur.

Aridel, après avoir fait partir les chevaux, s'empara d'une lourde pierre et y attacha l'extrémité d'une des cordes qu'il transportait. Il se mit alors à faire tourner l'ensemble très vite au dessus de sa tête, et, d'un geste sûr, le relâcha en direction du bord opposé.

La pierre se coinça entre deux branches. Aridel tira sur la corde pour tester la solidité de son pont, mais les branches cédèrent, et la pierre tomba lourdement au sol. Aridel la ramena à lui et recommença. Il dut répéter l'opération trois fois avant que la pierre ne se coince sur une branche assez solide pour résister au poids d'un homme. Aridel attacha alors l'autre extrémité de la corde à un rocher. Il appuya dessus pour en vérifier la souplesse.

"Le pont est prêt," dit Aridel. "Je passerai en premier, Shari suivra, et Domiel fermera la marche. Surtout ne regardez pas en bas."

D'un geste sûr, Aridel entoura la corde de ses jambes et commença à avancer, le dos face à la ravine. Le précipice n'était pas très large, et il fut rapidement de l'autre côté. Shari, l'air moins assuré, prit alors place sur le fil. La jeune femme progressait lentement, mais avec une agilité surprenante pour qui n'avait pratiqué ce genre d'activité. Lorsqu'elle arriva de l'autre côté, elle émit un soupir de soulagement. Domiel la suivit sans incident.

Tous trois se trouvaient à présent en bordure de la forêt d'Oniros, et le mur de verdure qui leur faisait face semblait plus impénétrable que jamais.

— Je vous propose d'attendre demain avant de tenter d'entrer dans la forêt. Nous pouvons camper ici pour la nuit, suggéra Domiel.

— Vous avez raison dit Aridel. Je vais allumer un feu.

Le jeune homme s'éloigna alors pour ramasser du bois. Des bruits étranges lui parvenaient de la forêt, et il n'avait aucune envie de s'attarder pour en savoir plus sur leur origine. Lorsqu'il revint au campement pour allumer le feu, la nuit approchait déjà, et le crépuscule renforçait encore l'aspect inquiétant de la forêt d'Oniros.

Après un repas assez sobre, Aridel annonça :

"Je crois qu'il vaudrait mieux que nous montions la garde à tour de rôle. L'endroit n'est pas sûr, et je n'aime pas me savoir si près d'une forêt potentiellement hostile. Je prendrai le premier quart."

Domiel et Shari acquiescèrent et, tandis qu'Aridel se postait sur un rocher, son épée posée entre les jambes, ils se couchèrent et s'endormirent presque instantanément. Aridel ne pouvait qu'admirer le courage de la jeune femme, qui bien qu'ayant été élevée comme une princesse, avait su s'adapter à la dure vie du voyageur...

4.

Lorsque Shari se réveilla, elle était seule.

Seule!

Où donc étaient Domiel et Aridel? Étaient-ils partis chercher du bois? Ou autre chose? Ils ne devaient pas être partis bien loin... Que s'était-il passé?

Shari se leva, le cœur palpitant. Ses deux compagnons ne pouvaient pas l'avoir laissée seule sans raison. Leurs affaires étaient d'ailleurs toujours là. Pourquoi donc ne l'avaient-ils pas réveillée pour qu'elle puisse prendre son quart? Il s'était clairement produit quelque chose d'inhabituel. D'instinct, la jeune femme se saisit de la dague qu'elle gardait cachée dans la bottine de son vêtement de voyage.

Il n'y avait rien autour d'elle, et la forêt était étrangement silencieuse. Que faire? Shari essayait de ne pas céder à la panique. Elle n'avait que deux options possibles : soit elle partait à la recherche de ses compagnons, soit elle retournait à Sorelmünd chercher de l'aide.

Shari écarta rapidement la seconde option. Cela signifiait l'échec de leur mission, et ce n'était pas acceptable. Il y avait trop en jeu.

Elle n'avait donc plus qu'à chercher où étaient Aridel et Domiel. Elle commença par les appeler, dans le vain espoir qu'ils soient encore à portée de voix. Elle n'eut bien sûr aucune réponse.

La jeune femme ne connaissait rien à la traque, mais décida que le plus probable était que ses deux compagnons, d'une manière ou d'une autre, avaient été amenés à l'intérieur de la forêt. Prenant son courage à deux mains, Shari pénétra donc dans le tissu de verdure, nourrissant le vain espoir de trouver quelque indice qui lui indiquerait où se trouvaient les deux hommes.

La végétation était si dense que Shari devait se frayer un chemin à l'aide de sa dague. Elle regrettait de n'avoir pas pris une machette, qui lui aurait été beaucoup plus utile que ce poignard de poche. La progression de la jeune femme était difficile, et en une heure, elle n'avait pas parcouru plus d'un quart de lieue, sans trouver le moindre indice d'Aridel ou de Domiel.

La lumière du jour filtrait à peine au travers des épais branchages qui la surplombaient. La forêt semblait plongée dans une perpétuelle pénombre qui rendait les recherches de Shari encore plus difficiles.

Une heure s'écoula. L'ambassadrice de Sûsenbal était crottée et couverte de griffures et piqûres d'insectes. C'était inutile ! Elle ne trouverait rien dans ce dédale vert. Elle décida de rebrousser chemin et de retourner au camp où elle avait dormi. Il lui suffirait de suivre ses traces. La végétation coupée par la dague serait...

Shari s'arrêta net. Elle s'était retournée, mais il n'y avait aucune trace des branches qu'elle venait de trancher avec sa dague. C'était comme si la végétation s'était refermée sur elle.

Une peur panique commença à s'emparer de la jeune femme. C'était de la magie ! Comment la forêt pouvait-elle se reformer aussi vite ? Elle se rappela alors qu'elle se trouvait probablement non loin des ruines d'une ville des Anciens. Qui pouvait savoir comment la proximité de leur pouvoir affectait la forêt ?

Il ne restait qu'une chose à faire : avancer tout droit, en espérant que la ligne qu'elle suivrait lui permettrait de sortir de la forêt avant la nuit. Combattant le désespoir qui s'emparait d'elle, Shari se mit en marche.

Elle marcha pendant plusieurs heures, s'épuisant sans trouver de sortie. C'était comme si une force inconnue la retenait dans cet enfer vert. Alors qu'elle était au comble du désespoir, elle entendit un son.

C'était un étrange bruit de succion, très peu en accord avec les bruissements normaux d'une forêt.

Shari s'arrêta.

Le bruit se rapprochait. Slurp... Pop. Slurp... Pop. Slurp... Pop. La répétition avait quelque chose d'hypnotisant, qui venait presque endormir l'angoisse de Shari.

Le bruit était à présent juste derrière Shari. Elle se retourna d'un coup, pour se retrouver face à face avec la créature la plus horrible qu'elle aie jamais vu.

C'était une pieuvre ! Une pieuvre gigantesque qui se déplaçait dans les branchages en utilisant de longs tentacules noirâtres, à l'origine du son que Shari avait entendu. La tête de la bête était aussi horrible que son corps. Elle n'avait pas d'yeux, seulement d'immenses mandibules qui claquaient dans le vide.

Surmontant l'horreur qui s'emparait d'elle, Shari tenta, avec sa dague, de couper l'un des tentacules qui s'approchait d'elle. La petite arme blanche ne fit que s'enfoncer dans le membre gluant, sans freiner la créature.

Le tentacule s'empara du bras de Shari. Le contact était affreux et visqueux, et lorsqu'un autre tentacule serra le cou de la jeune femme, elle s'évanouit.

5.

Aridel tentait en vain de se débattre. La poigne des hommes-sauriens qui s'étaient emparés de lui était bien trop grande. Domiël, non loin de lui, affrontait la situation avec beaucoup plus de calme. Il semblait parfaitement sûr de lui et laissait les Sorcami le porter sans aucune résistance. Avait-il un plan ? Aridel ne pouvait en être certain.

Les hommes-sauriens avaient surpris Aridel alors qu'il s'apprêtait à réveiller le mage pour son tour de garde. Ils étaient apparus de nulle

part, s'approchant silencieusement de leurs victimes. En un instant, ils avaient réduit Aridel et Domiel au silence, posant leurs mains reptiliennes sur les bouches des deux hommes. L'ex-mercenaire n'avait même pas eu le temps de dégainer son épée. Il doutait de toute manière de son utilité face à des adversaires si habiles et furtifs.

Les Sorcami ne les avaient cependant pas tué. C'est donc qu'ils avaient besoin d'eux pour quelque chose. Cette pensée était à la fois encourageante et inquiétante. Que leur voulaient-ils donc ? Et où était Shari ? Ne l'avaient-ils donc pas capturée elle aussi ? Autant de questions qui restaient sans réponses.

Les hommes-sauriens semblaient parfaitement savoir où ils allaient dans l'épaisse végétation qui les entourait. Ils avançaient rapidement, avec une assurance qui ne pouvait venir que de toute une vie à parcourir ces lieux. Ils ne disaient pas un mot, communiquant par de petits gestes subtils. Il s'agissait clairement d'un groupe de chasseurs, habitués à traquer et chercher leurs proies en silence.

Au bout d'à peine deux heures de marche, les hommes-sauriens et leurs prisonniers se retrouvèrent devant une clairière, en plein cœur de la forêt d'Oniros. Il s'agissait visiblement du village des Sorcami, car de nombreuses huttes remplaçaient les arbres absents.

Un Sorcami de haute taille semblait les attendre. Le chef du village ? se demanda Aridel. Il n'allait pas tarder à être fixé car ses ravisseurs le déposaient au pied de cet imposant homme-saurien. Lequel se mit à parler dans un Dûeni archaïque à l'accent sifflant :

— Que venez-vous faire à Inokos, humains ?

Aridel s'apprêtait à répondre, mais Domiel le devança.

— Ô noble shaman, mon nom est Domiel Easor, et je viens de Dafashûn. Mon compagnon est Aridel Leotelsûn, d'Omirelhen. Nous venons en paix sans aucune intention malicieuse. Nous sollicitons l'aide du clan d'Inokos dans notre quête.

A la mention du nom de Dafashûn, le regard du Sorcami s'était assombri.

— Tu es donc un héritier des Anciens, mage-Domiel. Nous n'avons pas pour coutume de collaborer avec les fils de ceux qui nous ont asservi. Pourquoi t'aiderais-je ? Je devrais plutôt te tuer sur le champ.

Domiel ne sembla pas se démonter.

— Ce n'est pas moi que je te demande d'aider, mais mon compagnon. Il est un ami du clan d'Inokos, et il peut te le prouver.

Aridel comprit enfin où voulait en venir son compagnon. D'un geste lent, ils sortit le médaillon que son père lui avait donné de sa poche et le présenta au Sorcami. L'objet, d'une blancheur presque immaculée, brillait au soleil. L'homme-saurien le contempla un moment puis dit quelque chose à ses hommes de sa langue sifflante. Immédiatement ceux-ci s'écartèrent respectueusement d'Aridel et de Domiel. Le chef Sorcami reprit.

— Tu dis vrai, mage-Domiel. Seul un ami d'Inokos peut posséder le médaillon de Liri'a. Soyez donc les bienvenus, homme-Aridel et mage-Domiel, à Inokos. Je suis Daethos, fils d'Ethwinok et shaman du clan d'Inokos.

Aridel, toujours méfiant, mais supposant que le plus dangereux était passé, se décida alors à parler avec prudence.

— Merci, noble Daethos. Puis-je savoir où se trouve la jeune femme qui voyageait avec nous ? demanda le prince, soucieux de ne pas voir Shari.

— Depuis l'époque de Liri'a, nous n'attaquons jamais les femelles humaines, homme-Aridel. Nous l'avons laissée là où nous vous avons trouvé.

La surprise d'Aridel s'afficha sur son visage. Shari était restée en arrière ? Seule à la lisière de la forêt ? Une vague d'inquiétude submergea le jeune homme. Il se tourna vers Domiel, qui prit alors la parole.

— Noble Daethos, la femme fait partie de notre groupe. Il est impératif qu'elle nous rejoigne au plus vite. Nous avons une tâche de la plus haute importance à accomplir et nous avons besoin d'elle.

— Je peux envoyer mes guerriers à sa recherche ssi vous le désirez. Mais ils ne peuvent quitter la forêt. Peut-être ssserait-il préférable que l'un d'entre vous les accompagne.

— J'irai avec eux, dit Aridel, presque sans réfléchir. Shari était sa responsabilité et il ne pouvait pas l'abandonner.

— Très bien. Vous partirez avec Liethgdos et Sitethel. Ce sont mes meilleurs pisssteurs et Sitethel parle un peu votre langue. Mage-Domiél restera ici. Je penssse qu'il pourra me parler de cette tâche très importante que vous devez accomplir.

Un geste astucieux de la part du Sorcami, pensa Aridel. Malgré le médaillon, sa confiance en Aridel était forcément limitée, et il s'assurait ainsi que le jeune homme n'essaierait pas de s'enfuir. Le shaman fit un geste de la main, et les deux guerriers qui avaient capturé Aridel et Domiel se rapprochèrent. Après un bref conciliabule, le plus grand d'entre eux se tourna vers Aridel.

— Nous partir maintenant, dit-il avec un fort accent. Je porter vous.

D'un geste ferme, le Sorcami (probablement le dénommé Site-thel) souleva Aridel comme s'il n'était pas plus lourd qu'une feuille de papier et le plaça sur son dos. Le cuir écaillé de l'homme-saurien râpait la peau nue d'Aridel. Lorsque Sitethel se mit à courir dans la forêt comme si le poids qu'il avait sur le dos ne représentait rien, l'ex-mercenaire ne put qu'apprécier la formidable force du Sorcami.

*
* *

Les Sorcami avançaient tellement vite qu'ils mirent moins de deux heures à rejoindre le campement d'Aridel. Au grand désespoir du jeune homme, cependant, Shari n'y était pas. Cela ne sembla pas perturber outre-mesure Sitethel qui dit d'un ton laconique :

"Elle entrée dans forêt. Nous la suivre facilement."

Aridel ne voyait aucune trace du passage de la jeune femme, mais la chose paraissait évidente au Sorcami. Le jeune homme n'avait plus qu'à lui faire confiance. Aridel restait très méfiant envers les hommes-sauriens, et les images des atrocités que ses semblables avaient commises devant ses yeux étaient toujours présentes dans son esprit. Il n'avait cependant pas le choix : il devait se reposer sur Sitethel et son compagnon s'il voulait avoir une chance de retrouver Shari. Il

reprit donc place sur le dos de l'homme-saurien tandis que ce dernier s'enfonçait dans la forêt.

Ils marchèrent pendant ce qui sembla être des heures, tournant et virant dans la végétation obscure. Le jour commençait à décliner légèrement.

"Elle perdue," dit alors Sitethel. "Elle faire cercle dans forêt. Elle probablement tomber dans piège Soksunir."

Soksunir ? Qu'est-ce que c'était que ça ? Quelque chose dans la voix du Sorcami laissait présager qu'il ne s'agissait de rien de bon.

"Soksunir déplacer branches pour que proie perdue et fatiguée. Après lui manger proie," reprit Sitethel.

Shari était donc traquée par un prédateur de la forêt. Il fallait agir vite. Aridel n'avait aucune idée de ce qu'était ce Soksunir, mais si sa stratégie était d'affaiblir ses proies avant de les abattre, sa force n'était peut être pas très grande. Il fallait juste qu'ils arrivent à temps.

Les Sorcami avaient clairement compris l'urgence de la situation car ils accélérèrent encore le pas.

Tout d'un coup les deux hommes-sauriens s'arrêtèrent. Aridel ne tarda pas à comprendre pourquoi.

Devant eux se trouvait un véritable monstre. Un bête noirâtre aux tentacules visqueux était suspendue à un arbre, bloquant le passage aux nouveaux venus. Un de ses tentacules transportait une forme humaine qui semblait inerte.

"Shari !" s'exclama Aridel.

Et, sans réfléchir, le jeune homme sauta du dos du Sorcami, dégaina son épée et fonça vers la tête de la créature alors que ses mandibules se rapprochaient de la jeune femme. D'un geste précis, l'ex-mercenaire trancha l'appendice. Un sang sombre s'en écoula et le Soksunir émit un cri qui semblait tout droit provenir des enfers. Mais la colère d'Aridel était telle qu'il continua sans même s'en rendre compte, coupant le tentacule qui tenait Shari. Il se retourna alors vers la tête du Soksunir, et fonça vers elle, l'épée en avant. La lame s'enfonça profondément dans la créature qui eut un soubresaut avant de s'effondrer au sol.

Les Sorcami avaient observé le combat sans même avoir le temps de réagir, et ils ne purent que rejoindre Aridel alors qu'il se penchait vers le corps de Shari, écoutant le pouls de la jeune femme.

6.

C'était comme si l'univers était en feu. Le ciel lui même semblait fait de flammes brûlantes. Shari était au milieu d'une fournaise infernale, et pouvait à peine respirer au milieu des fumées et de l'odeur de souffre. A coté d'elle, des gens hurlaient et appelaient une aide qui ne venait pas. La jeune femme n'arrivait pas à distinguer leurs traits qui semblaient perdus dans le brouillard toxique.

Levant les yeux, Shari remarqua alors une ombre qui se détachait au lointain. C'était un bâtiment à la forme géométrique quasi parfaite, représentant un polyèdre à douze faces, un dodécaèdre. Le bâtiment lui aussi était pris par les flammes, et sa peinture blanche se noircissait à vue d'œil.

Prise par cette vision d'apocalypse, Shari se mit à crier à pleins poumons, et tout devint silencieux alors que la jeune fille sombrait dans un gouffre lumineux.

Lorsque Shari se réveilla, elle était couchée sur une paille, confortablement installée dans une hutte. Qu'était-il arrivé ? Où était-elle ? Ses yeux mirent un moment à s'habituer à la clarté du jour, mais elle ne tarda pas à reconnaître la forme familière d'Aridel, penchée sur elle. L'ex-mercenaire semblait à la fois inquiet et soulagé.

— Ne bougez pas, Shari, dit-il d'un ton qui lui était inhabituel. Vous êtes encore sous l'effet du poison.

— Poi... poison ? La bouche de Shari était sèche et pâteuse, et les mots en sortaient difficilement.

— Vous ne vous rappelez pas ?

Au moment même où Aridel prononçait ces mots, la mémoire revint à la jeune femme. Saisie par la vision de l'horrible créature qui s'était emparée d'elle, Shari se redressa d'un bond, pour se rallonger aussitôt, prise de vertiges.

— Ne vous inquiétez pas, vous êtes en sécurité, ici. Vous avez été bien soignée.

C'était la voix de Domiel. Le mage se tenait près d'Aridel, et son visage arborait un calme qui contrastait étrangement avec l'attitude du prince d'Omirelhen.

— Où ... sommes-nous ?

— Dans le village d'Inokos, en plein cœur de la forêt d'Oniros.

Shari réalisa alors ce que signifiaient ces paroles.

— Nous... avons réussi ? Nous sommes dans le village Sorcami ?

— Oui Shari, répondit Domiel. Et dès que vous vous sentirez mieux, je vous présenterai au Shaman Daethos, qui m'a été d'un très grande utilité dans mes recherches.

— Que... voulez-vous dire ?

— Que grâce aux indications de Daethos, nous allons sûrement pouvoir retrouver les ruines de la cité d'Onirakin. Et à partir de là, je ne devrais pas avoir trop de mal à localiser ce que nous cherchons, le portail d'activation du bouclier.

Shari tenta une nouvelle fois de se relever, avec un peu plus de succès.

— Vous en êtes certain ? Nous...

Shari s'interrompit. Un Sorcami de grande taille venait d'entrer dans la hutte. Son visage était couvert de tatouages étranges qui se mêlaient au vert de sa peau écailleuse. Domiel et Aridel, suivant le regard de la jeune femme, se tournèrent vers le nouvel arrivant.

— Ah ! Daethos, vous arrivez juste à temps pour saluer le troisième membre de notre groupe. Je vous présente Shasri'a, princesse de Sûsenbal, et ambassadrice à la cour d'Omirelhen. Shari, voici Daethos dont je vous parlais à l'instant.

Le Sorcami inclina respectueusement la tête. Shari tenta de faire de même sans grand succès.

— Bienvenue princessse-Shasri'a, dit Daethos dans un Dûeni sifflant à l'accent archaïque. J'espère que vous vous sentez mieux. Le poison du Soksunir est puissant, et il inspire parfois des visions troublantes.

La fournaise que Shari avait vu en rêve était en effet toujours présente dans un coin de son esprit. Elle tentait en vain de se défaire de ces horribles images.

— Je vois à votre regard que vous en avez eu l'expérience. Ne tentez pas de reléguer ces visions au rang de simple rêve. On raconte parmi mon peuple que le poison du Soksunir permet de voir l'avenir.

— Eh bien j'espère que ce que j'ai vu n'est pas notre avenir, répliqua Shari un peu sèchement. On aurait plutôt dit une vision de l'enfer qu'autre chose.

Le Sorcami allait répondre, mais Aridel le coupa.

— Je pense que nous devrions laisser Shari seule, à présent. Si nous voulons partir demain pour la cité des Anciens, il lui faut du repos.

— De sages paroles, homme-Aridel, répondit Daethos. Venez, mage-Domiel, nous n'avons plus rien à faire ici.

Tous trois quittèrent la hutte, laissant Shari seule dans ses pensées. La jeune femme, épuisée, ne tarda pas à se rendormir d'un sommeil sans rêves.

Chapitre 11

Tortues

1.

L'atmosphère de la forêt était chargée d'humidité, et les vêtements d'Aridel lui collaient à la peau. Après six heures de marche dans cette végétation suffocante, l'ex-mercenaire avait perdu tout sens de l'orientation. La forêt était un vrai labyrinthe, et sans l'aide de Daethos, les trois compagnons auraient pu y voyager des jours entiers en tournant en rond.

Aridel, même s'il se devait d'admettre que l'assistance de l'homme-saurien était précieuse, restait méfiant vis à vis de leur guide. Il n'arrivait pas à oublier les atrocités que ses semblables avaient commis en Fisimhen, et sa marche forcée dans l'armée Sorcami n'était que trop présente dans sa mémoire. L'ex-mercenaire se tenait donc à distance de Daethos, contrairement à Domiel, qui passait beaucoup de temps avec lui. Le Sorcami et le mage conversaient tantôt en Dùeni, tantôt dans la langue des hommes-sauriens, et Aridel avait bien du mal à suivre ce qu'ils disaient...

Shari se tenait derrière eux. La jeune femme avait un regard fatigué mais suivait tant bien que mal la marche. Aridel, inquiet pour

sa santé, avait bien tenté de s'opposer à son départ, mais l'ambassadrice était bien trop tenace pour abandonner alors qu'ils touchaient au but.

Mais étaient-ils vraiment si proches que cela de leur objectif ? Pour l'instant seule la parole de Daethos leur confirmait que les ruines d'une cité des Anciens se trouvaient non loin d'eux. Le Sorcami pourrait très bien leur tendre un piège. Qui pouvait deviner ce qui se passait derrière cette tête couverte d'écailles ? Les doutes qui envahissaient l'esprit d'Aridel étaient difficiles à écarter. Il faisait cependant confiance à Domiel, et le mage semblait croire en la parole du Sorcami.

Pour changer ses idées, Aridel se rapprocha de Shari.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t'il.

La jeune femme le regarda d'un air las, mais les yeux emplis d'une détermination presque féroce.

— Ne vous en faites pas pour moi, Aridel, dit-elle. Je ne suis pas à l'article de la mort, et les potions de Daethos ont fait des miracles sur moi.

Encore une fois, le doute revint s'insinuer auprès de l'ex-mercenaire.

— Méfiez-vous tout de même. Qui sait ce que contiennent ces recettes Sorcami...

Shari se tourna vers le jeune homme, l'air amusée.

— Vous ne les aimez vraiment pas, à ce que je vois... Pourtant votre famille a toujours été alliée des Sorcami, et ce depuis les jours du premier Leotel.

— Peut-être, mais voyez où cela nous a mené... Nous sommes à présent en guerre contre les hommes-sauriens.

— Pas ceux qui habitent cette forêt. Ce sont des amis de votre famille.

— Cela reste à voir...

Tous deux restèrent alors silencieux, s'enfonçant toujours plus profondément au cœur de la forêt, perdus dans leurs pensées.

Les quatre compagnons marchèrent pendant deux heures encore avant d'arriver finalement à une clairière. Là, ils s'arrêtèrent, bouche-bée devant le spectacle qui s'offrait à eux.

Au milieu de la clairière se dressait une spire gigantesque, plus haute que les plus hauts arbres de la forêt. Il s'agissait clairement d'une construction humaine, mais si formidable qu'elle ne pouvait être que l'œuvre des Anciens. Cette tour avait la forme d'une double hélice dont les deux bandes étaient reliées par des passerelles disposées à intervalles réguliers. Ses façades avaient autrefois été en verre, mais la plupart étaient à présent brisées et remplies par la végétation qui reprenait peu à peu ses droits sur ce défi à la nature. Au sommet, cent toises¹ au dessus du sol, se trouvait un dôme de verre brisé par lequel s'échappaient des lianes.

C'était la première fois qu'Aridel contemplait le travail des Anciens, les mages qui avaient jadis façonné le monde selon leur volonté. La majesté de leur ouvrage ne pouvait que lui imposer le respect. L'ex-mercenaire ne s'était jamais vraiment considéré comme très religieux, mais il ne pouvait s'empêcher de penser qu'une telle œuvre approchait le divin...

Même Domiel semblait fasciné. Il était pourtant lui aussi un mage, héritier direct du savoir de ceux qui avaient construit ce bâtiment. Seul Daethos restait de marbre face à cette merveille, comme si ce témoin d'un passé oublié lui était indifférent.

Domiel fut le premier à rompre le silence :

— La... C'est la Tour de la Vie! C'est incroyable! Elle existe vraiment! C'est presque comme si je pouvais toucher le passé du doigt...

L'admiration et l'enthousiasme se lisaient dans les yeux du mage.

— La Tour de la Vie? De quoi parlez vous, Domiel? demanda Shari, curieuse.

— C'est... enfin c'était une légende, un mythe, que l'on enseigne à tous les membres de l'ordre des Agoblünen, les mages guérisseurs. Jamais je n'aurais cru pouvoir la contempler en vrai. Penser que cet édifice est toujours debout après tant d'années...

A son tour, Aridel fut piqué par la curiosité en écoutant son compagnon...

1. 200 mètres

— Racontez-nous, Domiel. Si nous devons entrer dans cet édifice, il est important que nous en connaissions le plus possible à son sujet.

— Homme-Aridel à raison, mage-Domiel, renchérit Daethos. Mon peuple évite d'habitude cet endroit car on raconte que des fantômes du passé y rôdent la nuit. Je n'ai accepté de vous y conduire que parce que vous m'avez dit que vous recherchiez la magie des hommes du passé. Mais si vous en savez plus sur cette magie, il serait sage de le partager avec nous.

Domiel, pressé de toute part, prit une longue inspiration avant de répondre, les yeux toujours fixés sur la spire.

— Je vais essayer de faire court. Lorsqu'il était au sommet de sa puissance, l'Empire de Blûnen s'étendait sur toute la surface du monde, des étendues glacées de Setidel aux forêts de Niûsanif. Les Anciens avaient construit des villes gigantesques, certaines s'étendant sur plusieurs dizaines de lieues, et même sous la terre... Dans chacune de ces cités, il existait des quartiers spécialisés qui, dépendant les uns des autres, permettaient à l'ensemble de vivre et de prospérer. Dans la cité d'Onirakin se trouvait le plus grand centre d'étude de la médecine et des sciences de la vie. C'est là qu'étaient formés la plupart des médecins de l'Empire et qu'ils effectuaient leurs recherches. D'après la légende, le siège de tout ce savoir se trouvait dans un bâtiment qui avait la forme d'une double spirale, élément de base de la vie. Là, les Anciens perfectionnaient leur savoir, et d'après la légende, la race des Sorcami fut créée dans la Tour de la Vie. Et c'est devant ce bâtiment que nous nous trouvons à présent.

Un sorte de crainte révérencieuse s'empara d'Aridel. Il avait beau être un prince d'Omirelhen, avait-il vraiment le droit de pénétrer dans un lieu au passé si glorieux ? Peut-être n'était-ce que superstition, mais l'ex-mercenaire ne pouvait s'empêcher de se demander s'il ne serait pas punis par Erû après avoir profané ce temple du savoir. Il allait s'en ouvrir à ses compagnons, mais Daethos le coupa de court :

— Le pouvoir des Anciens est puissant ici, mage-Domiel. Mesure bien ce que tu vas faire si tu décides d'entrer dans cette tour.

Domiel se contenta de rire légèrement, et répondit, l'air amusé.

— Je suis mage également, Daethos. Et même si mon savoir est loin d'égaliser celui des Anciens, j'en connais assez pour te dire que le seul danger qui existe dans ce bâtiment est celui que nous apporterons nous même. Et de toute façon, nous n'avons pas le choix. Nous trouverons sûrement un indice sur la position du bouclier dans la spire. Malgré tout vous avez en partie raison, la prudence reste de mise. Shari, vous êtes familiarisée avec le bouclier, pensez vous pouvoir m'accompagner à l'intérieur pendant que nos compagnons attendent ici ?

— Avec joie, Domiel, répondit la jeune femme, sans laisser le temps à Aridel de protester.

— Très bien... Daethos, si nous ne sommes pas revenus avant la nuit, considérez nous comme perdus, et ramenez Aridel à la lisière de la forêt.

L'ex-mercenaire allait contester cet ordre, mais le regard impérieux de Domiel le fit taire. Le mage était dans son élément, et avait naturellement pris le rôle de chef du groupe. Et ses décisions, Aridel se devait de le reconnaître, étaient d'une logique imparable. Shari avait déjà l'expérience du premier bouclier et serait plus à même d'accompagner le mage dans ses recherches. Et s'ils échouaient, Aridel pourrait toujours monter une deuxième expédition.

Le prince d'Omirelhen vit que Shari avait dû arriver à la même conclusion. La jeune femme, malgré sa fatigue, était déjà entrain d'emboiter le pas au mage qui se dirigeait vers la spire. Aridel ne put que les suivre du regard alors qu'ils s'approchaient du bâtiment.

2.

L'intérieur de ce que Domiel avait appelé la Tour de la Vie était recouvert d'une épaisse mousse verte qui avait tout envahi, du sol au plafond. L'atmosphère était lourde, chargée d'humidité, et une forte odeur de moisi et décomposition venait chatouiller les narines de Shari. Sous les pieds de la jeune femme, le sol craquait par endroit, comme s'il était parsemé de petits morceaux de verre. L'ensemble donnait à l'endroit un aspect inquiétant, que venait renforcer la pé-

nombre ambiante. Certaines parties du bâtiment semblaient cependant très bien conservées, ce qui était surprenant, si l'on considérait que nul humain n'y avait mis les pieds depuis plus de quatorze siècles...

Domiel n'avait pas dit un mot depuis qu'ils étaient entrés à l'intérieur, se contentant d'observer les lieux avec une expression d'admiration. De temps en temps, il s'emparait de petits objets tombés à terre, puis les reposait délicatement comme s'il avait peur de déranger l'arrangement de la tour. Le regard du mage avait une intensité que Shari ne lui avait jamais vu. Domiel analysait et pesait du regard chaque coin et recoin du bâtiment, cherchant le moindre indice qui pourraient les mener au bouclier d'Onirakin.

Les deux explorateurs avançaient ainsi prudemment, montant et descendant les escaliers et inspectant chaque pièce de fond en comble. Pour Shari, toutes les salles se ressemblaient, et elle avait parfois l'impression d'être prise au milieu d'un labyrinthe sans fin.

Par moment, la jeune femme croyait déceler des petits mouvements à la périphérie de son champ visuel. Dès qu'elle portait le regard vers la source de ce qu'elle avait perçu, cependant, elle ne voyait plus rien. Il s'agissait probablement de petits animaux de la forêt, se disait-elle pour se rassurer. L'image du Soksûnir était pourtant toujours présente dans son esprit, et il lui arrivait parfois de sursauter...

Alors qu'ils parcouraient un couloir pour se rendre dans une pièce à l'opposé de la tour, Shari vit quelque chose qui lui fit émettre un petit cri de surprise. Instantanément, Domiel se retourna et demanda d'un ton inquiet :

— Que se passe-t'il, Shari ? Qu'avez-vous vu ?

Devant Shari se trouvait une pierre gravée sur laquelle était représentée un bâtiment à douze faces, le même que dans le rêve que lui avait donné le poison du Soksûnir. Troublée, la jeune femme mit un petit temps à répondre à son compagnon.

— Cette structure... Je, j'ai vu la même en rêve, lorsque j'étais inconsciente. Elle brûlait sous mes yeux... et je ne pouvais rien faire... Qu'est ce que ça signifie Domiel ? Quel est ce bâtiment ?

Domiel se rapprocha, et lorsqu'il vit la gravure, ses yeux s'écarquillèrent.

— Vous avez vu ce bâtiment en rêve ? Vous êtes sûre ? demanda-t'il d'un ton très sérieux, et presque inquiet.

— Oui, j'en suis sûre. Je reconnais cette forme étrange à douze faces. Vous savez ce que c'est ?

— Tous les mages connaissent ce bâtiment. C'est le palais de Dafakin, le cœur du royaume de Dafashûn, et la résidence du roi des mages. Chacune de ses faces symbolise un ordre de magie. Mais bien peu d'hommes de Sorcasard ou d'Erûsard ont pu le contempler. Il est très surprenant que vous en ayez rêvé...

— Mettriez-vous en doute mes paroles, Domiel ? Shari se sentait un peu vexée.

— Bien sûr que non, répondit le mage, conciliant. Mais je trouve cela étrange, et même inquiétant... Je ne suis pas superstitieux, mais la coïncidence est troublante. Si le poison du Soksûnir permet vraiment de voir l'avenir, celui de Dafakin paraît bien sombre...

Shari eut un petit rire léger.

— Allons, Domiel, ne me dites pas que vous croyez vraiment que j'ai pu voir le futur...

— Rien n'est impossible... Mais nous nous occuperons de cela plus tard. Nous devons continuer à chercher le bouclier.

Le mage s'éloigna alors de la gravure, suivi par Shari, la tête emplie de funestes pensées.

*

* *

L'exploration de la tour continua pendant plusieurs heures, jusqu'à ce que le ciel commence à s'assombrir. Jusque là, ni Domiel ni Shari n'avaient rien vu qui ressemble, de près ou de loin, à un portail d'activation du bouclier des mages.

— Il nous reste une dernière option Shari, dit alors Domiel, le visage marqué par la lassitude. J'avais espéré éviter d'en arriver là, mais nous n'avons plus le choix. Nous devons aller au sous-sol.

Shari tourna un regard inquiet vers son compagnon.

— Qu'est-ce qu'il ya au sous-sol ?

— Ce qu'il y a précisément, je l'ignore... Mais les légendes abondent sur ce que les Anciens faisaient dans les caves de la Tour de la Vie... On parle d'expériences secrètes qui bravaient tous les interdits. Et celles-ci ont très bien pu aboutir à l'existence de créatures étranges, bien plus terribles que le Soksûnir. Cela fait longtemps que la tour est à l'abandon, mais les caves sont probablement toujours dangereuses. Peut-être devriez vous rentrer et me laisser y aller seul.

Shari était fatiguée et aurait aimé accepter la proposition du mage, mais elle savait où était son devoir.

— Si le chemin du bouclier passe par ces caves alors je vous accompagne ! Il n'est pas question de vous laisser risquer votre vie seul.

Domiel eut un petit sourire.

— Ainsi soit-il. Suivez moi !

Tous deux descendirent alors un long escalier en colimaçon. Les marches étaient ébréchées et manquaient par endroits, et sans la lumière que Domiel produisait à l'aide d'un petit appareil, Shari serait probablement tombée. L'obscurité était en effet quasi totale, rappelant à la jeune femme les souterrains de la forteresse de Rûmûnd. Seul le bruit de gouttes d'eau tombant sur le sol humide venait rompre le silence qui régnait au sous-sol de la Tour de la Vie, qui méritait de moins en moins son nom, songeait Shari.

Plongée dans ses pensées, la jeune femme n'aperçut que trop tard la forme métallique qui se dressait à présent devant eux, leur barrant le chemin.

3.

C'était un monstre, grand comme deux hommes. Il était entièrement recouvert d'un matériau brillant et métallique qui semblait briller de mille feux sous la lumière de l'appareil de Domiel. C'était un vrai testament au savoir des Anciens : après plus de mille ans, la rouille n'avait même pas atteint ce qui était clairement leur création.

L'être ressemblait à un homme en cela qu'il avait deux jambes et deux bras. Mais la similarité s'arrêtait là. Sa tête métallique était ornée d'un oeil rouge unique qui émettait une lumière inquiétante. Son torse était lisse comme une armure, et ne présentait aucune aspérité. Ses bras étaient tendus en direction de Domiel, lui intimant l'arrêt. La créature était cependant immobile, figée dans cette posture menaçante. Shari n'osait rompre le silence.

Domiel fit un pas en avant, et le monstre se mit à parler. A la grande surprise de Shari, il s'exprimait en Blûnen archaïque, avec des tournures de phrases rappelant celles de Daethos.

"Seul le personnel autorisé peut pénétrer dans la zone sécurisée. Veuillez présenter vos cartes d'accès."

Shari ne comprenait pas grand chose... Cartes d'accès ? De quoi s'agissait-il ? Une clé peut-être ? Domiel semblait cependant plus à l'aise.

"Je suis Domiel Easor, représentant du Domaine Central. La directive d'urgence est en vigueur : autorisation DAF-04-70."

La créature resta silencieuse un moment, comme si elle digérait les paroles de Domiel. Puis, d'un coup, elle se mit à répéter.

"Seul le personnel autorisé peut pénétrer dans la zone sécurisée. Veuillez présenter vos cartes d'accès."

Domiel soupira. "Tant pis, j'aurais essayé. C'est regrettable de détruire un gardien en si bon état."

Le mage appuya alors sur un bouton du petit appareil qui lui servait à produire de la lumière, et celle-ci se mit à s'intensifier tout en se réduisant à un simple point. La couleur de la lumière se mit également à changer, virant vers le bleu. Domiel visa alors l'œil cyclopéen de la créature avec ce rayon. Shari entendit un léger grésillement et vit la tête du monstre se mettre à fumer. Au bout d'un moment, cette masse de métal tomba en arrière, inerte.

Domiel, sans un mot, ré-appuya sur le bouton de son appareil pour le changer en lumière normale, et enjamba le corps inerte de la créature.

"Suivez-moi, Shari", dit-il simplement.

La jeune femme était sans voix. Elle mit un moment avant de reprendre ses esprits pour demander :

— Qu'est ce que c'était, Domiel ? Qu'avez-vous fait ?

Le mage eut un petit sourire.

— C'était un gardien de métal des Anciens. Ils les utilisaient pour protéger leurs bâtiments avant que les Sorcami ne les remplacent. Ils sont très robustes, mais ce ne sont que des machines, et leur point faible est leur œil, que j'ai détruit. Allons venez, ne trainons pas ici. Quelque chose me dit que nous approchons du but.

Shari enjamba à son tour la créature et emboîta le pas du mage. Tous deux avancèrent alors pendant quelques minutes dans le corridor, mais durent s'arrêter net lorsqu'ils atteignirent un mur apparemment sans porte. Là, Shari ne put s'empêcher d'émettre une exclamation. Le mur était parcouru de symboles runiques, une copie à l'identique de ce qu'elle avait vu à Rûmûnd, près de la salle du bouclier.

"Domiel ! Nous l'avons trouvé, c'est le bouclier, j'en suis certaine !"

Sans même attendre la réponse du mage, Shari se précipita vers le point central, et répéta à l'identiques les gestes qui lui avaient permis de pénétrer dans la salle du bouclier de Rûmûnd, en murmurant "La Lame de la Couronne protège la Maison du Béni du Grand Ver".

Lorsque Shari appuya sur le symbole central, le mur s'ouvrit, laissant apparaître une pièce identique en tout point à celle de Rûmûnd. Et ce fut au tour de Domiel de laisser la surprise apparaître sur son visage.

"C'est incroyable ! Le système de protection, caché au cœur même de la Tour de la Vie... Je n'aurais jamais cru..."

Le mage s'interrompit.

"Allons Shari, je vous laisse l'honneur. Accomplissez notre mission, et faites de Niûsanif le second pays à bénéficier de la protection et du savoir des Anciens."

La jeune femme ne se fit pas prier. Elle entra dans la chambre du bouclier, et d'un geste solennel, appuya sur le bouton central, réitérant la séquence d'activation. Le dôme de verre se mit à briller

d'une lueur verte, d'abord très légèrement, puis de plus en plus fort. Et enfin, on entendit une voix annoncer :

"Bouclier activé. Bouclier activé. Bouclier activé."

C'était fait ! Si l'on en croyait les écrits, Niúsanif était à présent à l'abri de l'arme d'Oeklos. Mais Shari savait que le plus dur restait à venir. Il allait à présent falloir convaincre les sénateurs d'agir contre le baron qui ravageait le continent...

4.

La nuit était bien avancée, et Aridel commençait à s'inquiéter sérieusement. Où pouvaient donc rester Domiel et Shari ? Il ne pouvait se résoudre à partir en les laissant dans cette tour, malgré l'ordre de Domiel. Plusieurs fois, l'ex-mercenaire avait voulu se lancer à la recherche de ses compagnons. Seule la présence de Daethos l'avait tempéré. Le Sorcami avait décidé d'attendre, et Aridel avait fini par plier. Ils étaient donc toujours près de la Tour, essayant de distinguer des signes du mage et de l'ambassadrice à travers la nuit.

Aridel aperçut soudain deux formes sombres s'approcher. Au bout d'un petit temps il constata avec un soulagement non feint, qu'il s'agissait de Domiel et Shari. L'ex-mercenaire se précipita à leur rencontre. Le mage et l'ambassadrice de Sûsenbal semblaient fatigués, mais le sourire qu'ils arboraient tous les deux signifiait clairement qu'ils avaient trouvé quelque chose.

— Notre mission est accomplie, dit simplement Domiel en réponse à l'interrogation silencieuse de son compagnon.

Aridel en resta bouche-bée de stupeur.

— Le... le bouclier est activé ? Mais nous n'avons rien vu de spécial se produire...

— Comme celui de Rûmfûnd, il s'agit d'une protection invisible à l'œil nu. Mais je vous assure qu'il est bien actif, et...

Daethos interrompit Domiel.

— Nous devrions retourner au village au plus vite. Il ne fait pas bon ssséjourner trop longtemps dans les ruines des Anciens la nuit tombée...

Aridel se tourna vers le Sorcami.

— Repartir ? Mais nous sommes tous fatigués et...

— Daethos a raison, Aridel, coupa Domiel. Il vaut mieux que nous repartions. Allons, venez je vous raconterai tout en chemin.

Aridel se tourna vers Shari qui semblait épuisée. La jeune fille le regarda avec un léger sourire.

— Ne vous en faites pas pour moi, Aridel, je vous suivrai.

L'ex-mercenaire n'avait donc plus qu'à s'incliner devant la volonté de ses compagnons. Il ramassa ses affaires et se mit à les suivre alors qu'ils repartaient dans la forêt.

*

* *

Lorsqu'ils parvinrent enfin au village d'Inokos, le jour commençait à se lever. Le soleil pointait déjà ses rayons sur la clairière où régnait une activité débordante malgré l'heure matinale. Les femmes Sorcami étaient en train de préparer le petit déjeuner, une sorte de bouillie faite de divers légumes et racines de la forêt.

"Ah ! dit Daethos. Nous arrivons à temps pour le Pûksos. Venez, cela nous fera du bien."

Malgré la fatigue, Aridel et ses compagnons ne se firent pas prier. Une Sorcami leur servit le brouet dans un pot en terre cuite. Le Pûksos avait un goût amer mais pas forcément désagréable, surtout pour des personnes affamées après douze heures de marche.

L'estomac plein, les compagnons rejoignirent la hutte qui leur avait été assignée, et s'endormirent sans même prononcer un mot.

Il se réveillèrent en fin d'après-midi, et après une frugale collation, s'assirent pour discuter de la marche à suivre.

— A présent que le bouclier est activé, il est temps de passer à la prochaine étape de notre voyage : Niûsanin, dit Shari.

La jeune fille avait toujours l'air fatigué, mais elle avait bien meilleure mine que la veille, et avait retrouvé une partie de sa vivacité. Aridel était quant à lui plus circonspect.

— C'était effectivement le plan, mais comment proposez-vous que nous arrivions ? Nous avons plus l'air de vagabonds que d'une délégation d'Omirelhen...

La jeune femme eut un petit rire.

— Ne vous inquiétez pas pour cela. Je suis connue à Niûsanin, et il ne me sera pas difficile de prouver qui je suis. Domiel est un mage, et bénéficiera aussi d'un bon statut dans la ville. Quant à vous, Aridel, vous vous considérez peut-être comme un vagabond, après toutes ces années à vivre dans la crasse, mais devrais-je vous rappeler que vous êtes un prince de la maison de Leotel ? Une fois convenablement habillé, personne ne doutera de votre rang.

— Effacez ce sourire, Domiel, grommela Aridel en voyant l'air amusé de son compagnon. Je vois que je n'ai pas mon mot à dire... Nous partirons dès demain, je suppose ?

— Oui, cela vaut mieux, dit Domiel. Je vais aller voir Daethos pour lui demander s'il peut nous fournir quelques provisions pour le trajet.

— Ce n'est pas la peine, mage-Domiel, je ssuis déjà là.

Les trois humains se tournèrent vers le Sorcami qui venait d'entrer dans la hutte.

— Maître Daethos, dit Domiel. Soyez le bienvenu. Je suppose que vous avez entendu notre conversation.

— Oui, mage-Domiel. Et ne vous inquiétez pas, vous aurez toutes les provisions que vous voulez. Mais en échange, j'aurai quelque chose à vous demander.

— Nous vous écoutons.

— Les nouvelles que vous m'avez apportées, mage-Domiel, sont troublantes et inquiétantes. Pendant très longtemps, mon peuple s'est tenu à l'écart des affaires des hommes et des Sorcami, mais je crains que cette paix ne puisse durer éternellement. Si le peuple des hommes-sauriens est de nouveau en guerre avec les hommes, nous en subirons tous les conséquences. Or vous représentez tous les trois l'héritage de Liri'a et Wicdel, deux humains qui ont fait passer l'intérêt de mon peuple avant le leur. C'est pourquoi je souhaiterais

vous accompagner dans votre voyage, ne serait-ce que pour montrer aux humains que tous les Sorcami ne veulent pas leur mort.

Les trois compagnons restèrent interloqués pendant un long moment. Ce fut Domiel qui se décida à rompre le silence.

— C'est une offre très généreuse, maître Daethos. Je ne sais pas si nous pouvons accepter un tel sacrifice. Votre peuple a besoin de vous.

— Mon peuple comprendra. La question est de savoir si vous voulez bien de moi comme compagnon.

A la surprise de tous, ce fut Shari qui répondit.

— Cela me paraît en fait une excellente idée. Il n'y aura rien de plus déstabilisant pour les sénateurs de Niûsanin que de voir un Sorcami leur adresser la parole. Cela peut nous donner un avantage considérable dans nos négociations.

— Je m'en remets à vous pour ce qui est de la politique de Niûsanin, Shari, dit Domiel. Je n'ai donc aucune objection à ce que maître Daethos nous accompagne. Et vous Aridel ?

L'ex-mercenaire se méfiait toujours du Sorcami, mais il devait reconnaître que Daethos avait respecté sa parole jusque là, et les arguments de Shari avaient du poids.

— Pas d'objection non plus. Bienvenue parmi nous, maître Daethos.

Le Sorcami s'inclina.

— Merci à vous. Ce soir, un grand repas sera organisé pour notre départ, et nous partirons dès demain.

Daethos se retira alors comme il était venu, laissant ses trois futurs compagnons face à leur surprise.

5.

La nuit était étrangement claire, et aucun nuage ne venait masquer la douce lumière des étoiles qui brillaient au dessus de la clairière. Le centre du village d'Inokos était rempli de Sorcami qui se tenaient immobiles et silencieux, semblant attendre un signal quelconque. Leur présence était impressionnante, surtout pour Shari qui,

avec ses deux compagnons, se tenait à la place d'honneur, debout au centre de ce rassemblement.

Dans un mouvement fluide, la foule des hommes-sauriens se fendit soudainement, laissant un passage à Daethos qui venait d'apparaître, vêtu d'une longue robe blanche, et tenant à la main un globe sur lequel étaient peints sept visages représentant des Sorcami. Le shaman avançait d'un pas solennel, et la foule se mit soudain à chanter, d'abord doucement, puis de plus en plus fort. La mélodie était étrange, ne ressemblant à rien de ce que Shari avait déjà entendu, mais n'était pas dépourvue d'une certaine beauté.

Lorsque Daethos atteignit le centre de la place, à côté de Shari et ses compagnons, la foule se tut. Le Sorcami brandit alors le globe, et se mit à parler dans la langue des hommes-sauriens. Tous l'écoutaient attentivement, avec un respect qui forçait l'admiration. Le discours dura près d'une dizaine de minutes. Lorsqu'enfin Daethos baissa le globe, ce fut sous un tonnerre de cris et d'applaudissements, bientôt suivis par un nouveau chant. La fin de ce dernier était clairement le signal de départ des festivités, et les Sorcami se dispersèrent alors pour se retrouver en petit groupe près des foyers qui avaient été allumés tout autour de la place.

Shari, Domiel et Aridel se rapprochèrent de Daethos.

— Magnifique cérémonie, maître Daethos, complimenta Shari. J'avoue être curieux quant à la teneur de vos propos. Qu'avez-vous dit à votre peuple ?

La jeune femme prêta une oreille attentive à ce que lui répondit le shaman.

— Je n'ai fait que répéter ce que je vous ai déjà dit, mage-Domiel. Il est temps pour nous de se replonger à nouveau dans les affaires du monde, et il est de mon devoir, en tant que shaman et guide de la tribu d'Inokos, de montrer le chemin. J'ai donc dit que je partais, avec les héritiers de Liri'a, pour représenter la tribu d'Inokos auprès du monde des hommes.

— Et ce globe, que signifie t'il ? demanda Shari, ne pouvant retenir une autre question.

— C'est la marque des ssepts pères, princesse-Shasri'a. C'est un symbole qui nous rappelle que, malgré nos différends, tous les Sorcami sont frères et ont une origine connue.

— La marque des septs pères ?

Le shaman eut ce qui pouvait passer pour un petit rire...

— Parfois j'oublie que je m'adresse à des humains. Bien sûr, vous ne connaissez pas notre histoire. La race des Sorcami a été créée il y a de cela près de deux-mille ans par les mages de Blûnen, ceux que vous appelez les Anciens. Nous étions sssupposés devenir leurs esclaves, chargés des besognes que les mages ne pouvaient pas effectuer. Et afin d'être sûrs que nous ne nous multiplierions pas hors de leur contrôle, les Anciens ne créèrent au départ que des Sorcami femelles. Cependant, un de ces mages, que nous connaissons sous le nom d'Okiokioa, le père des pères, décida de braver cet interdit et créa sept Sorcami mâles. Ceux-ci parvinrent à s'échapper à l'emprise des Anciens et fondèrent sept clans qui sont devenu la base de notre peuple. Tous les Sorcami vivant à ce jour sont donc leurs descendants, et chaque tribu se réclame d'un des sept pères. Mon peuple est affilié à Ūleokia, le père de la forêt. A chaque cérémonie, nous invoquons son esprit et celui de ses frères de nous apporter leur bénédiction...

Une histoire à la fois étrange et familière, se dit Shari. Les Sorcami étaient à la fois si proches et si différents des hommes. En les regardant danser et discuter autour des feux qu'ils avaient allumés, la jeune fille se dit que les divergences entre la race de Daethos et les hommes étaient bien moins grandes qu'ils n'y paraissait. Cette fête aurait tout aussi bien pu être une célébration de la moisson chez les paysans de Sûsenbal, n'aurait été la peau verte de ses participants.

C'est sur cette réflexion que la jeune femme rejoignit ses compagnons qui avaient déjà commencé à manger...

*

* *

Le groupe composé de Daethos, Domiel, Aridel et Shari partit dès le lendemain matin. Ils étaient chargés de vivres et de provisions que leur avaient fourni les Sorcami, et qui étaient bien plus que suffisantes pour le voyage qu'ils devaient accomplir.

Au bout de quelques heures de marche, les voyageurs arrivèrent à la lisière de la forêt d'Oniros. Au loin, on distinguait vaguement la forme sombre de la ville de Sorelmûnd, perchée sur sa colline. Lorsqu'ils passèrent le dernier des arbres de la forêt, Daethos eut un petit moment d'hésitation.

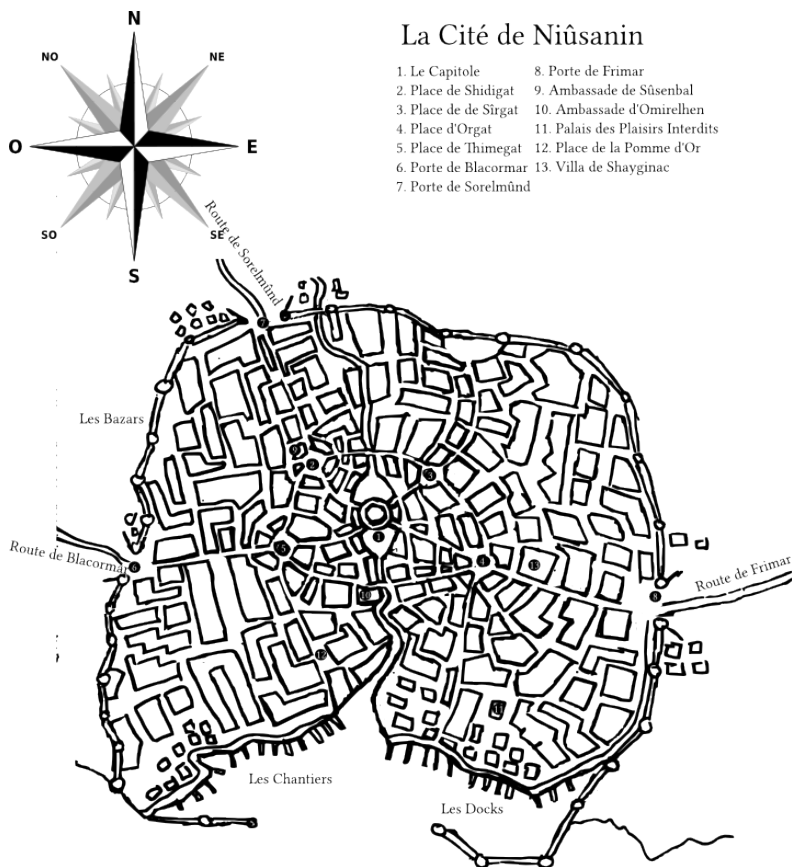
— C'est la première fois depuis sept siècles qu'un membre de mon peuple franchit les frontières de la forêt, dit-il simplement.

Dans un élan de spontanéité, Shari prit la main écailleuse de l'être à la peau verte. Elle vit du coin de l'œil le regard étrange que lui jeta Aridel, mais elle n'en avait cure.

— Allons venez Daethos. Il est temps pour vous de découvrir les merveilles de notre monde, et de nous aider à les préserver...

Chapitre 12

Vautours



1.

La cité de Niûsanin se trouvait à l'extrême sud de Sorcasard. Elle avait été bâtie à l'endroit même où l'explorateur Censam Frisûm, découvreur du continent, avait mis le pied sur cette nouvelle terre. Coincés entre deux océans, l'un composé d'eau et l'autre d'herbe,

ses remparts se dressaient fièrement, comme un défi à la nature environnante. C'était la première fois qu'Aridel approchait de ce que l'on avait surnommé 'La Cité des Hommes Libres', capitale et centre névralgique de la république de Niûsanif.

Les quatre compagnons s'apprêtaient à entrer dans la ville par la porte de Sorelmûnd, au Nord de la ville. Tout autour d'eux, au pied des remparts, s'étendait une nuée de petites baraques, tenues par des marchands de fortune. Ces derniers n'hésitaient pas à interpeller les nombreux voyageurs qui circulaient sur la route, tentant de leur vendre des vêtements ou objets d'art à l'origine et à la qualité douteuse. Aridel dut en repousser plusieurs tout en surveillant la bourse qui pendait à sa ceinture. L'endroit semblait en effet très propice au vol à la tire.

La porte de Sorelmûnd elle-même contrastait fortement avec la misère environnante. D'une hauteur de plus de dix toises¹, elle était ornée de décorations dignes d'un palais royal, recouvertes de feuilles d'or. L'entrée de la ville était gardée par deux hommes en armes, qui semblaient souffrir sous la chaleur. La foule autour d'eux était si importante qu'ils ne vérifiaient même pas l'identité des nouveaux arrivants. Une chance, se dit Aridel, tout en observant Daethos. Le Sorcami était entièrement encapuchonné de manière à cacher son visage, mais il n'aurait pas fallu longtemps à un garde un tant soit peu attentif pour deviner sa vraie nature.

Les quatre compagnons de voyage passèrent cependant la porte sans encombre, et se retrouvèrent au milieu de ce qui ressemblait à un gigantesque marché. L'endroit grouillait littéralement de monde. Entre les charrettes transportant des marchandises, les étals sauvages posés au milieu de la rue, les marchands en pleine négociation et les simples badauds, il était difficile d'avancer. Shari, le visage presque aussi caché que celui de Daethos, parvint cependant à se rapprocher d'Aridel.

— Nous sommes dans le quartier des bazars, au nord-ouest de la ville expliqua-t'elle à l'ex-mercenaire. Le mieux pour nous est de

1. vingt mètres

continuer sur la route de Sorelmûnd pour rejoindre la vieille ville par la place de Shidigat. Une fois là-bas, nous nous rendrons à l'ambassade de Sûsenbal où nous pourrions nous reposer et nous préparer à rejoindre le capitole.

— Pourquoi ne pas nous rendre à l'ambassade d'Omirelhen ? demanda Aridel, un peu étonné de la proposition de l'ambassadrice.

— Pour deux raisons, Ari. Premièrement, de manière très pratique, l'ambassade de Sûsenbal se trouve au nord de la vieille ville, plus proche de nous que celle d'Omirelhen, au Sud. Et deuxièmement, je dispose ici d'un réseau d'informateurs qui pourront me renseigner sur la situation politique avant de nous rendre au capitole. Et puis, je pourrais plus facilement expliquer la présence d'un Sorcami à mes côtés que vous, je pense.

La dernière phrase avait été prononcée d'un ton malicieux et presque moqueur, qui vexa légèrement Aridel. L'ex-mercenaire se renfrogna sans rien dire, se contentant de suivre Shari tandis qu'elle les menait d'un pas sûr à travers Niûsanin.

*
* *

L'ambassade de Sûsenbal donnait directement sur la place que Shari avait nommé Shidigat, et qui se tenait à l'emplacement d'une des anciennes portes de la ville. Le bâtiment était orné d'un toit étrange, dont les coins étaient recourbés. Aridel n'eut cependant pas le temps de s'y attarder car Shari les pressa d'entrer à l'intérieur. Celui-ci contrastait agréablement avec le brouhaha de la rue. Il y régnait une atmosphère de calme, rythmée par le bruit de l'eau coulant d'une petite fontaine.

Un homme aux yeux en amande s'approcha du groupe. Il se tenait courbé, dans une attitude de déférence presque comique. Lorsqu'il arriva près de Shari, la jeune femme retira sa capuche afin de montrer son visage. L'inconnu marqua une pause puis se courba plus profondément encore. Il prononça quelques paroles en Sorûeni oriental auxquelles Shari répondit. Après quelques minutes de ce

dialogue, Shari fit signe à ses compagnons de la suivre. Elle désigna deux portes à Aridel et Domiel.

— Voici vos quartiers temporaires. On va s'occuper de vous préparer pour une audience au capitole. Nous devons nous y rendre sans plus tarder, les nouvelles sont inquiétantes, et l'ambassadeur actuel, Shîdin, s'y trouve déjà. Quant à vous, maître Daethos, suivez-moi.

Le ton impérieux de la jeune femme ne laissait pas place à la discussion. Aridel pénétra donc à l'intérieur de la pièce qui lui avait été assignée. Il fut surpris d'y découvrir qu'une jeune servante l'y attendait, ainsi qu'un bain chaud, un luxe qu'il n'avait pas connu depuis son départ d'Omirelhen. Ce séjour à Niûsanin allait peut-être se révéler plus agréable que prévu, se dit Aridel en observant son hôtesse.

2.

Cela faisait plus de trois ans maintenant que Shari ne s'était pas tenue devant le Capitole de Niûsanif, siège du sénat et résidence du magister, le chef élu de la république. L'imposant bâtiment se trouvait en plein centre de la ville, sur une île artificielle, qui selon les dires, avait mis plus de trente ans à être construite. De forme circulaire, le capitole, d'un blanc éblouissant, était entouré de colonnes de marbre qui soutenaient un dôme de cuivre couvert de feuilles d'or. L'ensemble avait une allure majestueuse, comme si la couronne d'un roi géant s'était retrouvée posée en plein milieu de Niûsanin. Les jardins verdoyants qui entouraient l'ouvrage ne faisaient que renforcer cette impression. Ils étaient parcourus de multiples cascades qui se jetaient dans le Niûsachif, le fleuve traversant Niûsanin.

Quatre ponts traversaient le fleuve pour rejoindre l'île du capitole. Shari et ses compagnons étaient arrivés par le Shidibrûg, le pont Nord, renommé pour les sculptures en forme de tigre qui ornaient ses extrémités. Shari l'avait emprunté tant de fois qu'elle n'y prêtait plus vraiment attention, mais ce n'était pas le cas d'Aridel et de Domiel qui semblaient subjugués par les gigantesques têtes félines. La réaction de Daethos était plus difficile à jauger. Il avait la

même expression que lorsque Shari lui avait montré les vêtements qu'il allait devoir porter. Peut-être était-ce tout simplement de la surprise... Le Sorcami, vêtu d'une toge blanche, la tête cerclée d'un bandeau d'or, avait fière allure. Sa présence ne manquait pas d'attirer l'œil des passants, dont la plupart n'avaient probablement jamais vu d'homme-saurien de près.

"Allons, dépêchez-vous, dit Shari. Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre plus longtemps avant de nous exprimer devant le sénat."

Ces paroles tirèrent visiblement Aridel et Domiel de leur rêverie et ils emboîtèrent le pas à la jeune femme. Aridel semblait transformé. Habillé de rouge, il avait un air véritablement princier. Shari avait même réussi à lui trouver un plastron de cuir marqué du sceau de la sirène, le symbole d'Omirelhen. Seule son épée à la poignée usée par les ans rappelait son passé de mercenaire. Domiel portait, quant à lui, une toge blanche et sobre similaire à celle de Daethos. C'était la tenue officielle des mages de son ordre, avait-il expliqué à Shari. Voilà un groupe qui ne manquerait pas de surprendre les plus conservateurs des membres du sénat, pensa la jeune femme.

Un homme d'un certain âge les attendait au pied du bâtiment. A la vue de Shari, il s'inclina profondément.

— Bienvenue, excellence, dit-il en Sorûeni. Je ne savais pas que vous étiez de retour à Niûsanif. Votre arrivée est quelque peu imprévue...

— Chancelier T'rifays. Je suis désolée d'avoir dû surseoir au protocole. Mais c'est une affaire d'une extrême urgence qui nous amène, mes compagnons et moi. Je sollicite l'autorisation de pouvoir parler au plus vite devant le sénat.

Le vieil homme observa alors attentivement, Aridel, Domiel et Daethos. Son regard s'attarda longtemps sur le Sorcami, qu'il jugeait d'un air désapprobateur.

— Je suis désolé excellence, mais quel que soit le message que vous ayez à faire passer, je ne peux autoriser la présence d'un Sorcami dans l'enceinte du Capitole. C'est hautement irrégulier. D'ailleurs, s'il n'était avec vous, je devrais le faire arrêter sur le champ. La

présence d'hommes-sauriens non accompagnés n'est pas autorisée à Niûsanin.

— L'honorable Daethos s'est joint à nous pour défendre les intérêts de Niûsanif et des hommes de Sorcasard. Vous refuseriez à un ambassadeur d'être entendu par le sénat ? Je ne suis pas sûr que le magister Nidjili apprécierait...

La mention du magister parut troubler T'rifays.

— Je suppose qu'une entorse au protocole est toujours possible. Je vais voir si le doyen accepte. Qui dois-je annoncer ?

— Vous avez devant vous l'Honorable Daethos, seigneur de la forêt d'Inokos, Domial Easor, Agoblûnen de Dafashûn, et Berin Leotelsûn prince héritier du trône d'Omirelhen.

A la mention du vrai nom d'Aridel, le chancelier s'inclina profondément et dit, en Dûeni afin d'être compris par son interlocuteur.

— C'est un honneur que de recevoir un membre de la famille royale d'Omirelhen en ces lieux. Je vais de ce pas prévenir le doyen de votre demande d'audience.

Le chancelier s'éclipsa sans laisser à Shari le temps de répondre et disparut dans l'enceinte du palais. Il ne restait plus aux quatre compagnons qu'à attendre.

3.

Comme à son habitude Djashim parcourait les rues du bazar Nord. Le début d'après midi était l'une des heures les plus propices à ses activités... Tout à leur digestion, les marchands de Niûsanin et leurs clients ne prêtaient guère attention à la présence d'un jeune garçonnement, et ne se rendaient compte que bien après que leurs bourses avaient disparu. Les quartiers Nord de la capitale étaient une vraie aubaine pour les petits voleurs de la ville, et ils ne s'en privaient pas.

Alors qu'il s'apprêtait à s'emparer de sa dixième prise de la journée, une conversation attira l'attention de Djashim. Avait-il bien entendu ? Abandonnant sa proie facile, il se dirigea discrètement vers deux hommes qui conversaient au coin d'une rue. Le jeune garçon,

méfiant, se cacha derrière un large panier d'osier, tout près des deux inconnus.

— J't'assure que c'était elle, disait un des deux hommes, une sorte de docker à l'allure patibulaire arborant un grossier tatouage en forme de rose au bras droit. J'ai assez souvent maté l'ambassade pour la reconnaître, quand même. C'était l'ambassadrice Shari, j'en mettrai ma main à couper !

Djashim avait donc bien entendu ! Ils parlaient bien de Shari, la princesse de Sûsenbal qui avait si souvent fait appel à ses services après l'avoir pris sur le fait, trois ans auparavant... Djashim aimait bien la jeune femme, et elle payait grassement ses informations. Si elle était revenue à Niûsanin, peut-être serait-elle intéressée de savoir qui parlait d'elle. Le jeune garçon redoubla d'attention.

— Ca présage rien de bon, répondit le second homme, un être voûté au visage de fouine. Ca va contrarier les plans du maître, et il n'aime pas beaucoup ça. Cette emmerdeuse lui a déjà posé bien des problèmes. Il faut le prévenir au plus vite.

— Le prévenir de quoi ? Il va vite le savoir ! De ce que j'ai vu elle se dirigeait vers le centre ville. Et elle était accompagnée !

— Accompagnée ? de quoi tu parles ?

— Y'avait trois types avec elle... Y'en avait un géant qu'était encagoulé et j'ai pas pu avoir son visage. Mais vu sa taille j'aurais pas aimé m'frotter à lui, si tu vois c'que j'veux dire....

— Et les deux autres ?

— Y'en avait un qu'avait une tête d'O mirelin, et il avait l'air de savoir se servir de son épée, et l'autre, il avait les cheveux et la barbe tout blanc, mais sans avoir une tête de vieux. Il avait pas l'air bien dangereux, sûrement un imbécile de gratte-papier...

— L'O mirelin, il avait l'air noble ? demanda-t'il.

— Pas vraiment, il ressemblait plutôt à un soldat déguenillé qu'à un type de la haute. Mais son regard faisait peur, comme s'il cachait quelque chose.

L'homme au visage de fouine resta un moment silencieux, pensif. Il grommelait dans sa barbe, et Djashim n'arrivait à distinguer

que quelques mots. "Déjà là... Impossible... Prévenir le maître... Le plan..."

— Qu'est-ce qu'on fait, Amas'îr ? interrogea le docker, interrompant son compagnon.

— On prévient le maître sur le champ, crétin ! Ca change tout... Il va falloir accélérer le plan avant que ces imbéciles nous mettent des bâtons dans les roues... Il faut que j'aïlle au sénat avant que le maître ne prenne la parole, qu'il sache ce qui l'attend.

— Et moi je fais quoi ?

— Toi, tu attends mes ordres. Et pas de conneries !

Sur ces bonnes paroles les deux hommes se séparèrent. Djashim attendit un peu avant de bouger de sa cachette, puis se glissa à son tour dans la rue. Ses pensées bouillonnaient : il fallait absolument qu'il prévienne Shari, où qu'elle soit, de ce qu'il venait d'entendre. Il ne savait pas exactement ce qui se tramait, mais il s'agissait sûrement d'une affaire d'importance. Il avait en effet reconnu l'homme qui s'appelait Amas'îr. C'était le bras droit du seigneur Shayginac, l'un des membres les plus importants du sénat, et le plus puissant rival du magister Nidjîli. S'il voulait du mal à Shari, ce ne présageait rien de bon pour l'ambassadrice.

4.

La salle du sénat de Niûsanif était une pièce saisissante. Cet hémicycle de taille monumentale, entouré de colonnades de marbre, était clairement conçu pour porter le son le plus loin possible. Le sol, en marbre lui aussi était surplombé de tribunes en forme d'escalier pouvant facilement accueillir plusieurs centaines d'hommes. Le plafond était si haut qu'on le distinguait à peine. La blancheur immaculée donnait à l'ensemble une allure presque céleste, et on ne pouvait que se sentir petit face à cette majesté.

Aridel se devait de reconnaître qu'il était un peu perdu. L'ex-mercenaire se trouvait bien loin des champs de bataille de Sortelhûn, ou de la forêt d'Inokos. Il se remémora cependant les paroles de Shari, au moment où ils étaient entrés dans la pièce. "Quoi que

vous voyiez dans cette salle, Aridel, rappelez-vous que vous êtes un prince d'Omirelhen, et de sang plus noble que n'importe lequel de ces sénateurs. Lorsque vous serez annoncé, je parlerai en Dûeni, afin qu'ils comprennent que vous n'êtes pas juste un faire-valoir."

C'était juste après ces mots que les quatre compagnons avaient pénétré dans l'hémicycle. Les tribunes étaient remplies d'hommes, tous vêtus de la même toge blanche parcourue d'une bande bleue. L'un d'eux était en train de s'exprimer, mais il s'interrompit à la vue des quatre nouveaux arrivants. Après avoir toisé Shari du regard, il prononça quelques mots d'un ton qui ne pouvait être interprété que comme du mépris. C'était du Sorûeni, et Aridel n'avait pas compris le sens de la phrase, mais l'expression se lisant sur le visage de l'homme lui fit serrer la main sur la poignée de son épée. Il la relâcha cependant lorsque Shari se mit à parler en Dûeni, comme elle l'avait promis.

— Toujours aussi incisif, à ce que je vois, sénateur Shayginac. Je suis consciente de n'avoir pas respecté le protocole en me présentant ainsi au sénat, mais l'affaire qui m'amène est de la plus haute importance. Et si je m'exprime aujourd'hui devant vous en Dûeni, c'est que je vous amène un hôte de marque. Laissez-moi vous présenter Berin, fils de Leotel, prince héritier de la maison royale d'Omirelhen.

Un murmure parcourut l'assemblée. À l'évidence, aucun d'eux ne s'attendait à la présence d'Aridel. Et ce dernier savait que c'était à son tour de parler. D'un coup, toute pointe d'anxiété le quitta, et il mit dans ses mots tout le poids que pouvait lui apporter son ascendance.

— Sénateurs de Niûsanif, si je me présente humblement devant vous en ce jour, c'est à la requête de mon père, le roi Leotel, et du peuple d'Omirelhen. Comme vous le savez sûrement, des événements graves secouent le nord du continent de Sorcasard. Les royaumes de Fisimhen et Sortelhûn sont tombés sous les coups d'une force de Sorcami menés par un ennemi dont nous ne connaissons que le nom : le baron Oeklos. Le royaume de Setirelhen ne tardera pas à les rejoindre, malgré la vaillante résistance que lui opposent les Setirelins, aidés par mon peuple. Je suis donc humblement venu vous

demander votre aide dans ce combat. Cette menace nous concerne tous, et sans l'aide de Niûsanif, Omirelhen ne pourra vaincre.

La salle fut de nouveau parcourue de murmures. A coté d'Aridel, le sénateur que Shari avait appelé Shayginac se mit à rire.

— Bienvenue, prince Berin, dit-il en Dûeni, d'un air amusé qui était trahi par l'éclat inamical de ses yeux. Je reconnais bien en vous la fougue de la maison de Leotel et du royaume d'Omirelhen. Toujours prêts à agir sans penser aux conséquences de ce que vous faites. Sachez qu'ici, en Niûsanif, nous sommes plus posés et réfléchis, et toute décision est prise en pesant soigneusement ses implications. J'étais justement en train de présenter au sénat une proposition qui nous a été envoyée par votre "ennemi", le baron Oeklos en personne. Loin des intentions belliqueuses que vous lui prêtez, il nous propose la paix.

Le surprise laissa Aridel sans voix. Il se tourna vers Shari qui semblait tout aussi choquée que lui. Oeklos les avait donc devancé à Niûsanin... Était-il au courant pour le bouclier ? Si oui, sa proposition était peut-être une tentative de la dernière chance afin d'isoler Omirelhen...

— Et quelle est donc exactement l'offre que vous fait Oeklos, sénateur ? Il me semble étrange qu'un homme qui a envahi le tiers de Sorcasard fasse preuve de pacifisme envers un rival potentiel.

C'était Shari qui avait parlé. La jeune femme avait repris sa composition, et plus aucune trace de surprise ne se lisait dans son regard.

— Oh mais c'est bien simple, excellence. En échange d'une petite contribution financière et matérielle, le baron Oeklos s'engage à laisser Niûsanif en paix, et à ne jamais franchir nos frontières.

— Qu'appellez-vous petite contribution, sénateur ? Niûsanif n'a aucune envie de devenir le vassal d'un baron de Fisimhen, que l'on dit à moitié Sorcami !

La voix qui venait de s'exprimer était celle d'un autre sénateur. C'était un homme d'une cinquantaine d'année, à la peau très sombre, qui se tenait debout tout en bas des tribunes. Alors qu'il parlait, Aridel remarqua que contrairement à ses pairs, sa toge était parcourue d'une bande dorée.

— Le message ne parle que de quelques milliers de livres d'argent, magister. Pas de quoi porter un coup à notre trésor public.

Ainsi donc l'homme qui avait parlé était le magister Nidjili, le chef actuel de la république de Niûsanif. Aridel sentit son espoir remonter. Si le magister se méfiait d'Oeklos, tout n'était pas perdu.

— Une somme de quelques milliers de livres est loin d'être anodine, sénateur. Et qu'est ce qui nous dit que si nous nous engageons dans cette voix, Oeklos ne réclamera pas plus dans six mois ? Ou dans un an ? Et ainsi de suite jusqu'à ce que nous ne puissions plus payer ? Que devons nous faire alors ? Devons-nous laisser la peur et la cupidité guider nos décisions ?

— Je vois, magister, que vous pensez vous aussi que le baron souhaite à tout prix envahir notre pays. Mais dois-je vous rappeler que si tel est le cas nous avons tout intérêt à le tenir à distance un moment. Au moins jusqu'à ce que nous en sachions plus sur cette arme terrible qui a ravagé Sortelhûn et Fisimhen.

Shari prit alors la parole.

— Dans ce cas sénateur, soyez rassuré, car cette arme ne pourra à présent jamais atteindre Niûsanif. Votre pays, tout comme Omi-relhen, est à présent protégé de ses effets !

Le sénateur Shayginac sembla accuser le coup, tout comme une grande partie de l'assemblée. Ce fut donc le magister qui répondit à Shari.

— Comment pouvez-vous affirmer cela avec certitude, excellence ?

Shari répondit avec un sourire.

— Ceci, magister, est une longue histoire, que mes compagnons et moi-même aurions grand plaisir à conter à cette honorable assemblée...

5.

Cela faisait plusieurs heures que Djashim attendait devant l'ambassade de Sûsenbal. Le jeune garçon perdait patience et il allait se résigner à partir, lorsqu'il aperçut enfin la silhouette familière de l'ambassadrice. Il se dirigeait vers elle, mais il s'arrêta net face à

une surprise de taille. L'ambassadrice n'était pas seule, et ses compagnons n'étaient pas, comme on aurait pu s'y attendre, des soldats de Sûsenbal, mais le groupe le plus étrange que Djashim ait jamais vu.

Il y avait là un homme qui, comme l'avait décrit la tête de fouine du bazar, était manifestement un Omirelin. Le plastron orné du symbole de la sirène qu'il portait ne laissait aucun doute quant à son origine. Il marchait avec la prestance d'un homme de haute naissance, mais son visage buriné et bruni par le soleil semblait raconter une toute autre histoire. Il avait plus l'allure d'un soldat que d'un général, décida Djashim, avant de tourner son regard vers le deuxième homme.

Vêtu de blanc, il portait une magnifique chevelure et une barbe accordée à la couleur de ses vêtements. Son visage faisait pourtant jeune, et portait moins les marques du soleil que celui de son compagnon. Djashim n'était pas certain son origine, mais sa tenue laissait à penser qu'il s'agissait peut être d'un mage de Dafashûn !

C'est cependant le troisième compagnon de Shari qui impressionna le plus le jeune garçon. C'était sans l'ombre d'un doute un homme-saurien ! Pour la première fois, Djashim contemplant de près un Sorcami, ces êtres à la force surhumaine qui avaient autrefois dominé le continent tout entier. Sa peau, d'un vert éclatant, était recouverte d'écailles plus dures que du métal et qui le protégeaient comme une armure. Son visage, marqué par de nombreux tatouages aux formes exotiques, avait une allure réellement menaçante. Son long museau était fendu d'une fine bouche qui laissait apparaître des rangées de dents acérées. Djashim était à la fois fasciné et effrayé par cette créature qui semblait venir d'un autre monde. Il savait que, malgré l'interdiction, des Sorcami commerçaient quand même avec les marchands de Niûsanin (l'appât du gain était souvent bien plus fort que la loi dans la capitale) mais jamais il n'avait vu un homme-saurien marcher de manière si ouverte dans les rues de la ville.

Shari discutait de manière animée avec l'Omirelin. Tous deux parlaient en Dûeni, trop vite pour que Djashim, qui ne maîtrisait

qu'imparfaitement le langage d'Omirelhen, puisse en comprendre tous les mots. Le jeune garçon saisit cependant une partie de la conversation alors qu'ils se rapprochaient de lui.

— Je n'arrive pas à comprendre ces vieillards, Shari ! Ils passent leur temps à palabrer alors que leur existence même est en danger !

— Je comprends votre frustration, Aridel, répondit l'ambassadrice, mais les choses se déroulent différemment dans la république. Nous ne sommes pas en Omirelhen où chaque décision du roi fait force de loi. Le magister doit composer avec les sénateurs. Même s'il est plutôt hostile à une alliance avec Oeklos, il doit convaincre ses pairs du bien fondé de ses idées. Et en face de lui, le sénateur Shayginac est un formidable adversaire. C'est bien pour cela que le magister n'a pu prendre de décision aujourd'hui. Ne soyez pas trop impatient et laissez-moi faire. Cela prendra un peu de temps, mais je suis sûre que le sénat se rangera à notre point de vue.

— Si vous le dites, répliqua Aridel d'un air renfrogné. Toute cette politique me paraît bien superflue, quand la guerre frappe aux portes... Je n'ai pas à vous rappeler ce qu'Oeklos nous a déjà pris...

L'Omirelin laissa le reste de ses mots en suspens, un voile de tristesse passant sur son visage, reflété par l'expression de Shari. C'est à ce moment que Djashim décida de se présenter. Le jeune garçon se planta devant l'ambassadrice, et se courbant en une pirouette presque comique, la salua de la manière la plus officielle qu'il put :

— Bonjour à vous, Shasri'a, ambassadrice de Sûsenbal. Je suis content de vous revoir.

La surprise marqua le visage de Shari, suivit d'un sourire qui se transforma rapidement en éclat de rire. Puis dans un élan d'affection la jeune femme se saisit de Djashim et l'embrassa chaleureusement.

— Djashim ! Petit vaurien ! Depuis quand me sers-tu du "ambassadrice de Sûsenbal" ? Tu sais bien que pour toi je suis toujours Shari. Et je suis moi aussi très heureuse de te voir.

Le jeune garçon sentit son visage rougir alors que les trois compagnons de l'ambassadrice le regardaient d'un air surpris. Un peu gêné, il se libéra de l'étreinte de Shari.

— D'accord Shari, dit-il avec un sourire. J'ai quelque chose d'important à vous communiquer.

Tout de suite, le visage de Shari se fit plus grave.

— Je te connais assez pour savoir que j'ai plutôt intérêt à t'écouter. Suis-nous dans l'ambassade. Je te présenterai à mes amis, et nous pourrons discuter.

*

* *

Dix minutes plus tard Djashim était assis devant une table recouverte de pâtisseries à l'allure plus qu'appétissante, racontant ce qu'il avait entendu au bazar. Le jeune garçon devait s'avouer qu'il se sentait un peu intimidé, surtout en présence du Sorcami, et de celui qu'il savait à présent être le prince héritier d'Omirelhen. Il s'acquitta donc avec diligence de sa tâche, et à l'expression sombre de Shari, il vit que ses nouvelles la préoccupaient grandement.

— Merci beaucoup Djashim. Ce que tu viens de nous raconter est d'une extrême précieuse et je vais peut-être encore avoir besoin de toi. Et ne t'inquiète pas, je saurai te récompenser comme il se doit.

Djashim rougit jusqu'aux oreilles, frétilant de plaisir à ces paroles. Shari s'était cependant déjà tournée vers ses compagnons, et leur parla en Dùeni.

— Ce qu'a entendu le jeune Djashim pourrait se révéler fondamental, et je n'ai aucune raison de mettre sa parole en doute. L'homme dont il a surpris la conversation est, selon toute vraisemblance, Amas'îr, le bras droit de Shayginac, que le sénateur charge en général d'exécuter ses basses besognes. La famille de Shayginac et celle du magister sont rivales depuis des années, rivalité qui alimente une vendetta souvent sanglante. Amas'îr est soupçonné d'avoir tué plusieurs membres de la famille du magister, agissant sous les ordres de Shayginac. Bien sûr, personne n'en a la moindre preuve, mais le sénateur est le seul à avoir un mobile. Si Amas'îr et son maître élaborent des plans secrets, il faut absolument prévenir le magister...

Le mage prit alors la parole.

— C'est en effet une nouvelle inquiétante, Shari, mais nous ne pouvons pas agir sans en savoir plus. Pour quelle raison Shayginac s'en prendrait-il au magister maintenant ? A-t'il des alliés que nous ignorons ? Pour être plus précis, faut-il y voir la main d'Oeklos ? L'affaire pourrait-être bien plus grave qu'une simple vendetta.

— Je suis bien de votre avis, Domiel, et c'est bien pour cela que j'ai demandé à Djashim de rester. Il connaît la ville comme sa poche, et pourra en découvrir bien plus que nous sur ce complot.

— Vous êtes sûr que nous pouvons confier une telle mission à ce jeune garçon ? demanda alors Aridel. Ce n'est pas sans danger...

— Personne ne fera attention à un gamin des rues Aridel, et je suis sûr que Djashim a conscience des risques. Il est très débrouillard et je lui fais totalement confiance. De plus, ce n'est pas la première fois que je fais appel à lui pour des missions de renseignement de ce genre.

Shari se tourna alors vers le jeune garçon.

— Qu'en pense-tu Djashim ? demanda t'elle alors en Sorûeni. Acceptes-tu de nous aider à en savoir plus sur ce que tu as découvert ?

Djashim se leva d'un bond. Une aventure en perspective pour aider la sénatrice ? Bien sûr qu'il était partant. Et il avait déjà une idée de l'endroit où il pouvait commencer.

6.

Le sénateur Shayginac habitait dans une villa donnant sur la place d'Orgat, au Nord-Est du Capitole. L'immense demeure avait été construite par sa famille dans les toutes premières années de la fondation de Niûsanin, peu après la fin de la guerre des Sorcami, en l'an neuf cent trente. Au fil des ans le bâtiment s'était vu ajouter de nombreuses extensions construites par les différents maîtres des lieux et lui donnant un aspect hétéroclite à l'esthétisme douteux.

Un de ces ajouts était la tour de Tshaylo, construite par un ancêtre de Shayginac dont la passion avait été l'observation du ciel nocturne. Elle s'élevait plus haut que tous les bâtiments de Niûsa-

nin, le capitole excepté. C'était là, au sommet de cette tour, que Shayginac avait établi ses appartements privés. Il appréciait la vue sur la ville, dominant du regard ce qui, l'espérait-il, allait bientôt être à lui.

Ce soir là, cependant, les pensées du sénateur étaient troublées, et même la contemplation de la ville n'arrivait pas à le calmer. Le retour de cette trouble-fête d'ambassadrice était venue contrecarrer ses plans si bien étudiés. Et le petit numéro qu'elle avait joué avec ses compagnons avait semé le doute au sénat, même parmi les partisans les plus fervents de la politique de Shayginac. Il allait falloir agir vite. L'ambassadrice Shasri'a était une fouineuse de premier ordre, et risquait de le percer à jour s'il attendait trop longtemps. Mais trop de précipitation pouvait avoir un effet pervers et alerter les autres sénateurs. Que faire ? Et que penser de cette histoire de bouclier ? Était-ce une invention ? Où y avait-il du vrai là-dedans ? La république pouvait-elle vraiment faire face au pouvoir d'Oeklos ?

Alors que Shayginac ressassait ses pensées, une légère vibration se fit entendre. Était-ce déjà l'heure ? Le sénateur se rapprocha d'un miroir sans cadre. Son reflet se mit alors à se troubler, laissant apparaître une silhouette sombre en mosaïque.

L'image se fit plus nette, et bientôt il fut possible de distinguer les vêtements de l'homme dans le miroir. Mais était-ce bien un homme ? Son visage était encapuchonné et ne laissait apparaître aucun de ses traits, laissant planer le mystère quant à sa nature réelle.

Shayginac s'agenouilla en signe de respect et se mit à bredouiller.

— Sei... seigneur. Je ne vous attendais pas aussi tôt.

— Sénateur Shayginac. J'ose espérer que vous avez de bonnes nouvelles pour moi.

La voix provenant du miroir était caverneuse et sifflante et son ton avait quelque chose de presque inhumain, qui rappelait le langage des hommes-sauriens. Shayginac dut faire appel à tout son courage pour répondre.

— Un imprévu s'est produit, seigneur.

— Un imprévu ? La voix était encore plus menaçante. Quel genre d'imprévu ?

— Alors que je présentais votre proposition au sénat, l'ex-ambassadrice de Sûsenbal est arrivée, accompagnée du prince Berin d'Omirelhen, d'un Sorcami et d'un mage. Ils ont annoncé que Niûsanif, tout comme le Royaume d'Omirelhen était protégé de votre pouvoir et ils ont proposé une alliance à la république dans le but de contrer vos armées.

Shayginac avait prononcé ces paroles le plus vite possible, s'attendant à recevoir un châtement terrible. Mais son interlocuteur se contenta de rester silencieux. Chaque seconde qui passait renforçait l'angoisse de Shayginac, à tel point qu'il sursauta quand le miroir se remit à parler.

— Voilà qui est fort ennuyeux, Shayginac, mais pas totalement inattendu. Je ne pensais pas que les Omirelins découvrirait l'existence du bouclier de Niûsanif aussi vite. Mais cela ne change rien à notre plan. Le plus important est d'empêcher tout rapprochement d'Omirelhen et de Niûsanif. C'est votre mission, sénateur. Procédez donc comme prévu, et ne me décevez pas.

Sur ces mots, la forme disparut du miroir, et Shayginac contemplant de nouveau son reflet. Il souffla profondément, et se relevant, appela bruyamment.

— Amas'îr !

Presque instantanément, l'homme au visage de fouine entra dans les appartements du sénateur.

— Oui maître ?

— Où en sont tes préparatifs ?

— Les hommes sont prêts à exécuter vos ordres, maître. Il ne nous reste qu'à trouver le moment le plus propice.

— Il va nous falloir passer à l'action. Je ne suis plus du tout sûr de pouvoir faire passer l'accord au sénat, alors nous devons faire sans. J'espère que le plan fonctionnera quand même. L'idéal serait que nous puissions faire accuser l'ambassadrice de Sûsenbal et ses compagnons... Penses-tu pouvoir concocter de fausses preuves ?

— Je vais voir ce que je peux faire, maître. Mais leur mobile sera difficile à faire avaler. Nidjili semble plutôt de leur côté.

— Laisse moi m'occuper de cela. Les Omirelins sont loins d'être unanimement appréciés au sénat, et je pense qu'il ne sera pas trop difficile de faire croire à un complot visant à placer le roi Leotel à la tête de Niûsanif.

— Bien maître.

— Va et prépare toi. Nous devons agir dès demain.

— A vos ordres.

Amas'îr s'en alla comme il était venu, laissant Shayginac seul dans ses pensées. Se tournant vers le panorama de la ville, le sénateur ne put s'empêcher de se réjouir... Bientôt, se disait-il, bientôt...

Rapaces

1.

Les docks de Niûsanin débordaient d'activité. De jour comme de nuit, des navires en provenance des quatre coins du monde débarquaient ou embarquaient leurs cargaisons sur les quais du sud-est de la ville, et les dockers y trouvaient toujours du travail. Cette activité profitait bien sûr également à tous les tripots qui bordaient les quais, ainsi qu'aux maisons closes situées derrière ces derniers, que les marins, après plusieurs mois de mer, affectionnaient particulièrement.

Djashim connaissait particulièrement bien le quartier, et notamment l'une de ces maisons de passe, le "Palais des Plaisirs Interdits". La mère du jeune garçon avait été l'une des filles de cet établissement. Elle était morte en donnant naissance à Djashim, et ses compagnes avaient alors pris soin du bébé. C'était ainsi que Djashim avait passé ses premières années, élevé par des filles de joie. Le jeune homme ignorait tout de son père, et n'avait jamais cherché à le retrouver. A l'âge de sept ans, devenu assez grand pour se débrouiller

tout seul, Djashim avait quitté le "Palais des Plaisirs Interdits" pour faire sa vie dans la rue. Il gardait tout de même une petite place dans son cœur pour Idjîli, la prostituée qui lui avait fait office de mère pendant les sept premières années de sa vie.

C'était donc par elle que le jeune avait décidé de commencer son enquête. Son premier objectif était en effet d'identifier l'interlocuteur d'Amas'îr. La seule information dont il disposait à son sujet était qu'il s'agissait d'un docker... Et bien sûr, qui mieux qu'une fille des quais, au courant de tous les ragots du port de Niûsanin, pourrait renseigner Djashim sur un docker ?

Cela faisait peu de temps que la nuit était tombée, et Idjîli était en train de reconduire un client passablement éméché.

— Et reviens donc quand t'auras de quoi payer, ivrogne ! De toute façon, dans ton état j'te parie que t'aurais même pas été capable de finir...

— R'gardez moi c'te pute qui fait la mijaurée, répliqua l'autre d'une voix pâteuse. Tu sais pas c'que tu rates ...

L'homme eut un violent haut-le-cœur et se mit à vomir sur le pavé. Idjîli se mit à rire.

— Ca c'est sûr, en te roulant un patin, j'aurais eu à manger pour la semaine !

Lorsqu'il entendit cette réplique, Djashim ne put s'empêcher de pouffer. Idjîli n'avait rien perdu de sa répartie. En entendant le jeune homme, la prostituée se retourna.

— Qui est... Djashim ! C'est toi ?

Elle se précipita vers le jeune homme et le prit dans ses bras.

— Tu as encore grandi, ma parole ! Comment vas-tu mon grand ?

Djashim avait du mal à respirer tant l'étreinte de la femme était forte. Il parvint cependant à bredouiller.

— Ca va, Idji... Et toi ? Tu as l'air en forme ? En tout cas plus que ce gars là ... (Il pointait du doigt l'ivrogne, toujours en train de vomir).

— Oh c'est la routine, ça, mon petit. Et qu'est ce qui t'amène ici ? demanda t'elle en relâchant son étreinte. Tu n'as pas de problèmes, j'espère...

— Non ne t'inquiète pas. En fait j'suis comme qui dirait en mission, répondit Djashim d'un air entendu.

— Oh je vois, encore pour ton ambassadrice, j'parie. Mais ne t'inquiètes pas, avec moi c'est motus et bouche cousue.

— En fait Idji, j'ai besoin de ton aide. Je cherche un type qui travaille probablement aux docks, mais j'ai pas son nom. Tout ce que je sais de lui c'est qu'il a un tatouage sur le bras représentant une rose. Ca te dit quelque chose ?

La jeune femme se mit un réfléchir un moment.

— Hmm je crois que Bayra a eu un client avec un tatouage comme ça il y a quelques jours. Attends-moi ici, je vais lui poser la question.

Idjili rentra alors dans la maison close, laissant Djashim seul. Le jeune homme n'eût cependant pas à patienter longtemps car elle revint moins de dix minutes plus tard, l'air satisfaite.

— C'était bien ça. Bayra, les connaît bien, ces tatoués à la rose. C'est un groupe d'ouvriers des chantiers navals, au sud-ouest de la ville, près de la place de la Pomme d'Or. Ils se prétendent descendants de guerriers de Sorûen, c'est pour ça qu'ils se dessinent des roses sur le bras. Une bande d'imbéciles comme les autres, si tu veux mon avis.

— Les chantiers navals, tu dis ? Bon il ne me reste plus qu'à aller y faire un tour...

— Fais bien attention, Djashim. Les hommes de là-bas sont violents, et ils organisent souvent des combats pour de l'argent.

— T'inquiètes Idji, personne ne me remarque ! Merci beaucoup.

Le jeune garçon planta un baiser sur la joue de la prostituée et s'en fut comme il était venu, en direction des docks ouest...

*

* *

Il fallut à Djashim plus d'une demi-heure pour atteindre l'ouest de Niûsanin. La rive gauche de la ville n'était en effet accessible qu'en traversant l'un des ponts qui bordaient l'île du capitole. Une

fois passé le pont il fallait redescendre vers les quais en parcourant un dédale d'entrepôts et de bars. C'était là, à l'endroit où les entrepôts débouchaient sur les quais que se trouvaient les chantiers navals de Niûsanin, où étaient construits les fameux navires qui faisaient la fierté du pays.

Djashim ne fréquentait que peu cette partie de la ville. Il y avait en effet peu de riches marchands à la bourse bien remplie, et les ouvriers des docks ne plaisantaient pas avec ceux qui tentaient de les voler. En début de soirée cependant, le quartier était, comme toute la zone portuaire de Niûsanin, relativement animé, et les bars bien remplis. La place de la Pomme d'Or était d'ailleurs un lieu bien connu des dockers, car ils s'y livraient souvent à des combats de rue, où les paris et l'alcool étaient monnaie courante. Si le tatoué qu'il recherchait aimait jouer les gros bras, c'était sûrement là qu'il serait.

La place était brillamment illuminée, et au moment où Djashim y parvint, les joutes avaient déjà commencé. La foule était dense, mais le jeune garçon avait l'habitude de se faufiler partout, et il s'y déplaçait sans problème. Il ne lui fallut pas longtemps pour repérer un groupe d'hommes aux bras tatoués de roses. Djashim s'approcha discrètement. Il ne tarda pas à reconnaître l'individu du bazar, en grande discussion avec un de ses compagnons.

— Attendre attendre... Moi j'commence à en avoir marre de rester assis sur mon derrière sans rien faire. La fouine nous avait promis d'l'action et maintenant y nous dit d'attendre.

— T'inquiètes, répondit l'homme du bazar. J'ai dans l'idée qu'on va bouger dans pas longtemps. Il a aussi dit qu'il allait accélérer le plan.

— Et ça veut dire quoi accélérer ? Nous ça fait une semaine qu'on est prêts. Les uniformes de gardes sont...

— Pas ici crétin ! T'imagines si quelqu'un nous espionnait...

— Pfff n'importe quoi. Tout le monde s'en fout. Ça intéresse qui de savoir qu'on a des uniformes de garde du capitole ?

— T'es vraiment qu'un imbécile. Tu crois pas que cette p'tite pute d'ambassadrice va rester bien gentiment à attendre... Je suis sûr qu'elle a déjà envoyé ses espions partout...

Djashim ne put s'empêcher de sourire. Tu ne crois pas si bien dire, gros malpoli, pensa-t'il. Et grâce à la négligence de ces deux imbéciles, le jeune garçon disposait à présent d'une information capitale. Le plan qu'ils devaient exécuter avait à voir avec le capitole.

— Tu vois le mal partout... Allez viens, le combat commence. Je suis sûr que je peux encore alléger ta bourse.

Les deux hommes se rapprochèrent du centre de la place d'où une clameur avait commencé à s'élever, suivis de près par Djashim. Un cercle s'était formé autour de deux hommes qui se regardaient d'un air méchant en tournant. Au bout d'un moment l'un des deux hommes se jeta sur son adversaire, lui assenant un coup de poing qui aurait pu assommer un ours. L'autre esquiva en partie et riposta par un coup de genoux qui arriva dans l'estomac de son assaillant. Ce dernier se plia en deux, cible parfaite pour le coup de coude qui vint lui fracasser le dos et le mettre à terre.

La scène avait duré moins de deux minutes, sous les vivats assourdissant de la foule. Fasciné par le spectacle, Djashim avait presque perdu de vue les deux tatoués. Il parvint cependant à les suivre in extremis alors qu'ils s'éloignaient des lieux du combat.

Les deux hommes s'engagèrent dans une rue presque déserte, rendant plus difficile la tâche de Djashim. Il y avait peu d'endroits où se cacher, et seule l'obscurité offrait au jeune garçon une chance de ne pas être détecté.

La rue se dirigeait vers l'extrême ouest de Niûsanin, à l'endroit où les quais rejoignaient le mur de la ville. C'était un lieu sans grand intérêt. Alors que Djashim s'en approchait doucement, il sentit quelque chose le frôler. Et soudain ce fut comme si sa tête explosait.

2.

Aridel se réveilla avec l'impression que sa tête était prise dans un étau. Il ne se rappelait même plus où il se trouvait. Ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'il commença à se remémorer la soirée de la veille. Après son arrivé à l'ambassade de Sûsenbal, il avait éprouvé un besoin irrésistible de se changer les idées. Il voulait, le temps d'une

nuit, oublier Omirelhen, Niûsanif, et les interminables discussions du sénat. Pour un soir il allait redevenir Aridel, le mercenaire en quête d’amusement, et enterrer le prince Berin. Il était donc sorti à la recherche des distractions que pouvait offrir une grande ville comme Niûsanin, et avait bien entendu fini par se retrouver dans un bar d’une propreté douteuse situé à l’ouest de la ville. Là, il avait vaguement le souvenir d’avoir payé pour la compagnie d’une jeune fille assez jolie et quelques bouteilles d’un excellent vin de Setirelhen dont il avait clairement abusé. La chambre où il se trouvait devait donc être au dessus de l’établissement. La jeune femme avec qui il avait passé la nuit était sûrement partie depuis longtemps...

Aridel se leva péniblement. Ses vêtements se trouvaient sur une chaise à coté du lit, et même sa bourse était encore là... Voilà qui était surprenant. L’ex-mercenaire n’avait cependant pas le temps de s’attarder sur ce petit miracle. Le soleil était déjà relativement haut dans le ciel, et il fallait qu’il rejoigne l’ambassade au plus vite. Il enfila donc ses vêtements et, après avoir payé sa chambre, rejoignit les rues de Niûsanin.

La ville bouillonnait déjà de l’effervescence matinale caractéristique aux grandes cités. La circulation était dense, et il fallut donc une bonne vingtaine de minutes à l’ex-mercenaire pour rejoindre l’ambassade de Sûsenbal. Shari et Domiel l’y attendaient de pied ferme.

— Où étiez vous passé ? demanda Shari sans préliminaire. Son air réprobateur en disait long sur ce qu’elle pensait. J’ai failli envoyer des gardes à votre recherche. Vous auriez pu nous prévenir ! Nous devons être au capitolé dans moins d’une heure.

— J’avais besoin de me détendre un peu, répondit Aridel, irrité. J’ai profité de la vie nocturne de Niûsanin. Et je ne vois pas en quoi je devrais vous tenir au courant de tous mes faits et gestes... Je peux parfaitement me débrouiller tout seul...

— Ah bon ! Parce que vous parlez parfaitement le Sorûeni peut-être ? Et je ne devrais pas avoir à vous rappeler que nous avons très probablement des ennemis dans l’enceinte même de Niûsanin. S’ils avaient été au courant de votre petite escapade, qui sait où nous vous

aurions retrouvé ? Les Niûsanifais peuvent se montrer très inventifs quand il s'agit de torturer un homme. Vous pourriez être un peu plus prudent !

— Je... Aridel s'apprêtait à donner une réponse cinglante à l'ambassadrice, mais il fut coupé par Domiel.

— Je ne pense pas que ce soit ni le lieu ni le moment de régler cette histoire. Shari, comme vous l'avez dit, nous sommes attendus au capitole, et je pense qu'il ne serait pas très courtois de notre part d'être en retard.

— Vous avez raison, Domiel. Allez donc vous préparer Aridel ! Mais nous reparlerons plus tard.

L'ex-mercenaire ne dit rien, mais monta dans ses quartiers de l'ambassade, si furieux qu'il en oublia presque de saluer Daethos, qui descendait.

*
* * *

Le chancelier T'rifays les attendait à l'entrée du capitole. A la vue des quatre compagnons il se courba d'un air révérencieux.

— Excellence, votre Altesse, son Honneur le magister souhaite vous rencontrer dans ses quartiers personnels avant le début de la session d'aujourd'hui. Si vous voulez bien me suivre ?

— Avec plaisir, T'rifays, répondit Shari, de son ton affable de diplomate, qui avait le don d'énerver Aridel..

Les quatre compagnons suivirent le vieillard jusqu'au une tour situé à la base sud du Capitole. Le chancelier les fit monter jusqu'à une porte blanche qu'il ouvrit, les invitant à entrer.

A l'intérieur, le magister Nidjili, maître de Niûsanif, les attendait, assis derrière un bureau de cèdre à l'allure impressionnante.

— Bienvenue à vous quatre, dit-il sans préambule. Asseyez-vous, je vous en prie.

Le magister attendit un moment que ses hôtes s'installent, puis reprit.

— Je souhaitais vous voir avant que l'assemblée ne commence car je pense qu'il est de notre intérêt d'établir une stratégie commune. Laissez moi tout d'abord vous dire que, à titre personnel, je suis de tout cœur avec vous dans votre combat contre le baron Oeklos. Mon souhait le plus cher est, tout comme vous, de voir les forces de Niûsanif rejoindre Omirelhen afin de contrer les plans de notre ennemi commun. Je suis cependant lié par la loi de notre pays, et il m'est impossible de déclarer la guerre au baron sans un accord du sénat. Hors ce dernier est très divisé sur la question. Bien que votre annonce d'hier à propos du bouclier des Anciens aie joué en notre faveur, les opposants à la guerre sont encore puissants.

— Et je suppose que Shayginac est leur porte-parole ? demanda Shari.

— Porte-parole et meneur, excellence. Cette vipère prône depuis le début une alliance avec Oeklos, et beaucoup de nos sénateurs les plus pusillanimes sont avec lui, juste pour éviter le combat. Ce sont eux qu'il faut convaincre. Si le bouclier est réel, peut-être qu'il arriveront à effacer leurs craintes et voter pour la guerre.

— Que proposez-vous, votre honneur ?

— Je...

Le magister fut interrompu par de discrets coups à la porte du bureau. Cette dernière s'ouvrit, laissant apparaître la tête de T'rifays.

— Votre honneur, des hommes sont sur le Shidibrûg, et tentent de pénétrer illégalement dans l'enceinte du capitole. Ils demandent à parler avec vous, et disent avoir d'importantes informations à vous transmettre en main propre.

— Quel genre d'hommes, T'rifays ?

— Ils ressemblent à des soldats d'Omirelhen, votre honneur. Mais ils ont un accent très étrange.

— Un accent étrange ? Que voulez-vous dire ?

— Et bien leur parler ne fait pas très Omirelin, selon moi, votre honneur. Ces hommes ne m'inspirent pas confiance, sauf votre respect, répondit T'rifays, se tournant vers Aridel.

— Voilà une bien étrange affaire, chancelier. Il faut la tirer au clair sur le champ. Faites venir ma garde personnelle, je vais descendre écouter ce que ces hommes ont à dire.

— A vos ordres, votre honneur.

Shari se leva alors.

— Si cela ne vous dérange pas votre honneur, nous allons vous accompagner. Si ces hommes sont réellement des Omirelins, peut-être ont-ils d'importantes nouvelles à nous transmettre.

— Très bien, suivez-moi, excellence.

3.

L'obscurité était totale, d'un noir si épais qu'on aurait presque pu le toucher. C'est du moins la première impression qu'eut Djashim lorsqu'il revint à lui. Ses sens étaient encore engourdis, mais, après un petit instant, il sentit une douleur lancinante lui vriller le crane, si intense qu'il avait du mal à réfléchir. Où était-il ? Que faisait-il là ? Au bout d'un moment, la mémoire commença à lui revenir. Il avait suivi des hommes tatoués près de la place de la Pomme d'Or et ...

Le jeune garçon ne pouvait que se rendre à l'évidence : il s'était fait prendre. Dans sa vie de voleur à la tire, ce n'était pas la première fois, bien sûr, mais les enjeux étaient cette fois là bien plus importants. Il avait une mission à accomplir, et il avait échoué... Mais pourquoi était-il encore en vie ? Et où se trouvait-il donc ? Sous lui, le sol était froid, mais le mur contre lequel il avait été déposé était clairement en bois. Ses yeux, s'habituant petit à petit à l'obscurité, commençaient à distinguer de fins rayons de lumière au travers des interstices entre les planches. Il se trouvait sûrement dans un entrepôt quelconque près des chantiers navals.

Djashim tenta de bouger. La bonne nouvelle était qu'il n'était pas ligoté, mais tous ses membres le faisaient souffrir et, à chaque mouvement, sa tête menaçait d'exploser. Malgré tout, rassemblant toute sa volonté, il réussit à se mettre debout et à faire quelques pas.

Il se mit à tâter le mur, dans l'espoir de trouver une porte, ou un moyen de sortir de la pièce où il se trouvait...

Un bruit de voix... Djashim se figea brusquement, tendant l'oreille.

— T'aurais dû le laisser sur place. On a autre chose à faire que de s'occuper d'un mioche... Il voulait probablement juste te tirer ta bourse.

— On peut pas prendre ce risque. Tu as entendu la fouine : c'est pour aujourd'hui. T'imagines si le même avait entendu ce qu'on disait. On peut pas le laisser partir avant ce soir...

— Si on le laisse partir... Je ne pense pas que ce petit voleur risque de manquer à quelqu'un...

— Pas le temps de s'occuper de ça maintenant... De toute façon avec le coup que je lui ai donné, le gamin est pas près de se réveiller.

— Ouais, t'as probablement raison. On a du pain sur la planche. Tu dois t'occuper de tes "Omirelins", et pendant ce temps, je vais me transformer en garde du capitole. On commence dans deux heures au plus tard.

Les voix s'éloignèrent, devenant inaudible. Djashim avait suffisamment recouvré ses esprits pour comprendre qu'il était doublement urgent qu'il s'enfuit de l'endroit où il se trouvait. Sa vie était en danger, et les hommes qui l'avaient capturé allaient commettre un acte terrible dans moins de deux heures. Il fallait absolument que Djashim en informe Shari. C'était ce qu'il avait promis, et il ferait tout pour tenir sa parole.

Lorsque les deux hommes se furent suffisamment éloignés, le jeune garçon reprit frénétiquement son inspection du mur. A un coin de la pièce, il sentit la présence d'un interstice assez large entre deux planches. Le bois était vermoulu, comme celui la plupart des entrepôts de la ville, qui devaient régulièrement être reconstruits. Si Djashim arrivait à faire sauter une des planches, il pourrait sûrement passer à travers l'ouverture.

Si seulement il avait eu un outil à disposition... Hélas le jeune garçon allait devoir se contenter de ses mains. Il les plaça dans la fente et tira de toutes ses forces. La planche grinça et craqua mais ne céda pas. Persévérant, Djashim dut recommencer de nombreuses fois

avant qu'enfin, dans un grand craquement, le bois se casse, laissant apparaître le jour. La rue était visible et Djashim, ne souhaitant pas découvrir s'il avait été entendu, se faufila tant bien que mal dans l'interstice. Une fois sorti, il se mit à courir sans regarder derrière lui.

Il dut bientôt s'arrêter, le souffle court. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait exactement, même si le bruit des mouettes et l'odeur légèrement iodée lui indiquaient qu'il n'était pas très loin du port. La première idée du jeune garçon avait été de rejoindre l'ambassade de Sûsenbal, mais à cette heure de la journée, Shari était peut-être déjà en route pour le Capitole. S'il voulait la prévenir à temps, ce ne pouvait être que là bas. Il fallait absolument qu'il se repère et s'y rende au plus vite. Le temps pressait...

D'un pas silencieux, Djashim commença à se diriger vers ce qu'il supposait être le port. A partir de là il saurait exactement où se diriger. Il dut cependant s'arrêter. Des gens approchaient. Djashim était encore tout proche de l'endroit où les tatoués l'avaient enfermé, et il ne voulait pas imaginer ce qui lui arriveraient s'ils l'attrapaient de nouveau. Le jeune garçon se plaqua donc contre un mur et arriva à l'angle que celui faisait avec un autre bâtiment, s'accroupit hors de vue.

Les hommes qui approchaient étaient environ une dizaine. Ils étaient vêtus comme des soldats, portant plastron et bouclier. Leur attitude n'avait cependant rien de la discipline militaire des soldats de métier. Sur leur haubert était dessiné une sirène, le symbole du royaume Omirelhen. Voilà qui venait confirmer ce que disaient ses deux ravisseurs. Il s'agissait clairement d'hommes des docks déguisé en Omirelins. Et leur but n'avait rien d'honorable.

Djashim se retrouvait face à un dilemme. Devait-il continuer vers le port pour rejoindre Shari au plus vite ? Ou était il plus utile de suivre ces hommes, et de prévenir l'ambassadrice de leur dessein quand il le pourrait ? Après quelques secondes de réflexion, il opta pour la seconde alternative, et se mit à suivre les hommes à pas de loup.

Les "Omirelins" déguisés avançaient lentement, mais leur desti-

nation devenait de plus en plus claire. Ils avaient quitté les docks et se rapprochaient de la place de Thimegat, que Djashim connaissait bien. Ils se dirigeaient clairement vers le Capitole. Quel que soit leur noir dessein, Djashim pourrait probablement le contrer si Shari y était déjà.

Au bout de dix minutes supplémentaires, les imposteurs finirent, Djashim toujours sur leurs talons, par atteindre le Shidibrûg, le pont Sud qui menait à l'île du Capitole. Là ils furent bien sûr arrêtés par la garde sénatoriale, qui n'allait bien sûr pas laisser des étrangers en arme pénétrer au cœur de l'enceinte sénatoriale.

Les "Omirelins" se mirent à arguer avec force pour pouvoir entrer, et finirent par faire une demande que Djashim ne put entendre. Au bout d'un moment, un garde finit par partir, et les imposteurs se calmèrent, semblant attendre quelque chose. Une dizaine de minutes plus tard, un groupe de personnes venues du capitole s'approcha de la porte, et à la grande surprise de Djashim, Shari se trouvait parmi elles...

4.

Shari ne pouvait s'empêcher de s'interroger. Pourquoi les Omirelins se manifestaient-ils maintenant ? Qu'est ce qui avait pu pousser l'ambassadeur d'Omirelhen à envoyer des hommes en armes au Capitole ? Agissait-il sur de nouvelles instructions du roi Leotel ? Cela semblait peu correspondre au caractère du souverain... Alors qu'elle réfléchissait à ces diverses implications, Shari vit un nouveau groupe d'hommes armés s'approcher du magister d'un pas martial. On devinait aisément, à leur plastron orné d'un tigre, symbole de Niûsanif, qu'ils constituaient la garde personnelle du chef du sénat. C'était l'unité d'élite la plus convoitée du pays. La confrontation entre ces hommes et les Omirelins promettait d'être tendue.

Arrivé à près de cinq toises des visiteurs, sur le pont Shidibrûg, le magister s'arrêta et demanda d'une voix forte, en Dùeni.

— Que se passe-t'il ici ? L'ambassadeur d'Omirelhen aurait-il oublié toutes les règles de bienséance ? Quel est votre but, soldats ?

Un des hommes s'approcha alors. Il parut étrange à Shari. Son uniforme était clairement Omirelin, mais sa peau basanée lui donnait plutôt un air de Niusanifais, ou de Sorûeni.

— Nous venons chercher notre prince, détenu illégalement !

L'accent de l'homme n'était clairement pas celui d'un homme habitué à parler le Dûeni, et Shari commença à soupçonner que quelque méfait était à l'œuvre. Elle s'apprêtait à répliquer mais Aridel la devança.

— Je suis le prince Berin, soldat, et je vous informe que je ne suis aucunement prisonnier ici ! Retournez dire cela à l'ambassadeur et cessez ce scandale.

— Nous avons ordre de repartir avec vous, de gré ou de force, répondit alors le soldat, l'air mauvais.

Et sans un mot supplémentaire, il tira son épée, imité par ses hommes.

La confusion qui s'ensuivit resta gravée dans la mémoire de Shari, lui rappelant les noirs moments qu'elle avait vécu sur la mer d'Omea. Les "Omirelins" se jetèrent sur les gardes du magister qui prirent à leur tour les armes pour défendre leur maître. Bientôt, l'air fut rempli des bruits métalliques des épées s'qui s'entrechoquaient et des cris des combattants. C'était totalement incompréhensible ! Pourquoi le roi Leotel aurait-il donné de tels ordres alors qu'il avait lui-même approuvé le départ de son fils ?

Aridel semblait lui aussi tout aussi stupéfait. Il criait aux Omirelins de cesser ce stupide assaut, mais personne ne semblait l'entendre.

Du coin de l'œil, Shari vit que deux hommes s'approchaient du groupe qu'ils formaient avec le magister. Il s'agissait apparemment de gardes du capitole, venus prêter main forte à leurs compagnons en plein combat. Les derniers s'arrêtèrent cependant près du magister et de Shari et se mirent à les entourer. Une mesure de protection supplémentaire ? se demanda Shari.

— Votre honneur, nous ne devons pas rester ici ! Suivez-nous s'il vous plaît, ordonna l'un d'eux. Il avait un accent étrange, mais Shari n'y prêta guère attention. Ses yeux étaient rivés sur le combat.

A ce moment, la jeune femme distingua une forme beaucoup plus petite se rapprochant de la zone du combat en courant. Son allure lui paraissait familière... Se pouvait-il que ? Mais oui, c'était Djashim ! Que faisait-il là ? Le jeune garçon réussit par miracle à se faufiler entre les combattants et à se rapprocher à portée de voix de Shari. Il cria :

— Attention Shari ! Ce sont des faux gardes ! Ils veulent assassiner le magister !

Le sang de Shari ne fit qu'un tour ! Sans réfléchir, elle vint se placer entre les "gardes" et le magister, alors que ceux-ci se rapprochaient dangereusement de leur cible.

— Reculez-vous, votre honneur, ce ne sont pas des hommes à vous !

Entendant ces mots, l'un des faux gardes dégaina son épée et fonça sur Shari. C'était sans compter sur Daethos, qui, voyant la jeune femme en danger, s'était précipité sur l'homme. D'un puissant coup de point, le Sorcami envoya son adversaire à terre. L'homme tenta de se relever mais il reçut le pied du Sorcami en pleine figure et s'écroula de nouveau, définitivement.

Son compagnon n'avait cependant pas abandonné la partie. Profitant du fait que le Sorcami avait le dos tourné, il tenta de lui asséner un coup d'épée. Sa lame fut cependant détournée par celle d'Aridel qui était venu se positionner entre Daethos et son assaillant.

Aridel était un bien meilleur combattant que le faux garde et le mit rapidement sur la défensive. L'homme tenta de contre-attaquer, mais le prince d'Omirelhen esquiva sans problème et d'un geste fluide enfonça son épée dans la poitrine de l'assassin, laissant apparaître une tâche pourpre.

Au moment même où le faux garde tombait à terre, Shari vit que les Omirelins s'enfuyaient sans demander leur reste. La jeune femme comprit alors la signification de ce qui venait de se produire. Cette tentative d'assassinat avait été très bien menée, de manière à porter les soupçons sur le royaume d'Omirelhen. Sans l'intervention de Djashim, celui qui avait planifié ce coup d'état aurait fait d'un

Pierre deux coups : éliminer le magister, et réduire à néant tout espoir d'alliance avec Omirelhen...

5.

Shayginac, installé à son bureau au sommet de la tour de Tshaylo, passait en revue son discours. Si tout se déroulait suivant ses plans, les paroles inscrites sur ce parchemin allaient enfin le propulser au rang de magister, et faire de lui le maître de Niûsanif. Enfin le nom de Shayginac éclipserait celui de Nidjîli et sa victoire serait totale. La mort du magister signerait l'éviction du pouvoir de tous ses partisans, au sénat comme dans la rue, et le pouvoir du sénateur serait total.

Alors qu'il ressassait ces pensées teintées de vengeance, Amas'îr fit irruption dans le bureau. L'homme à la tête de fouine était visiblement en train de paniquer, chose qui était des plus inhabituelles. Il s'écria, sans même attendre un signe de son maître.

— Seigneur, il faut fuir au plus vite, la garde du capitole sera là sous peu !

Shayginac accusa le coup. La garde du Capitole ? Mais comment... C'était une violation des droits sénatoriaux ! Il se leva d'un bond, furieux...

— Que signifie !

— Maître, je vous en prie, le coup a échoué. Notre plan a échoué. Nos hommes n'ont pas pu assassiner le magister, et ont été démasqués. L'ambassadrice a tout découvert grâce à un de ses espions, et le magister a ordonné votre arrestation. Nous devons partir.

Fou de rage, le sénateur frappa son subordonné.

— Imbécile ! Comment as-tu pu échouer ? Sais-tu seulement ce que cela signifie ? C'est la fin de notre famille. Je vais être accusé de haute trahison et mis à mort. Mais plus grave encore, c'est Niûsanif tout entier qui est en danger, si Nidjîli persiste à vouloir résister à la puissance du baron Oeklos !

— Nous pouvons encore fuir, maître. Nous avons des amis qui pourraient vous héberger...

— Crois tu vraiment que je puisse fuir à la fois le magister et la rage d'Oeklos ? Non, Amas'îr, il ne nous reste plus qu'une chose à faire, mourir avec honneur. Je ne me rendrai pas sans combattre. Fait appeler ma garde personnelle ! Nous montrerons notre détermination ici même !

— Oui maître... bredouilla le petit homme, avant de sortir de la pièce.

Au moment même où il passait la porte, Amas'îr se mit à courir en criant : "Fuyez ! Sauvez vos vies ! Partez tous ! Le maître est devenu fou ! Nous sommes en danger ! "

Shayginac soupira. Ainsi en allait la vie. Les rats quittent toujours le navire en premier, mais le capitaine reste jusqu'au bout. Le sénateur allait donc devoir affronter seul son sort, sans l'aide de ceux qui moins d'une demi-heure auparavant, lui étaient liés par serment. Résigné, il s'empara d'une lame accrochée au dessus de la cheminée. L'épée avait appartenu à son grand père. La garde était légèrement rouillée, mais le tranchant était bien affûté. Cela ferait l'affaire. Shayginac s'assit à son bureau et ferma les yeux, comme s'il méditait.

Bientôt des bruits de métal et des cris se firent entendre. Des larmes de colère coulèrent sur les joues de Shayginac lors qu'il réalisa que la tour de Tshaylo avait été profanée par ses ennemis. Il se leva, l'épée à la main.

Moins d'une minute plus tard, une série de coups sourds vint ébranler la porte de son bureau. L'antique pièce de bois s'écroula peu après, laissant la place à une demi douzaine de gardes du capitole armés jusqu'aux dents. Derrière eux se tenaient l'ambassadrice Shasri'a, et ses infâmes compagnons : le prince Berin, un Sorcami et un mage. C'était donc ces étrangers qui allaient recueillir ses derniers mots ?

Un des gardes fit un pas en avant en direction de Shayginac.

— Sénateur Shayginac, nous avons ordre, au nom de la République, de vous amener à la prison du capitole, où vous serez interrogé et jugé pour crimes de haute trahison. Veuillez déposer votre arme et nous suivre.

Shayginac se tourna vers son interlocuteur.

— Jamais ! Vous m'entendez, jamais je ne me rendrai à une bande de sbires de Nidjîli accompagnés d'étrangers. Vous avez peut-être déjoué mon plan, mais sachez que mon véritable seigneur, le baron Oeklos saura me venger et obtenir ce qu'il désire.

Shayginac leva alors sa lame et d'un geste rapide se l'enfonça dans la poitrine. La douleur intense qu'il éprouva disparut vite alors qu'il s'effondrait, sa conscience le quittant petit à petit.

Requins

1.

Le bureau du magister Nidjili était devenu presque familier pour Aridel. Depuis que le complot de Shayginac avait été déjoué, le prince d'Omirelhen et ses compagnons y avaient passé le plus clair de leur temps. Assis dans un fauteuil, l'ex-mercenaire repassait dans sa tête les événements des jours précédents, tandis que lui et ses compagnons attendaient en silence l'arrivée du maître de Niûsanif.

Le destin ne tenait vraiment parfois qu'à un fil. Sans l'intervention du jeune Djashim, qui sait quel aurait été l'avenir de Niûsanif, sans parler du sort que Shayginac avait réservé à Aridel et ses compagnons... Au final c'était le sénateur qui, plutôt que de se laisser emprisonner, s'était suicidé. Aridel n'arrivait pas à imaginer ce qui avait pu le pousser à une telle extrémité... Était-ce la peur ? la honte ? l'orgueil ? Nul ne le saurait jamais. Tout ce que l'ex-mercenaire savait, c'était que la mort de Shayginac leur avait permis, indirectement, d'en savoir bien plus sur leur ennemi, le Baron Oeklos. La fouille de la tour de Tshaylo, et l'interrogatoire d'Amas'îr, le sbire

de Shayginac, avaient conduit à la découverte d'informations toutes plus inquiétantes les unes que les autres.

La première d'entre elle était que, même si Shayginac avait été en partie guidé sa haine et son désir de vengeance envers le magister, il avait agi sur les ordres du baron, et dans un but bien précis. Cette nouvelle avait abasourdi Aridel, mais il était loin d'être au bout de ses surprises. Dans la tour, Domiel avait découvert un artefact magique dont le but était de communiquer à distance avec un interlocuteur lointain. Après examen, le mage avait déterminé que l'objet avait récemment communiqué avec Fisimhen. Il avait même réussi à le faire fonctionner une seconde avant qu'il ne se coupe définitivement. L'image qu'ils avaient aperçu était gravée dans la mémoire d'Aridel : un trône couvert de sculptures de reptiles qui en disait long sur la soif de pouvoir de son possesseur...

Ce n'est cependant que lorsque le plan d'Oeklos et de Shayginac avait été révélé dans toute son ampleur, qu'Aridel avait pris la mesure du danger que représentait leur ennemi. L'idée était à la fois simple et diabolique. L'assassinat du magister Nidjili n'en était que la première étape. Après sa mort, le sénat de Niûsanif, suivant la procédure, devait se livrer à des élections anticipées afin de désigner un nouveau magister. A ce stade, le baron Oeklos aurait déclaré la guerre à Niûsanif. La république serait alors entrée en état d'urgence. Shayginac, qui en tant que deuxième candidat aux élections précédentes, était vice-magister, aurait de ce fait obtenu automatiquement le statut de magister, et les pleins pouvoirs. Il lui devenait alors facile de refuser l'alliance avec Omirelhen, en accusant les Omirelins de l'assassinat du magister, les discréditant auprès du sénat. Puis afin d'éviter la guerre, Shayginac aurait proposé un armistice préarrangé à Oeklos, transformant Niûsanif en un état vassal du baron. C'était tout simplement un plan de conquête sans bataille, qui, sans l'intervention de Djashim, aurait permis à Oeklos de devenir le maître de la moitié sud de Sorcasard.

La mise en place de l'alliance entre Niûsanif et Omirelhen était donc devenue cruciale à plus d'un titre, et c'était ce à quoi Aridel, Shari Domiel et le magister avaient travaillé ces derniers jours. Tous

savaient que le temps était compté. Sachant son plan déjoué, Oeklos allait sûrement riposter d'une manière ou d'une autre, et il fallait que l'alliance soit formée avant. Cette nuit là cependant, le magister avait fait convoquer ses futurs alliés en urgence pour leur communiquer une nouvelle de la plus haute importance.

C'est donc avec une certaine impatience que les quatre compagnons (Daethos était lui aussi présent) attendaient l'arrivée du maître de Niûsanif.

Lorsque Nidjili entra il avait les traits tirés de quelqu'un qui n'avait pas dormi de la nuit.

— Excusez ce retard, mais je viens de terminer une réunion d'urgence avec les chefs de l'armée. L'heure est grave, mes amis.

— Que s'est-il passé, votre honneur ? La voix était celle de Shari, mais son ton calme d'ambassadrice était teinté d'une certaine inquiétude.

— Nous venons d'apprendre qu'Oeklos est a présent maître des terres du Nord, les Royaumes des Nains.

2.

Aridel se leva d'un bond, abasourdi par ce qu'il venait d'entendre.

— Les Royaumes des Nains ? Aussi rapidement ? C'est impossible ! Comment...

— Nous n'avons malheureusement pas tous les détails, prince Berin. Cependant, d'après ce que nous savons, Oeklos a lancé par la mer une série d'attaques éclairs combinées qui lui ont permis de conquérir de grands domaines par surprise. Une flotte de vaisseaux a débarqué les troupes du baron à Ginûsilhen et les Nains n'y étaient absolument pas préparés. Il n'a fallu que deux à trois semaines aux troupes d'Oeklos pour entrer en Ginûgen et prendre Ginûhin. Les Nains n'ont rien pu faire d'autre que de déposer les armes...

Aridel ne savait quoi répondre. C'était véritablement un choc. Les Nains étaient connus pour leur capacité de résistance, et le fait qu'ils soient tombés si facilement était un coup terrible...

— Oeklos est donc à présent maître de tout le nord de Sorcasard, dit Domiel. Si son plan pour Niûsanif avait réussi, plus aucun pays à part Omirelhen n'aurait été libre de son emprise. L'alliance que nous sommes en train de former n'en devient que plus importante. Il est urgent d'agir.

— Je suis d'accord, maître Domiel, dit Nidjili. Et si je puis me permettre d'ajouter quelque chose, sans chercher à vous offenser : qu'attendent donc les mages pour nous aider ? Je me suis laissé dire que la plupart de vos semblables ont fui le continent depuis le début de l'invasion d'Oeklos. Leur aide nous serait pourtant précieuse, surtout depuis que nous savons que le baron est, au moins en partie, versé dans vos arts.

— Je ne suis nullement offensé, et je me trouve aussi perplexe que vous, votre honneur. Vous l'ignorez peut-être, mais pour des raisons qui mes sont propres, j'ai coupé toute communication avec mon ordre de magie, et Dafashûn en général. Cependant, j'en sais assez sur la politique de du Royaume des Mages pour affirmer que la situation actuelle aurait dû provoquer une réponse, au moins en parole. Il est très étonnant que le roi ne se soit pas exprimé... Aucun mage ne voit d'un bon œil l'usage du savoir des Anciens par d'autres que les habitants de Dafashûn. Je n'ai donc aucune réponse pour vous actuellement, mais je vais tenter de me renseigner.

Cela m'amène également à une autre question. Nous devons à tout prix découvrir qui est Oeklos, exactement. Nous ignorons toujours s'il est homme ou Sorcami. Et d'où viennent ses pouvoirs ? Qui lui a enseigné ce qu'il sait ? Autant de mystères que nous devons élucider rapidement. J'ai commencé des recherches en fouillant dans la tour de Tshaylo et les documents de Shayginac, et si je dois vous avouer que je n'ai rien trouvé sur Oeklos, j'ai découvert quelque chose qui est à la fois inquiétant et porteur d'espoir. Et à la lueur de ce que vous venez de nous annoncer, je ne peux plus le garder pour moi.

— De quoi parlez-vous donc ?

Domiel sortit un parchemin de sa tunique. Le document, enroulé sur lui même semblait antique.

— Ce document est une copie du Codex Oria, une œuvre très connue des mages. Il contient les paroles d'Omasen, un membre de notre ordre, qui, au dixième siècle, a été le conseiller du Grand-Duc Oria d'Omirelhen. Certains disent qu'Omasen était doué du pouvoir de prescience, et que sa capacité à lire l'avenir n'a jamais été mise en défaut. Elle a en tout cas bien aidé Leotel Ier, l'ancêtre de notre ami Aridel ici présent, lorsqu'il a débarqué pour la première fois en Omirelhen. C'est grâce à une prophétie présente dans ce texte que Leotel a pu lever une armée qui lui a permis de gagner la bataille de Rûmûnd.

— La prophétie d'Oria ! s'exclama Aridel. Bien sûr, c'est une histoire très connue dans tout Omirelhen. Mais je l'ai toujours considérée un peu comme une légende, destinée à renforcer le pouvoir royal. Je ne vois pas en quoi elle intéressait Shayginac.

— C'est bien plus qu'une légende, Aridel. Et après avoir lu ce document, je commence vraiment à croire que c'est Erû lui même qui a guidé la parole d'Omasen. Car la prophétie qui a aidé votre ancêtre n'est qu'une infime partie du codex. Et ce que je vais vous lire à présent à de quoi étonner le plus sceptique.

Domiel déroula le parchemin, et se mit à lire d'une voix solennelle :

*Les ténèbres à nouveau leur voile répandront,
 Dans une aveuglante lumière semant destruction.
 A travers la poussière du désert,
 Les glaces au sommet du monde,
 Les tempêtes des enfers,
 Après avoir rencontré leurs symboles, autrefois bêtes im-
 mondes,
 Les héritiers de l'enfant-guerrier, dans leur quête,
 Affronteront alors l'Ennemi jusque dans les cieux
 Prenant leur place auprès des dieux.
 Héroïque lignée des gardiens d'Erûsarden
 En cet instant gravée en mémoire de la sirène
 à l'obscurité renaissante, au mal triomphant*

Le dernier rempart d'un espoir vacillant.

La voix du mage s'éteignit, faisant place à un pesant silence. Chacun semblait perdu dans ses pensées, particulièrement Aridel, qui pour la première fois réalisait le sens caché des mots d'Omasen. Avait-il vraiment, quatre siècles auparavant, vu l'avenir afin d'en avertir la famille royale d'Omirelhen ?

Le magister Nidjîli fut le premier à rompre le silence.

— Voilà qui est effectivement très intrigant, maître Domiel. Mais gardons-nous bien de toute interprétation hâtive. Il ne pourrait s'agir que d'une coïncidence. Si l'on enlève la référence à la lumière, le texte reste très vague et nous apporte peu d'informations.

— Oui, répondit Domiel, il faut effectivement rester prudent. Mais je pense que nous devrions aussi rechercher tout ce que nous pouvons trouver sur Omasen et ses écrits. Cela nous permettra peut-être d'en savoir plus sur notre ennemi. Et j'insiste en disant que cela devient crucial. Tous les signes que nous avons jusqu'à présent : l'utilisation du pouvoir des anciens, le mutisme des mages, cette prophétie, le pouvoir qu'Oeklos a sur les Sorcami, nous montrent que nous avons affaire à très forte partie. Des forces sont en œuvre ici que j'ai du mal à appréhender. Et le fait qu'Oeklos soit à présent maître des Royaumes des Nains n'est pas pour me rassurer...

— Cela rend encore plus important la mise en place d'une alliance entre Omirelhen et Niûsanif, enchaîna Aridel. Nous sommes à présent les deux seuls pays encore libre du joug d'Oeklos en Sorcasard. Il est de notre devoir de le combattre par tous les moyens.

— Je ne peux qu'acquiescer, prince Berin, répondit Nidjîli. Et je pense qu'au vu des récents événements, le sénat suivra lui aussi cette recommandation. Même si la déclaration de guerre n'est pas officielle, nous sommes de facto en conflit avec Oeklos. Il reste à savoir sous quelle forme nous pourrions répliquer à notre ennemi.

— Nos deux territoires sont en théorie protégés de l'arme d'Oeklos par les boucliers. Ce n'est cependant pas le cas du reste du continent, et tant que nous n'aurons pas neutralisé ce pouvoir, nous ne pouvons engager nos armées sur les terres du baron. Il ne nous reste

donc qu'une solution, la mer. En formant une flotte combinée , nous pourrions probablement porter un coup à Oeklos.

— Cela me paraît une bonne idée, altesse, mais qui demande à être discutée avec l'amiral en chef de notre flotte.

— Je suis prêt à vous accompagner. Nous ne devons plus tarder.

— Très bien, dit Nidjili. Se tournant vers Shari et Domiel, il ajouta : Excellence, maître Domiel, si vous voulez bien nous excuser.

— Je vous en prie, dit Shari en s'inclinant.

La jeune femme quitta alors le bureau du magister, accompagnée de Domiel et de Daethos.

3.

Lorsqu'ils eurent franchi la porte, Domiel s'approcha de Shari.

— Auriez-vous un moment ? J'ai quelques questions à vous poser.

Le mage avait parlé d'un ton assez inhabituel, et on lisait sur son visage une certaine inquiétude. Était-ce le poids de ce qu'ils venaient d'apprendre, ou autre chose ?

— Bien sûr Domiel, répondit l'ambassadrice, intriguée.

— C'est à propos du rêve que vous avez fait lorsque vous étiez sous l'emprise du poison du Soksunir. Nous en avons reparlé avec Daethos, et j'aimerais bien que que vous m'en racontiez encore une fois tous les détails.

Shari ne put cacher sa surprise.

— Si vous voulez, mais je ne vois pas ce que...

Daethos, qui était resté silencieux jusqu'alors, prit la parole.

— Princesse-Shasri'a, comme je vous l'ai déjà dit, les visions qu'apportent le fiel du Soksunir sont souvent porteuses de présages. Et peut-être que ce que vous avez vu peut nous aider à comprendre le plan de notre ennemi.

Shari était stupéfaite. Le songe délirant qu'elle avait eu ne pouvait sûrement pas avoir une telle importance... S'agissait-il d'un test de la part de Domiel et Daethos ? La jeune femme décida de jouer le jeu.

— Très bien. Mais, je ne crois pas que je pourrais vous en dire plus que précédemment. c'était une vision très brève. Tout ce dont je me souviens clairement, c'est ce bâtiment à douze faces, rongé par les flammes ; et tout le monde autour de moi qui criait.

— Le bâtiment que vous avez vu dans la Tour de la Vie ? demanda Domiel.

Le mage semblait attacher une importance toute particulière à ce point.

— Oui, exactement.

— Et c'est tout ce dont vous vous souvenez ? Il n'y a pas un détail, une sensation que vous auriez éventuellement oublié ?

Shari réfléchit quelques secondes. Elle repassait dans sa tête les images de la vision. Et quelque chose lui revint.

— Si, je crois... Il y avait aussi une odeur, très tenace, bien plus forte qu'un simple odeur de brûlé. Ça sentait le soufre... Oui, je m'en souviens bien... Ça sentait cette effluve d'œuf pourri...

Domiel resta silencieux un moment, circonspect, puis demanda.

— Vous êtes sûre ?

— Oui, certaine, c'était presque suffoquant...

— Merci, Shari, répondit laconiquement le mage, de nouveau perdu dans ses pensées.

Shari n'allait cependant pas le laisser s'en sortir comme cela.

— Cela vous dit-il quelque chose, Domiel ?

L'intéressé leva la tête.

— J'ai bien peur que oui, mais ce ne sont que des soupçons. Si cette vision est un reflet de la réalité, cela pourrait expliquer en partie pourquoi les mages n'ont pas réagi à la menace d'Oeklos.

— Comment cela ? Expliquez-vous.

— Je ne peux pas vous en dire plus sans confirmation. Je vais sûrement devoir retourner en Dafashûn pour savoir ce qu'il est en réellement... A présent, je dois vous laisser, il faut que je voie si je peux tirer d'autres informations dans les écrits de Shayginac avant de prendre toute décision.

Et le mage s'en alla en direction de la tour de Tshaylo, laissant Shari seule avec Daethos. La jeune femme était plus que perturbée par ce qu'elle venait d'entendre.

— Avez-vous une idée de ce qui le trouble à ce point, Daethos ?

— Je l'ignore, princesse-Shasri'a. Les comportements des humains sont encore bien mystérieux pour moi. Je sais cependant que la découverte de la prophétie a rendu Domiel-mage bien plus inquiet qu'avant...

Shari ne répondit pas. Peut-être que Domiel s'alarmait prématurément ? Un espoir bien maigre, car connaissant le mage, c'était peu probable...

4.

Djashim attendait, debout sur les marches de l'escalier d'honneur du Capitole. Depuis qu'il avait, par son intervention, permis à Shari et ses compagnons de sauver la vie du magister, la vie du jeune garçon avait changé du tout au tout. Parfois, lorsqu'il se regardait dans le miroir de sa chambre, il ne se reconnaissait plus. Oublié, le garnement des rues qui faisait les poches des passants. A présent Djashim était toujours richement vêtu, et la petite épée qui pendait à sa ceinture le faisait ressembler à l'héritier d'une famille noble. Le jeune garçon logeait dans l'ambassade de Sûsenbal, et il faisait l'objet d'un respect auquel il n'avait jamais été habitué. Shari avait insisté pour qu'il apprenne à lire et à écrire, et ses leçons avaient débuté deux jours après son arrivée.

L'ambassadrice de Sûsenbal avait été souvent là, au début, à encourager les progrès de son petit protégé, mais au fur et à mesure que le temps passait, ses affaires l'obligeaient à rester longtemps au Capitole, et l'ambassade semblait bien vide sans elle. Ainsi s'était écoulé près d'un mois, pendant lequel Djashim avait non seulement appris à lire et à écrire, mais aussi le maniement de l'épée et l'histoire de Niûsanif. Il ne voyait à présent Shari que ponctuellement, et c'est pourquoi il avait été surpris lorsqu'il avait reçu de la jeune femme

une invitation à se rendre au Capitole. Il se demandait à présent ce que l'on pouvait bien attendre de lui.

Un homme âgé s'approcha de Djashim, et après un bref salut de la tête, dit :

"Vous devez être Djashim. Veuillez me suivre, le magister vous attend."

Le jeune garçon se leva, son interrogation muette s'éteignant sur ses lèvres. Le magister voulait le voir ? Lui ? Que pouvait-il donc lui vouloir ? Autant de questions qui se bouscuaient dans la tête de Djashim alors qu'il emboîtait le pas au vieil homme. Ce dernier le conduisit jusqu'à un bureau gigantesque où l'attendaient cinq personnes.

Assis derrière le bureau se trouvait bien sûr le magister Nidjili, maître de Niûsanif, qui observait Djashim d'un air solennel. Autour de lui, Shari et ses trois compagnons étaient là. Djashim commençait à bien les connaître. Daethos, l'imposant et silencieux Sorcami, Domiel, venu du lointain Royaume des Mages, Dafashûn, et Aridel, le prince d'Omirelhen. Le jeune garçon s'inclina respectueusement, comme il l'avait appris.

A sa grande surprise, le magister Nidjili se leva et s'approcha. Il prit alors Djashim par les épaules, le faisant se relever.

— Nul besoin de toute cette cérémonie, jeune Djashim. Je n'ai pas oublié ce que tu as fait pour moi et à quel point je te suis redevable. Nous avons tous été très occupés ces derniers temps mais je tiens à te récompenser comme il se doit. L'ambassadrice Shasri'a et moi-même avons une proposition à te faire.

Le jeune garçon était encore sous l'effet de la surprise, et mit un certain temps à digérer les paroles du maître de Niûsanin. Il finit par bredouiller.

— Je... je remercie votre honneur. Je suis à votre service.

— Tu n'as peut-être pas suivi les derniers événements, reprit alors le magister, mais sache que Niûsanif est à présent en guerre contre le baron Oeklos. Pour cela nous avons formé une alliance avec Omirelhen et nous nous apprêtons à lancer notre première offensive. Nous avons rassemblé une armada qui aura pour objectif la destruction

de la flotte d'Oeklos sur la côte est de Sorcasard, tandis que la flotte d'Omirelhen s'occupera de la côte Est.

Djashim écoutait sans dire un mot, curieux de voir où le magister voulait en venir.

Notre flotte est puissante, poursuivit Nidjîli, mais manque d'officiers. Nous avons besoin d'hommes loyaux et intelligents pour mener ce combat à bien. Je me suis laissé dire que tu remplissais parfaitement ces critères, et l'ambassadrice de Sûsenbal est d'accord avec moi. Je te propose donc un poste d'aspirant à bord du Tigre Blanc, notre navire amiral. Je suis certain que d'ici un ou deux ans nous pourrons faire de toi un grand capitaine. Qu'en penses-tu ?

Le jeune garçon était sans voix. C'était le plus beau cadeau qu'on lui aie jamais fait. Il allait devenir officier de la marine de Niûsanif. C'était incroyable !

— J'accepte avec grand plaisir votre honneur ! Je ne vous décevrai pas.

Le magister eut un sourire.

— Je n'en attendais pas moins de ta part. J'admire cette esprit d'aventure et de mépris du danger. Si tous nos hommes sont comme toi, Oeklos n'a qu'à bien se tenir... Bienvenue dans la flotte d'Omirelhen, aspirant Djashim !

Alors même que le magister finissait sa phrase, Shari s'approcha de Djashim et, le prenant dans ses bras, lui planta un baiser sur la joue.

— Bonne chance à toi dit-elle, alors que le jeune garçon devenait tout rouge.

— Le chancelier T'rifays va te conduire à tes nouveaux quartiers. Que ton courage serve d'exemple à tous.

Et alors qu'il quittait la pièce, Djashim ne put s'empêcher de frissonner de plaisir à l'idée de l'aventure qui l'attendait.

5.

Le soleil couchant illuminait d'un sublime éclat rouge le port de Niûsanin. Sous cette lumière écarlate, la vaste armada de navires qui

s'éloignait avait acquis une allure surréaliste. Même la mer avait pris une couleur rouge sang, comme si l'océan lui-même avait compris ce qui allait se passer. Pendant presque toute la journée, le temps avait été gris et couverts de nuages, et ce n'est qu'au moment où les amiraux avaient donné le signal du départ que le soleil avait effectué sa percée. Fallait-il y voir un présage ? Nombre de marins l'avaient certainement fait. Ceux qui partaient combattre Oeklos avaient besoin de tout ce qui pouvait leur apporter de l'espoir. Pour Shari, cependant, la vue de ces navires de guerre n'avait fait que rouvrir de douloureuses blessures. Elle revoyait dans sa tête les images des marins blessés et mutilés qu'elle avait tenté de soigner lors de la bataille de la mer d'Omea. L'ambassadrice avait de ses yeux constaté l'horreur de la guerre, sur mer comme sur terre, et elle ne pouvait s'empêcher de penser à ceux qui ne reviendraient pas, comme Sûnir. Shari sentit des larmes couvrir son visage. Avait-elle réellement bien fait d'approuver le départ de Djashim ? S'il lui arrivait quelque chose, pourrait-elle se le pardonner ? Elle se rappelait cependant la lueur de joie qui avait éclairci le regard du jeune garçon lorsqu'on lui avait annoncé son départ sur le Tigre blanc. Bonne chance à toi, Djashim, pensa-t'elle en levant la main en direction des navires.

— Vous semblez bien triste, Shari, dit alors Aridel, tirant la jeune femme de ses pensées. Le prince héritier d'Omirelhen était debout à coté d'elle, contemplant lui aussi le spectacle de cette flotte partant au combat.

— Oui, Aridel. Je contemplait le sort qui allait être réservé à tous ces marins, Djashim en tête.

— Le jeune garçon a l'âme d'un guerrier, Shari. Ne vous en faites pas trop pour lui, je pressens qu'il saura survivre à bien des situations où des plus faibles que lui abandonneraient tout espoir. Et ne sous-estimez pas ce que nous avons accompli. La puissance des flottes combinées d'Omirelhen et de Nîusanif est une force que même Oeklos trouvera difficile à vaincre. Nous avons sous nos yeux l'espoir des peuples libre de Sorcasard. Si j'avais pu, je me serais joint à cette flotte, pour voir Oeklos enfin battu.

— Puissiez-vous dire vrai. Je ne peux m'empêcher de douter.

Oeklos nous a démontré l'étendue de sa puissance, et même s'il a essuyé un revers ici, celle-ci est loin d'avoir diminué. Il dispose de fabuleux atouts magiques, que nous autres pauvres mortels auront bien des difficultés à contrer. Seuls les semblables de Domiel savent réellement à quoi nous avons affaire.

La jeune femme marqua une pause. Elle repensait au mage qui les avait accompagné. Depuis qu'il avait commencé à explorer les artefacts se trouvant la tour de Tshaylo, le comportement de Domiel s'était montré étrange, et presque inquiétant. Il s'était renfermé sur lui-même, n'interagissant que peu avec ses compagnons, jusqu'à ce jour fatigué où il avait annoncé qu'il devait partir pour Dafashûn. Shari se rappelait encore son visage. Il était très sombre, comme celui de quelqu'un qui savait qu'il ne reviendrait pas. La jeune femme s'était demandée qu'est ce qui rebutait tant le mage à l'idée de retourner parmi les siens. Elle n'avait cependant pas osé poser de questions, sachant que sa curiosité ne serait de toute manière pas satisfaite. Shari savait cependant que même pour le mage, l'heure était grave, et sa décision de partir était sûrement son dernier recours. Peut-être Aridel en savait-il plus.

— Ne trouvez-vous pas étrange que Domiel aie décidé de retourner à Dafashûn après toutes ces années hors de son pays ? Depuis qu'il a découvert cette prophétie dans la tour de Tshaylo, il n'est plus le même. Il passe son temps dans les livres, et l'inquiétude se lit sur son visage. Vous ne l'avez pas remarqué ?

Le prince d'Omielhen répondit d'un ton grave.

— Si bien sûr, mais Domiel reste un mage, et les mages savent et font des choses que nous autres simples mortels ne comprendrons jamais. Je suis sûr que qu'il nous dira ce qui le tracasse quand il en saura plus. Mais je pense que je peux en tout cas expliquer sa décision de retourner à Dafashûn.

— Vraiment, il s'en est ouvert à vous ?

— Non, mais il n'est pas difficile de deviner qu'il souhaite intercéder en faveur de notre alliance auprès des autorités de Dafashûn. Vous croyez qu'il y a une autre raison ?

— Je ne sais pas, Aridel. Mais la vision que j'ai eu dans la forêt semble l'avoir beaucoup inquiété, et cela concerne clairement Dafa-shûn. J'ai bien essayé de demander à Daethos ce que cela signifiait, mais il n'en sait pas plus que nous...

Aridel eut un léger sourire.

— Bah, il ne sert à rien de trop s'en faire. Nous devrions plutôt réfléchir à notre prochain mouvement. L'armada de Niûsanif est partie. Notre mission ici est accomplie. Domiel retourne chez lui, et peut-être devrais-je faire de même... M'accompagnez-vous en Omirelhen ? Daethos souhaite venir avec moi. Il est impatient de rencontrer le Ūesakia Itheros. Même si je reste suspicieux de ses motivations, peut-être qu'à eux deux il pourront rallier une partie des Sorcami pour lutter contre Oeklos ? Je ne sais cependant pas trop comment agir avec lui, et je serais plus confiant si vous veniez avec nous, vous êtes une bien meilleure diplomate que moi.

Ce fut au tour de Shari de sourire. Elle imaginait Aridel en train de tenter de négocier avec des Sorcami.

— Je vous accompagnerai, bien sûr. Je vous rappelle qu'officiellement, je suis toujours l'ambassadrice de Sûsenbal à la cour d'Omirelhen, et comme vous, ma place est à Niûrelhin.

— Parfait, répondit Aridel, visiblement satisfait. Je vais m'occuper des préparatifs dès demain. Et d'ici là, essayez de rester positive, Oeklos n'a pas encore gagné la guerre.

Shari ne répondit pas, se contentant de regarder les navires s'éloignant dans le soleil couchant. Non, Oeklos n'avait pas encore vaincu, mais qui pouvait savoir quel allait être son prochain mouvement ? Comment deviner ce qu'allait faire un ennemi que personne ne connaissait réellement ? Pouvait-on vraiment s'accrocher à l'espoir ténu de l'alliance entre Omirelhen et Niûsanif ? Une puissance qui avait conquis les deux-tiers de Sorcasard en moins d'un an pouvait-elle vraiment être arrêtée ? Autant de questions qui allaient tourmenter la jeune femme pendant bien longtemps encore...

Le 31 janvier 2016

Annexes

Annexe A

Chronologie

Toutes les dates sont données en ère du Dûen (E.D.) dont l'an 1 est l'année d'investiture du premier empereur en Erûsard, Bretôr Ier.

- 1** Fondation de l'Empire de Dûen - Couronnement de Bretôr Ier
- 124-130** Guerre des Sables - Fondation du Royaume de Sorûen
- 142** Guerre des Neiges - Fondation du Royaume de Setidel
- 722** Découverte de Dafashûn (Royaume des Mages) par l'Empire de Dûen
- 724-728** Guerre des Mages - Victoire de Dafashûn
- 813-814** Guerre de Sanif - Fondation du Domaine de Sanif
- 901** Découverte de Sorcasard par Censam Frisûn
- 922-930** Guerre des Sorcami - Sorcami confinés à Sorcamien
- 1015-1016** Guerre des Nains - Fondation des Royaumes des Nains
- 1043** Sécession de la République de Niûsanif
- 1214-1216** Guerres d'Indépendance
- 1216** Signature de la Constitution d'Aout - Fondation des royaumes de Sorcasard (Omirelhen, Setirelhen, Sortelhûn, Fisimhen)
- 1311** Bataille de Rûmûnd
- 1333** Couronnement de Leotel - (premier roi de la dynastie portant son nom) en Omirelhen
- 1457** Premières attaques du baron Oeklos sur Sorcasard - Début de la Guerre des Songes

Annexe B

La Guerre des Songes

Cette annexe contient un ensemble de carte résumant les mouvements de troupes des belligérants de la Guerre des Songes. Les flèches pleines représentent les mouvements des troupes du baron Oeklos, alors que les flèches creuses représentent les mouvements de leurs adversaires.

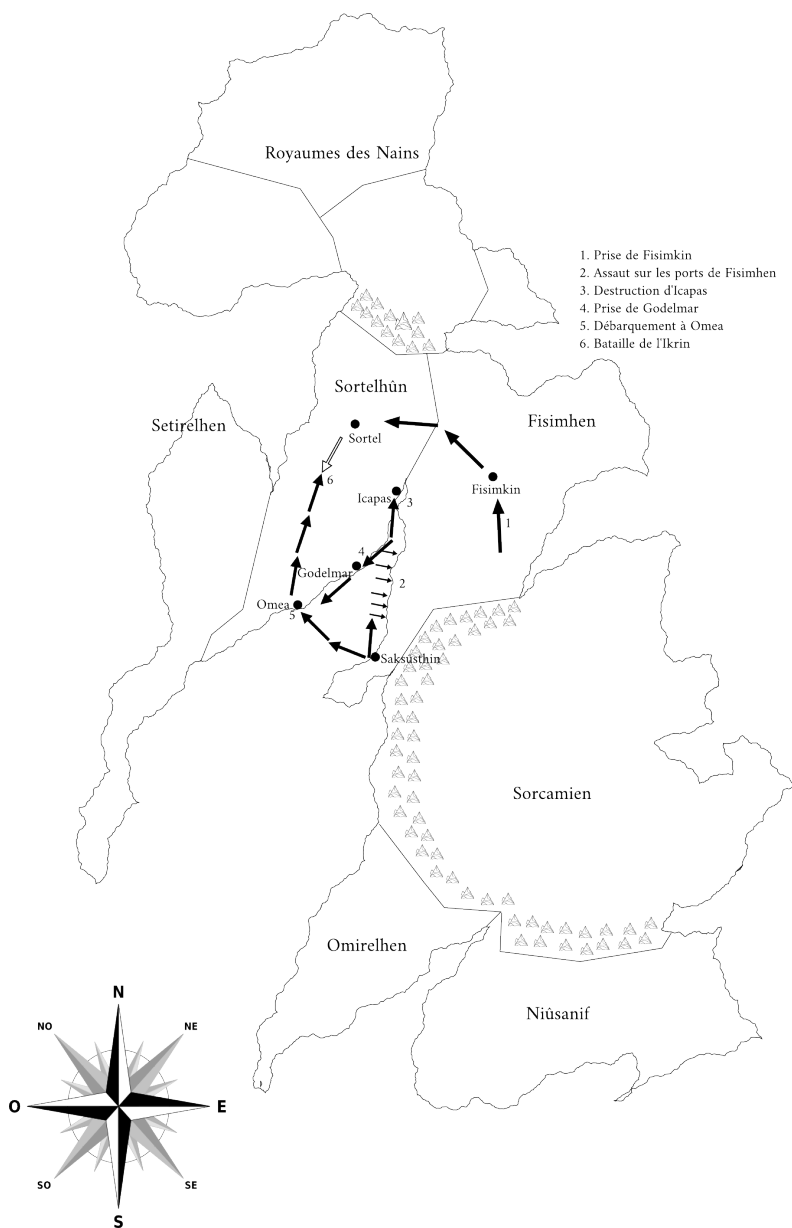


FIGURE B.1 – Campagne de Sortelhün

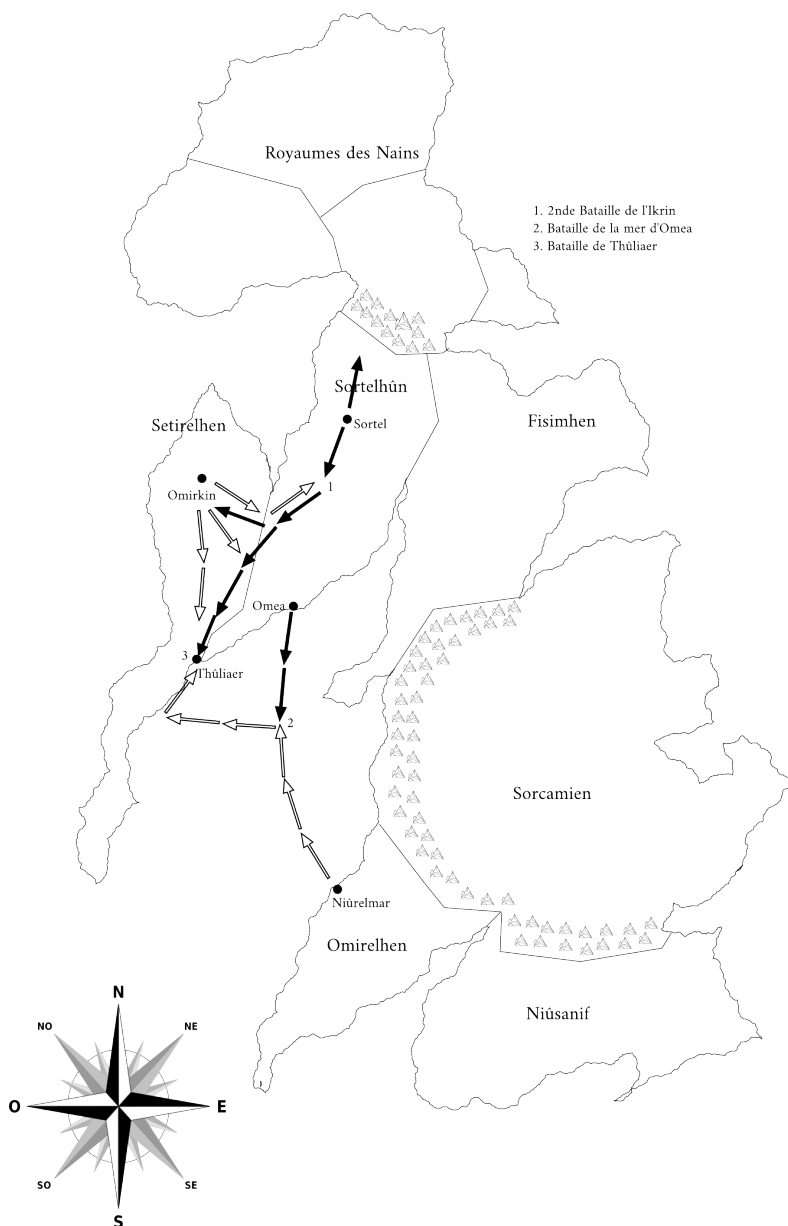


FIGURE B.2 – Campagne de Setirelhen

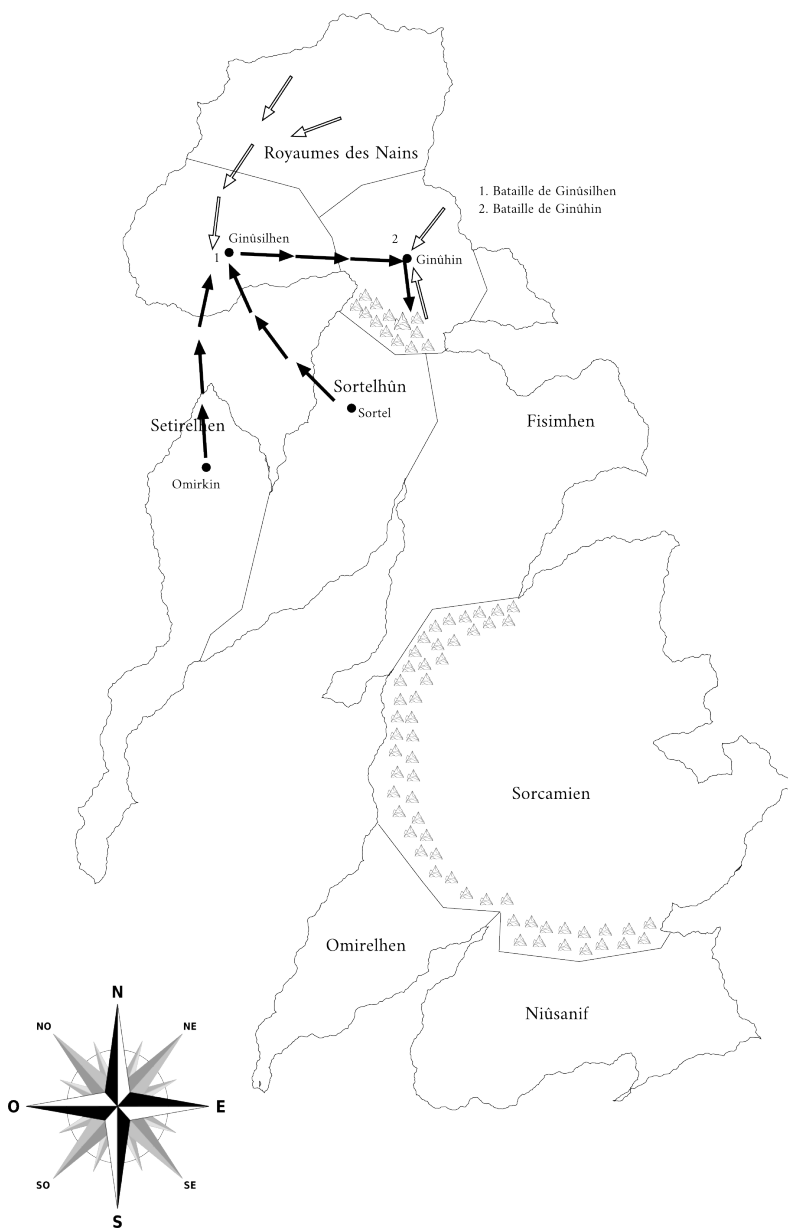


FIGURE B.3 – Conquête des Royaumes des Nains

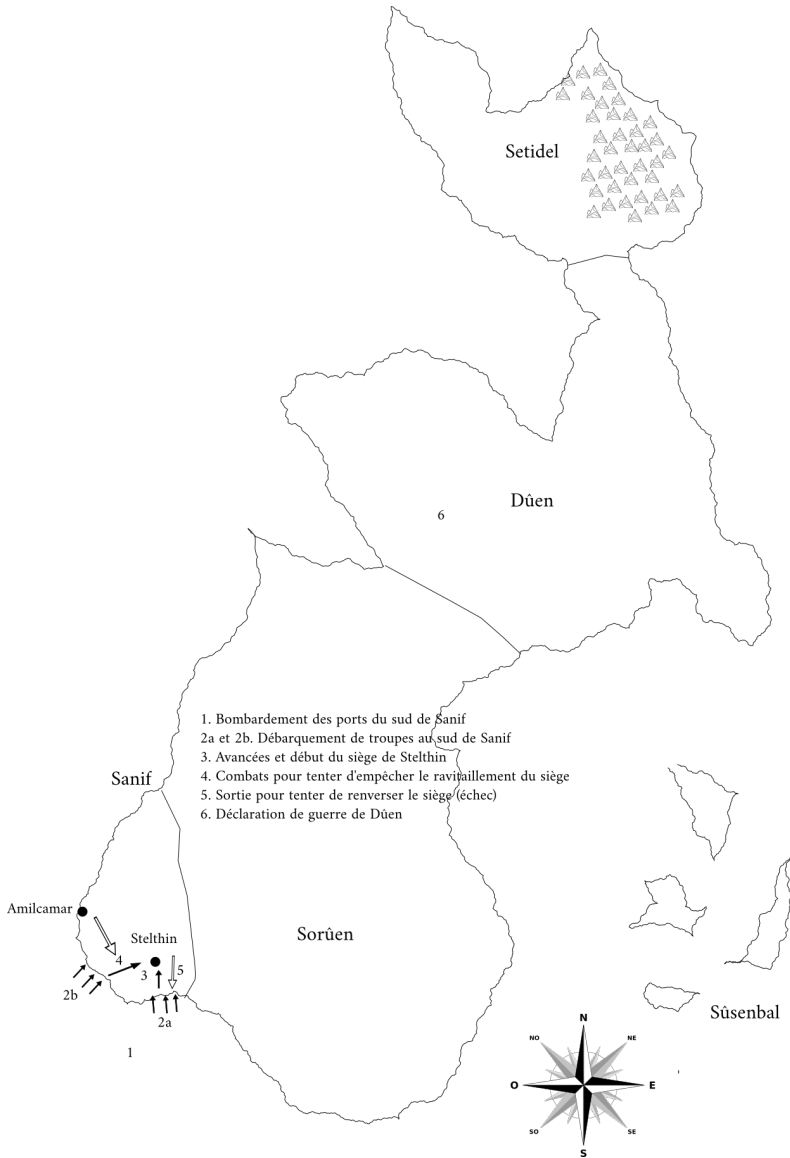


FIGURE B.4 – Campagne de Sanif

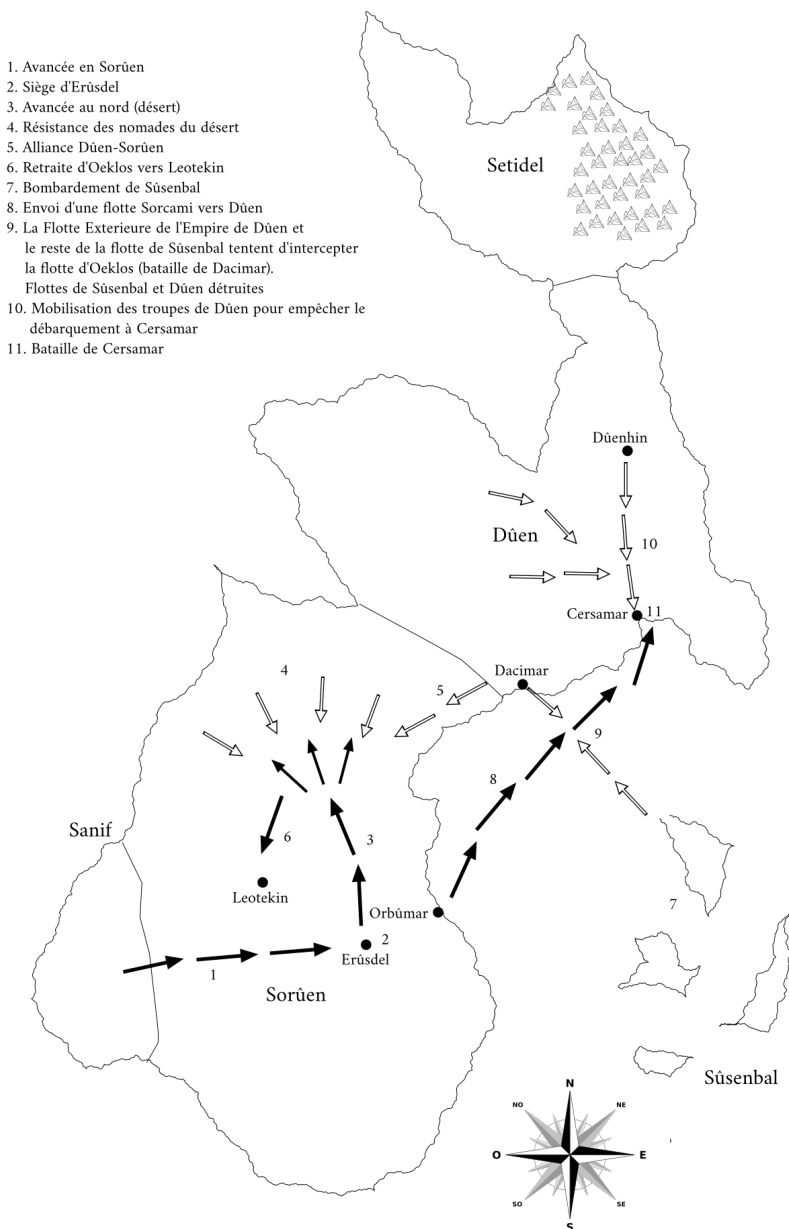


FIGURE B.5 – Campagne d'Erûsard

ISBN numéro 978-2-9549838-2-0
Achevé d'imprimer en Juillet 2018
par TheBookEdition.com
à Lille (Nord-Pas-de-Calais)
Imprimé en France